

Un bon Samaritain

Matthieu Falcone

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MATTHIEU FALCONE

UN BON SAMARITAIN

roman

nrf

GALLIMARD

MATTHIEU FALCONE

UN BON
SAMARITAIN

roman



« Heureux ceux dont déjà
s'élèvent les murailles ! »

VIRGILE,
Énéide, livre premier

Son ami Georges l'y avait invité et Pierre Saintonge eût jugé très impoli de ne pas y aller. Voici pourquoi nous étions, lui et moi, au Palais de Tokyo ce soir-là, bien qu'il proclamât un profond mépris pour cette artiste, « la P.J. », comme il l'appelait. Et parce que sa femme Mylène n'a pas de ces scrupules qu'a mon ami Pierre, elle estimait qu'elle n'était obligée à rien et avait refusé de l'accompagner. J'ai quant à moi, je le confesse, un certain goût pour l'art contemporain, un goût de snob enrichi comme dit Pierre, un goût pour ces petits riens que l'on expose en grande pompe — ces bondieuseries laïques —, et c'est par quoi il m'avait convaincu de le suivre. Mais aussi bien l'avais-je suivi par désœuvrement, je n'avais ce soir-là aucune conquête à honorer, je me trouvais dans une période de désert sexuel, à en croire certaines collègues de travail, qui ajoutaient que c'était normal, que c'était cyclique, ces filles-là savent, elles lisent la presse féminine. J'aurais pu prendre mon fils, sa mère n'y aurait pas été opposée, ça l'aurait même sans doute arrangée, c'était vendredi soir, mais je n'avais rien à lui proposer de plus original que de coutume, manger une pizza en buvant une bière devant la télé. Je ne suis pas de ces pères qui s'accomplissent à égayer leurs enfants, je ne suis pas de ces hommes qui ont toujours une idée pour occuper leur progéniture et tisser des liens privilégiés avec elle. Ce sont là des lubies de publicitaires. Des fantasmes de mâles castrés, comme dirait l'ami Saintonge avec qui j'avais préféré aller me promener, car les amis servent d'abord à cela, rencontrer des femmes et boire de l'alcool et se sentir moins seul. Les enfants, dans le fond, ne sont que

le poids mort de notre culpabilité et ce coup de dés que l'on a lancé pour savoir s'il conjurera le sort, bien que l'on n'y crût pas vraiment.

Nous déambulions dans le hall du Palais de Tokyo, Saintonge faisait des remarques à voix haute — il critiquait. Je le laissais dire, je savais qu'il critiquerait ; même, il me faut l'avouer, cela m'amusait.

« La P.J. ! vieille catin grimée sur le retour. Tu parles d'un nom d'artiste ! » s'exclamait-il.

Le bâtiment non plus n'avait pas l'heur de lui plaire.

« Un hall de gare a plus de noblesse ! Ils croient prendre le train du monde en marche, et sont toujours dans un musée plein de momies qui craquent. Pas même en rêve, ils prendront un jour des trains qui partent. » Aurais-je dû avoir honte ? Après tout, c'était couru d'avance et c'est pour ce spectacle dont je savais déjà tout le déroulé que j'étais venu, comme on va voir un film pour la centième fois, afin de rire aux situations que l'on connaît par cœur ; pour cela, autant que pour l'exposition dont je savais que j'oublierais assez vite le contenu, c'est justement ce qui me plaît dans ce que l'on appelle l'art contemporain ; je retiendrais deux ou trois formules et l'idée directrice, qui n'est généralement pas d'une extrême complexité. En quelques décennies, les discours ont été rodés, les formules ramenées à des slogans, tout cela facilement mémorisable, à portée d'un esprit moyen comme le mien. Les jours suivants, je pourrais placer dans une conversation le nom de P.J. et l'idée de son exposition, ça épaterait quelques collègues, ça convaincrait mes supérieurs qu'il était temps de me donner de l'avancement ; et les femmes d'aujourd'hui — c'est dans l'air du temps — sont sensibles aux hommes qui *consomment* de la culture, selon l'expression dont je concède l'extrême laideur à Saintonge. Une chose encore qu'il ne faut pas négliger est de toujours rester informé des tendances de l'art, afin de ne pas rater ses placements financiers. Je ne vois pas à quoi servirait l'art officiel s'il n'apportait du pouvoir, de l'argent et des femmes. En cela, Saintonge et moi sommes tout à fait d'accord. Mais cet homme-là a encore des scrupules, dont je crains qu'il ne se départe jamais.

J'étais par ailleurs curieux de faire la connaissance de Georges, son ami éditeur qui était l'un des organisateurs de cette sauterie que l'on appelle vernissage, peut-être parce que le gratin du milieu culturel parisien, qui s'y presse pour manger et boire à l'œil, sort pour l'occasion de ses placards ses souliers vernis, quoique cette explication

me laissât sceptique tant je comptai ce soir-là de baskets. Serait-ce donc que l'on fût sur le point de passer les toiles de l'artiste au vernis ? Cela non plus ne collait guère car, à ma connaissance, P.J. n'avait jamais peint la moindre toile. J'étais sur le point de lancer à Saintonge que, finalement, dans la culture tout n'est qu'affaire de vernis, quand arriva vers nous un personnage bedonnant et suant. C'était l'ami Georges.

« Alors, mon vieux ! » expira-t-il en ouvrant les bras à l'intention de Pierre, avant de me saluer, bonhomme.

« Mylène n'est pas venue ? » lui demanda-t-il.

« Oh, tu sais, les femmes », dit Pierre en haussant les épaules.

« Eh oui, souffla Georges en nous regardant tous les deux. Les femmes... »

Puis il nous prit par le bras et nous entraîna.

« Je ne te demande pas si tu aimes », dit-il encore à Pierre qui lui lança un « beau-livre mon cul », car Georges éditait pour l'occasion, prétendait-il en nous le présentant, un beau-livre consacré à l'œuvre de P.J. Je ne veux pas dire qu'il prétendait éditer, puisqu'il était éditeur, et de surcroît éditeur imposant, mais qu'il éditait un prétendu beau-livre avec l'œuvre pour le moins contestable de P.J. Pour vous dire la vérité, cela ne me semblait pas mériter un débat passionné, mais l'ami Saintonge ne partageait pas cet avis. Il était hors de lui. Comme il est souvent hors de lui, il a appris à se contenir, aussi, quand son ami Georges nous a proposé de le suivre pour nous présenter à P.J., Pierre s'est-il contenté de siffler entre ses dents, et dans ce sifflement qui contenait une lourde charge d'ironie caustique, on devait percevoir toute la politesse du bonhomme. Georges clignait de l'œil, il nous menait, il sautillait devant, semblait un culbuto avec son ventre de bonne chère, il prit l'escalier pour descendre, il avait le souffle court, s'épongeait le front de sa manche de chemise.

« Dure, la vie d'éditeur », lança Pierre.

« Dans dix ans, j'aurai selon toute probabilité cassé ma pipe », dit Georges qui en avait profité pour faire un arrêt et, constatant son incapacité à parler en marchant, je me demandais s'il était possible que les plaisirs de la chère eussent pour lui tout à fait remplacé ceux de la chair. Après tout, pourquoi pas, me disais-je, quand, déjà, l'on a lu tous les livres, et je me félicitais une fois de plus de n'avoir pas sombré dans ce milieu pathétique de l'art et de la littérature qui

n'attire que des adolescents aux élans suicidaires mal assouvis et encore une poignée de jeunes filles déjà vieilles et, plus généralement, tous les ratés de la terre. Même l'ami Saintonge avait eu la sagesse de s'en tenir plus ou moins éloigné, Dieu sait pourtant s'il était mal parti quand je l'avais connu. Georges continuait de pérorer et n'arrivait donc pas à reprendre son souffle.

« Ce sera peut-être le fauteuil roulant, sinon. Dans le métier, c'est une chance sur deux. L'éditeur ne bat jamais en retraite. Jusqu'à la mort, il s'adonne corps et âme à son métier. Il serre des mains, déjeune, dîne, boit, flatte et fume. Et pour ce qui est du sport, on n'est pas encore passés à l'heure américaine. Ce qu'il nous faudrait, c'est des *coachs*. »

« Des côâches ! » sifflait Pierre.

Georges Dindon s'épongeait — c'est ainsi que Pierre l'appelait.

« Ah oui, parfois aussi, on trouve un peu de temps pour lire. »

« Mais bourrés et le ventre plein, c'est pourquoi vous éditez de la merde. »

Georges avait fait la grimace et repris la descente, nous n'étions plus qu'à quelques marches de l'artiste, il forçait un sourire béat jusqu'aux oreilles, il se laissait tomber marche après marche comme un flocon de gras. Devant nous, une vieille grimace décatie. Dans la rue, on lui aurait donné une pièce et un peu de pitié ; ici on la flattait, ici on se pressait pour entendre sa bouche d'oracle saignant de rouge par les dents asséner la vérité — ou la bêtise, c'était tout un, dirait Pierre. Georges y arriva presque en même temps que son ventre, ça évitait de jouer des coudes pour écarter les flatteurs. La P.J. lui souriait ; elle était aux ordres, on aurait cru. Il nous a présentés et Pierre n'a pas pu s'empêcher, il a foncé tout sec.

« Belle idée, le coup des restes de la jungle de Calais suspendus aux plafonds, les nippes de migrants pendouillant aux murs. »

La P.J. grimaçait rougissant sous son fard, ça la faisait d'une laideur ! Autant au repos, quand son visage ne remuait pas, elle pouvait faire illusion, de loin, sous la perruque à frange de pute, le centimètre de fond de teint comme un beau ravalement de façade ; autant quand elle remuait la lèvre pour découvrir la gencive, ce sourire crochu de carnivore qui se refuse, tout ça prenait des allures d'échafaudage branlant, on s'attendait à tout voir tomber d'un coup au

sol comme une flaque de crêpi mal séché, n'aurait pas fallu souffler dessus trop fort.

« C'est pas tout à fait ça... », a-t-elle commencé, et sa voix remontait comme d'une grotte antique aux échos de pigment, songeai-je.

« Un clown, te dis-je, dirait Saintonge quand nous l'aurions laissée. Un clown malgré soi, c'est ce qui est le plus beau. »

« Allons ! disait-il sans la laisser parler, car mon Pierre était en forme ce soir, performatif. Allons, c'est bien ce que je vois, moi, des nippes de migrants. J'ai bien le droit d'y voir ça, non ? C'est ma subjectivité après tout. L'artiste n'est pas maître de la manière dont le spectateur reçoit son travail. »

« Il est dans l'offrande, l'artiste, ajoutait-il encore, tandis que P.J. souriait maintenant comme une donzelle à qui l'homme parle pour la première fois. L'artiste est dans le don, et le public reçoit. Mais l'artiste ne sait pas ce que le public reçoit ni comment. »

« Vous ne pouvez pas savoir », murmurait-il bientôt, remplissant les yeux de l'artiste, il lui avait même pris la main — cette vilaine main de chèvre griffue, me dirait-il — et tout en elle semblait s'ouvrir, la dilatation complète, on le voyait aux narines, aux pupilles, on aurait presque senti son ventre dans tout le relâchement, c'est encore ce que me dirait Saintonge, mais ça, il ne fallait surtout pas.

Ça a continué comme ça deux trois instants, il flattait faussement et elle ne voyait rien, Georges Dindon s'épongeait, une fontaine, il craignait que ça dérive, que ça parte tout d'un coup en eau de boudin, mais le Pierre maîtrisait ses assauts en artiste, les courbes parfaites, sur la corde, et puis un petit piqué, il lui refaisait l'exposition, une adresse pas possible, je me mordais les lèvres, ne pas rire surtout, et soudain l'exposition prenait vie, la P.J. en couinait de plaisir, elle voyait d'un seul coup tout son art autrement, ses n'importe quoi accrochés au hasard sur des panneaux bien faits, les objets entassés, les photographies floues, tout cela prenait sens, s'ordonnait — la puissance des mots. Pierre a fini en baisemain, c'était honteusement surjoué, mais l'artiste était à son comble, sur les hautes cimes du plaisir. Il a tourné les talons avec un petit penchement de tête.

« Assez parlé, allons boire, maintenant. »

« C'est comme ça qu'il faut leur parler aux artistes. Remplir leur tête creuse de mots, ça leur donne des vertiges, ça leur procure le

tournis, ils n'ont pas l'habitude, ils se croient démiurges mais n'ont pas les mots, d'ailleurs il n'y a qu'à voir, les textes dans les catalogues, sur les cartels, les panneaux d'affichage, rien de leur plume, tout écrit par d'autres, qui expliquent ce qu'ils n'ont pas même compris, eux, les artistes proclamés ; on est tout simplement dans les mots, le reste c'est du décor, de l'habillage », disait-il.

« Celui qui viendrait au Palais de Tokyo sans savoir lire, il ressortirait comme fou malade, disait-il encore, l'impression qu'on lui cache des choses, tout un monde, mais c'est parce qu'il n'y a rien à voir, un tissu de menteries à lire ; la puissance des mots, te dis-je, auxquels on a gagné l'art de faire dire ce qui n'existe pas. Rien à voir ici ; il faut broder sur le nu, retrouver l'absence et rhabiller les murs, l'artiste. »

« Tu l'as rhabillée pour l'hiver et elle n'a rien senti. »

« Un petit plaisir d'émotion, tout de même, je crois. Comme un gamin qu'on enveloppe tout doux. »

Nous étions arrivés au buffet, on y servait un petit chablis doré qui sentait le vent sec dans les arbres et les collines de Bourgogne parsemées de vaches, de bosquets touffus.

« Penses-tu que dans quelques semaines, quand la P.J. aura remballé ses nippes et foutu le camp Dieu sait où, on y installera un *artiste-performeur* qui viendra couvrir des œufs de poule dans une cage en plexiglas ? Comme je te le dis ! Et le bobo harassé de néant viendra regarder cet ersatz de mère poule dans sa cage d'accusé. Et l'accusé attendra que les œufs aient éclos, il découvrira la vie, ce que c'est qu'un œuf, ce que c'est qu'une poule et il pensera qu'il est fort s'il a pu faire éclore des œufs. À l'heure de la fusion nucléaire, du clonage humain, de la fabrication d'organes vivants et de la procréation médicalement assistée, quel pas en avant ! Un œuf bien couvé, ça éclot ! Fichtre, ça alors ! Et p'têt même que les poussins le prendront pour leur mère ; et il sera très embêté pour les mettre sous son aile. Il devra bien les abandonner, un moment ou un autre. Ça va révolter les braves gens. Mais c'est un artiste... »

« Et je vois d'ici, poursuivait Saintonge, le beau discours qu'ils nous serviront : *« À l'époque où la science semble toute-puissante et capable de concevoir des êtres humains dans des éprouvettes, Abraham Poincheval choisit de prendre le contre-pied et d'aller à l'encontre des*

thématiques habituelles, il nous invite à réfléchir sur notre rapport au vivant et à retrouver le geste simple et naturel de la poule couvant ses œufs, il interroge notre rapport à la science, etc.” Toujours pareil. Nos contemporains sont dénués d’imagination à un point ! »

Il y avait là une jeune fille toute belle qui aurait bien voulu boire un verre, mais c’est comme toujours aux buffets, les vieux s’y accrochent, on dirait un cercueil. Et ils boivent et ils bouffent tout ce qu’ils peuvent, comme s’ils n’avaient connu que la faim ; ou que ce fût leur dernier banquet. Pierre a poussé un peu les uns et les autres et allongé le bras jusqu’à la table, s’est saisi d’un verre qu’il a offert à la fille.

« Alors ? » lui a-t-il jeté un peu agressif, si bien qu’elle s’est reculée en le fixant.

« Eh bien. Tout ceci, dit-il en faisant un long geste circulaire. Qu’est-ce que vous en dites, qu’en pensez-vous ? »

« Ah, je... C’est intéressant », lança-t-elle inspirée.

« Ah oui, vous avez raison », dit Pierre pour l’encourager.

« Je trouve. Comment dire ? C’est si plein de... Vous comprenez, cette sensation de... »

« Oui, bien sûr, je comprends. Moi-même... »

« Mais je ne pense pas que nous parlions de la même chose », dit la donzelle soudain enhardie, par l’effet du vin peut-être, car elle avait bu vite, histoire de se donner du contenu, et elle lâcha d’un seul coup ces quelques phrases : « Vous ne pouvez pas ressentir ce que j’ai ressenti, vous ne pouvez même pas l’imaginer. Vous sentez avec votre corps d’homme... d’un certain âge ; avec votre cœur qui bat à certaine vitesse, avec vos mots à vous, ceux qui sont dans votre tête. Moi, j’ai un corps de femme, un cœur de femme, des mots... »

« De femme, oui, je vois bien tout ça, trancha Saintonge. Et ça m’intéresse fichtrement, votre corps de femme, votre cœur de femme, les mots de femme qui coulent de vos lèvres. »

La demoiselle était un peu troublée, mais elle s’éclairait. Saintonge a palanqué une palette de vieux pour accéder au buffet. Il a fait resservir les trois verres d’autorité, la donzelle avait beau chouiner qu’elle ne savait pas si elle voulait boire tout de suite, il ne l’a pas écoutée et moi je haussais les épaules, manière de dire que je n’y pouvais rien, il fallait suivre.

« Ça coule pareil dans les lèvres, mais ça ne résonne peut-être pas de même dans le corps, a-t-il dit en faisant sonner les verres pour inciter à boire. D'ailleurs, je ne saurai jamais comment ça s'active en vous, comment ça y entre, ça y glisse, ça s'y répand, j'aurais même beau être le liquide en vous, cela ne m'apprendrait rien. »

La jeune fille le regardait, elle avait le verre aux lèvres, elle ne savait pas trop.

« Il me faudrait être vous pour sentir comme vous. Une sorte de transsubstantiation. Mais alors, je ne serais plus moi. Aucun intérêt, sinon de me cogner à d'autres murs intérieurs. C'est pourquoi il a beau s'enfermer dans une pierre, l'autre, dans un ours empaillé ou six pieds sous terre, il ne sera jamais que lui, Poincheval, et jamais ni pierre, ours ou terreau. »

Elle s'agrippait désespérément à mon regard, comme s'il m'incombait de la sauver. J'avais envie de lui dire, « fuis, si tu le prends pour un fou, tu n'as qu'à tourner les talons », mais j'ai souri, narquois. Elle restait au poste.

« Nous parlions tout à l'heure de l'*artiste-performeur*, susnommé Poincheval, qui couvrera des œufs dans une cage en plexiglas », expliqua Pierre, et ses traits à elle se détendirent un peu, comme un poing se relâche.

« Comment vous appelez-vous ? » attaqua-t-il derechef — c'était plus fort que lui.

Et l'autre, d'une voix soudain hautaine : « Manon. »

« Manon, vous aimeriez couvrir des œufs ? »

Ça a duré longtemps comme ça, cette conversation abrupte, nous avons tombé toutes les bouteilles de chablis, l'une après l'autre, bizarrement Manon n'avait pas fui, il y avait bien eu quelques velléités, à certains moments, quand Pierre avait attaqué un peu trop vif, mais tout de suite après, il se rattrapait, la faisait rire, bien que, vers la fin, ce ne fût plus du tout ça. Il y avait même eu comme un interlude, mais très court, c'est qu'une femme d'un certain âge regardait Saintonge avec insistance depuis quelques instants quand je le lui fis remarquer. Et cette femme, qui n'était pas seule, mais qui n'avait pourtant d'yeux que pour nous, c'est-à-dire que son regard allait de Saintonge à Manon sans répit, tandis que son oreille cherchait à creuser le brouhaha ambiant pour n'entendre plus que les propos insensés de Saintonge à Manon, cette femme avait le regard envieux

comme pas deux, si bien que j'ai donné un petit coup de coude à Saintonge en lui clignant de l'œil et il a fait « ah » avant d'agiter la main en signe de salutation et de forcer un sourire qui semblait la prendre pour une conne, elle, l'universitaire femelle, comme il dirait en baissant la voix, qu'elle ne l'entende pas, cette vieille gouge, c'est encore comme ça qu'il l'appelait, ce qui avait commencé par choquer Manon, avant de la faire glousser. Pierre craignait qu'elle n'eût entendu ses propos, il fallait se méfier de tout à l'université, surtout des envieuses et du politiquement correct qui leur donnait la ménopause et des accès de castration. Ce que j'en dis, moi, c'est qu'il aurait dû prendre la peine d'aller la saluer de plus près et de lui tailler un peu la bavette, ça aurait probablement infléchi ce qui arriverait plus tard, de même qu'il aurait dû retenir un peu plus le délié de sa langue, vu qu'il ne connaissait pas Manon. Mais dans le fond, le problème, c'était lui tout entier, c'est lui tout entier qu'il aurait fallu changer, retenir, empêcher, or ça n'était pas possible, c'est pourquoi tout cela était un peu couru d'avance. Nous étions sur le perron du Palais quand tout a chaviré, que ça a coulé d'un bloc ; on nous avait gentiment mis dehors, le vernissage était fini, le vin aussi, nous grillions quelques cigarettes avec Manon que Pierre tentait de décider à nous accompagner dans une virée nocturne, ça ne faisait que commencer, disait-il, il restait un paquet d'heures avant l'aube mais il était déjà trop sec, elle s'est soudain tirée farouche.

« Crois-tu que je sois allé trop loin en lui proposant du sexe tarifé ? » me demanda-t-il alors que nous retrouvions nos pénates après avoir franchi la Madeleine, dépassé l'Opéra ; nous avons traversé tous ces quartiers imbouffables comme disait Pierre, avenue Montaigne, Champs-Élysées, le grand ennui, à la recherche d'un petit bar tranquille, la glotte écarquillée par la soif.

Il faisait semblant de m'interroger, je le savais bien, dans le fond ça le faisait rire.

« Elles sont d'une telle pudibonderie, ces filles d'aujourd'hui. Ça couche à tout-va, ça traîne dans toutes les boîtes, les échanges, ça tâte de tout, partout, mais ça ne supporte pas qu'on parle pognon. Ça croit à sa liberté. Ça achète de tout, boutiquière comme pas deux, ça regarde la télé, les économistes, les politiques, ça ne parle plus que de ça, mais alors leur corps, non, c'est le grand royaume sacré quand

il est question de louer pour ça. Leur corps leur appartient, croient-elles, elles en font ce qu'elles veulent, et elles préfèrent brader. La passion de la braderie. Il faut respecter les règles, avec elles, toujours, ça ne peut pas se faire comme ça... »

Il était saoul. Il allait me resservir sa grande théorie sur la prostitution, son bienfait pour la société, que ça simplifierait les relations, que c'était pour éviter les ruptures à la chaîne, les âmes qui se déchirent, les hommes dans la souffrance, les femmes esseulées, trahies, je savais ça par cœur. Il prétendait qu'on relèverait un pan de la France avec ça, que ça évitait les coïts tristes qui faisaient tousser d'angoisse le pays, se trouver au matin un tromblon dans son lit, qu'on n'ose pas même regarder, qui fait honte, et pareil pour ces filles qui se donnent dans le remords et qui ne gardent rien pour elles, sinon la longue tristesse d'être soudain rejetées, tandis que si tout est clair d'emblée, qu'on se frotte couenne contre couenne, juste pour assouvir le désir, celui qui creuse les ridules sur le front et bleuit le dessous des yeux et s'agite loin dans le ventre, il n'y a pas de tristesse ou si peu, juste un contrat rempli dans les formes, une charité que l'on s'offre l'un à l'autre.

Nous avions obliqué rue du Quatre-Septembre et puis rue Vivienne, rue Feydeau, enfin, il voulait me mener au Truskel, tu vas voir les filles là-bas, disait-il : un ravissement. On nous a regardés par en dessous, par-dessus, tout au fond des yeux, les videurs là, colosses impassibles, qui voulaient savoir si l'on n'était pas trop saouls, tout de même à notre âge, disait Pierre qui avait réussi à cacher son ivresse.

Henry Miller avait écrit que partout à Paris le sexe est dans l'air, que partout à Paris l'on se trouve à côté d'une femme prête à l'amour, j'avais lu cela dans *Le monde du sexe* sans doute, à l'époque, ça m'est remonté d'un seul coup en entrant là-dedans. Elles n'étaient pas en tas, non, plutôt disséminées, répandues par la main divine comme un parterre de fleurs au printemps. Et l'on circulait tout autour avec douceur, peur d'en écraser une au passage, une catastrophe que ça nous eût semblé. Deux astres de nuit s'agitaient au bar, débardeur moulant les grâces de leurs corps, les seins deux beaux fruits à cueillir et la peau de leurs bras, de leurs aisselles, de leurs cous, tendrement tendus comme un arc, une consolation pour les âmes. Elles agitaient

leurs hanches grâciles, leurs culs pas plus larges que la paume des mains et quand elles levaient les bras, pour attraper une bouteille, secouer un cocktail, la chair dévoilait, jusqu'au rond du nombril, une taille de blondeur, courbée comme une main qui caresse.

« Les femmes elles-mêmes ont créé le poncif ; impossible de s'y soustraire sauf à être de la plus grande mauvaise foi, disait Pierre. Il n'y a pas plus belle et élégante qu'une Parisienne. J'en ai vu, au long de ma garce de vie, des femmes. À droite, à gauche, Londres, Madrid, Rome, Genève, Berlin, j'ai presque visité toutes les capitales d'Europe et les deux villes périphériques, Moscou, New York ; tu en as vu, toi aussi, du pays. Dis-moi où, en quel pays, voit-on si belles prairies semées par tant de grâce ? »

Il tremblait lyrique, maintenant, alors que la jeune fille posait les verres, pressée, occupée, mais belle, belle ! et souriante, pour rien, par plaisir. Plaisir d'être là, d'être elle — on l'eût été à moins. Il prétendait que nulle part ailleurs dans le monde ne se trouvait un tel accomplissement de l'être féminin. Que c'étaient deux mille ans d'histoire française qui luisaient dans le fond de leurs yeux ; un mélange gaulois, romains, francs et autres peuples envahisseurs, mais surtout, surtout, ce qui faisait la race c'était l'histoire, le long récit tissé de poésie, l'amour courtois au fil des siècles, la peinture de génie, Boucher, Chardin, Watteau, Champaigne, Le Nain, Lorrain, la musique incomparable et l'architecture toute en retenue, élégance, douceur.

« Les femmes sont comme cela, ici, disait-il encore, façonnées par la rondeur des fleuves, la fierté des cathédrales, la souplesse de la musique, le rythme des vers qui bat dans leur cœur, de Ventadour à Aragon, et qui les fait légères, légères... »

J'étais à peu près d'accord avec lui, mais il fallait que je parle moi aussi, je lui ai fait remarquer que, pour l'heure, c'était le rythme rocailleux de la musique de boîte binaire qui agitait leurs corps.

« Tu ne comprends rien ! Même à leur corps défendant, même arrivées depuis si peu de temps, ce qui bat en elles et les fait resplendir, c'est tout cela, deux mille ans de talent sur un pays cousu main. De la haute couture ! Du précis, de l'inimitable. Nulle part, tu ne retrouveras ça. Les Allemandes, les Anglaises, laisse-moi rire, de la valetaille. Les Espagnoles, trop inconsidérément méditerranéennes ! Les Italiennes ? Elles ne voient qu'elles au monde ! Les Danoises ?

Lisses ! »

Et cætera. Il n'en démordait pas, les Françaises, les Parisiennes surtout, qui avaient plus d'élégance encore, étaient nées pour charmer le monde ; elles lui devaient l'amour, et ce n'était pas rien.

« Un poncif ? s'énervait-il. Mais alors quoi ? Le monde entier ne viendrait à Paris que pour Mickey, la tour Eiffel ? Non ! Il vient ici se rendre compte de sa vulgarité, de son provincialisme. Il vient avant tout se rendre compte et considérer sa propre laideur et son immense petitesse. C'est ce qui nous oblige. »

Bon. S'il s'était contenté de faire le poète, passe. Mais les mots lui avaient ouvert l'appétit, creusé le ventre, comme il disait, il voulait se perdre dans le ventre de la nuit, par une femme. Il s'était même mis à danser, grotesque. On nous a mis dehors, une fois de plus, pas méchamment, oh non, une simple invitation, pas que nous fussions casse-pieds ou louches, mais mon Pierre tanguait d'un bord à l'autre, il croyait embrasser les femmes, il se cognait aux murs, longtemps que je ne l'avais pas vu ainsi.

Même pas teigneux, il s'était laissé sortir doucement, je crois qu'il ne comprenait plus vraiment ce qui se passait. Le reste de la soirée, je l'ai appris plus tard, le lendemain soir par Mylène, et la vérité de Pierre encore un peu plus tard. La vérité, ce qu'il en reste, c'est que je l'ai laissé à quelques centaines de mètres de chez lui, il y arriverait, je le savais, même s'il mettait une heure ou deux, il rentrerait. La vérité, c'est qu'à cent mètres de chez lui, devant un immeuble haussmannien de belle allure, il est littéralement tombé sur les trois « têtes de Cirage », comme il dirait. Il raconte qu'il s'est pris les pieds sur leur masse allongée, je crois qu'il en rajoute un peu. Il leur serait tombé dessus, dans les bras, veut-il croire. Comment il les a reconnus ? Le trio. La couleur des sacs de couchage et ce petit panneau « Refuguées » qui tenait le coin de leurs têtes.

« Il fait trop froid les gars, bon sang, leur aurait-il crié ; restez pas là ! » On les avait mis sur sa route, me dira-t-il plus tard, il n'avait pas le droit de les abandonner, de faire semblant de ne pas les voir. Ils lui étaient confiés. Il les secouait comme un damné, peur qu'ils soient morts de froid, soudain.

« *Come on ! Come on ! Get up !* » criait-il, car ils ne devaient pas parler français, c'est ce qu'il avait pensé. Il les avait fait sortir de leur planque tant bien que mal et les avait entraînés au cri de « *follow*

me ! ». Il les a mis chez lui, *presto*, leur a offert le manger et le boire, il a dû faire un tintamarre du diable tant il braquait de droite de gauche, je l'avais vu partir ; mais il a bu seul, regrette-t-il, ils ne voulaient pas de son vin ni de sa gnôle, une fine de cognac qu'il leur avait sortie pourtant, et pas de la fine de boutiquier.

« Pour ce qui est de manger, me dira-t-il, ils ont mangé, les bougres, ils ont bâfré tout ce qu'ils pouvaient, j'ai bu pour leur tenir compagnie et puis paf, ils se sont rallongés dans le salon, où ils ont pu, je ne les y avais même pas invités, ils ont trouvé le tapis bon, le canapé à leur goût, ils n'ont rien dit, pas un seul mot, ils me regardaient par en dessous quand ils mangeaient, j'étais peut-être un peu bavard, ils ont dû croire que je déraisonnais et c'est aussi bien comme ça, qu'ils se soient installés d'eux-mêmes, je n'aurais pas eu la force, juste pu me déshabiller pour m'allonger sur ma paillasse dans mon bureau — ne pas réveiller Mylène, surtout pas comme ça, je sais me tenir. »

« Ces gens-là n'ont rien à faire ici », avait pourtant lâché Pierre à sa femme, quelques jours plus tôt, après que nous leur avions presque marché dessus, sur le seuil de la porte d'entrée de l'immeuble, où ils gisaient. Je me souviens qu'à ce moment Pierre a fait une blague d'un goût douteux, rapport à ce qu'il les appelait « têtes de Cirage », et que ses chaussures n'étaient pas noires. Il les appelait « têtes de Cirage » en référence à la bande dessinée qui avait bercé nos enfances. Et s'ils gisaient là et que nous avions failli leur marcher dessus, Pierre et moi, c'est tout d'abord parce qu'ils n'auraient pas pu s'étendre ailleurs, de vagues sculptures modernes en forme de piques et de fers de hallebarde tranchante ayant été, par un étrange hasard, installées sur le pourtour des bacs à fleurs en béton qui trônaient à l'entrée de l'immeuble, remplaçant les bancs qui autrefois étaient là, tandis que les cabines téléphoniques avaient également disparu du décor, ce qui me faisait penser que les cohortes de *migrants* n'eussent pas pu arriver à pire moment de notre histoire, les clochards, déjà, en savaient quelque chose, les pigeons aussi — on appelle cela le progrès. L'ami Saintonge m'avait invité à venir boire un verre chez lui. Je l'avais attendu un moment sur le quai de la Tournelle, faisant les cent pas, de la Tour d'Argent à l'Institut du monde arabe, il devait passer par là, rentrant de ses cours à l'université, il serait à pied, comme toujours, mais il était en retard et je supposais que c'est l'un ou l'autre de ses élèves qui l'avait retardé car il n'est pas homme à s'attarder à l'université ni à se mettre de lui-même en retard.

Ces derniers jours, le froid était descendu avec la pesanteur

inexorable d'un frisson parti du pôle, avait figé tout le nord de l'Europe et les plaines ouvertes de Russie, maintenant il enveloppait Paris et tout son bassin. Bientôt arriva mon Saintonge à grandes enjambées et, sans s'arrêter, marmonnant entre ses dents, lapidaire, comme craignant que le froid ne lui mange la bouche, « pas un qui sache ce qu'avoir faim veut dire ». Je lui avais emboîté le pas. La Seine était, par-dessous nous, drapée de brume. Elle montait transir nos visages et nos mains, il avait fait une journée de grand beau, de froid vif et clair, à présent le soleil était tombé sous les flèches de Notre-Dame, il demeurait quelques plaies saignantes tout à l'est, là-bas, vers où nous nous rendions. Nous traversons l'île Saint-Louis par la rue des Deux-Ponts qui l'écartèle en son centre comme une lame fine, longue, séparant façades de droite et de gauche, muettes dans le sombre où elles tombent, et revoilà la Seine sous le pont Marie. Il ne desserrerait pas les dents que nous ne soyons dans son quartier. Ce qu'il appelait son quartier, c'était un triangle dont le boulevard des Italiens formait la frontière nord et qui s'étendait à l'ouest jusqu'à la place de l'Opéra ; ce n'était pas un triangle parfait, Saintonge l'admettait, mais il lui fallait tout de même son triangle, comme Guy Debord avait eu le sien, comme Renaud Camus avait eu le sien, comme Léon-Paul Fargue avait eu le sien, dont il jalousait la forme de sexe féminin et la bordure ouest tracée par le canal Saint-Martin, celui de mon ami Saintonge étant borné au sud par la rue du Quatre-Septembre que nous étions en train de franchir et un peu bricolé, pour s'arrêter à la rue Montmartre à l'est ; mais à Paris chacun vit dans un triangle imaginaire qu'il se persuade être le plus habitable, et de toute façon chacun triche, disait-il. Alors, nous voici devant l'immeuble où il loge depuis pas mal d'années avec Mylène et qui est laid et dépareille le quartier, Pierre veut bien l'admettre, et quand il prétend qu'à défaut d'être beau il est pratique et confortable, je sais qu'il ment pour se convaincre de ne pas regarder le vert du pré d'à côté car il est, de son âge et de son rang, la personne la moins sensible que je connaisse au confort et à ce qu'on appelle l'aspect fonctionnel d'un logement. Mais choisir dans quel immeuble vivre est un caprice qui n'est pas à la portée d'un professeur d'université, comme il fait justement remarquer.

Il nous avait servi un verre de whisky, nous étions dans ce qu'il appelait son salon, une grande pièce carrée dont la porte-fenêtre vitrée coulisse en poussant un cri aigu et donne sur un étroit balcon. Il

m'avait fait asseoir dans le crapaud d'où je n'étais pas près de ressortir tant les ressorts avachis laissaient enfoncer profond et loin. Il contemplait le ciel mourir, il faisait presque nuit, les fenêtres des immeubles voisins s'allumaient l'une après l'autre, c'est l'heure à laquelle Paris se regarde vivre du dedans. Je m'efforçais paresseusement de détourner les yeux des jeunes filles qui se baladaient dans l'immeuble d'en face, à une quinzaine de mètres tout au plus, auxquelles les parents avaient dû oublier d'enseigner la pudeur et le regard concupiscent du mâle. Lui ne faisait semblant de rien.

« La grande sort de sa douche », commentait-il avec un air gourmand, et la grande, comme il la désignait, avait tout au plus seize ans. Il avait le sourire béat, la saluait de la main, elle était prise dans une serviette de bain nouée au-dessus des seins et qui ne descendait pas bien bas sous ses reins. Elle s'était fait sur la tête un turban pour recueillir la pluie de ses cheveux. Elle voyait Saintonge mais ne le regardait point, ne se donnait pas la peine de tirer les rideaux. Elle passerait seulement dans une autre pièce pour ôter sa serviette, ne serait pas gênée de repasser en sous-vêtements, comme si de rien n'était, comme si elle avait oublié qu'il existât autour d'elle un monde, souveraine dans sa splendide jeunesse.

« Un jour, tu auras des ennuis », disais-je à Saintonge qui haussait les épaules.

« Comment est-il possible de prétendre à la moindre pureté de corps et d'esprit dans cette ville où tout semble organisé pour soulever le désir charnel ? » murmura-t-il en fermant d'un coup le rideau.

Alors, nous avons parlé de choses et d'autres, comme deux vieux amis qui n'ont plus rien d'essentiel à se confier. Nous nous étions beaucoup tus, il avait ses soucis, j'avais les miens. Et puis, Mylène est arrivée, alors que Pierre m'avait proposé de rester dîner avec eux, et elle nous a demandé si nous avions vu les *migrants* qui s'étaient installés devant la porte d'entrée de l'immeuble et qui allaient effrayer les honnêtes habitants, avait-elle ajouté avec un petit rire moqueur.

« Des nègres, des nègres d'Afrique, à coup sûr », a tranché Pierre, et sa femme a haussé les épaules.

« Ils viennent d'arriver, ils migrent, comme on dit. Peu à peu, ils envahissent le quartier. »

Pierre était caustique et cela énervait sa femme.

« Pourquoi dis-tu des *nègres* ? »

« Que sont-ils d'autre ? »

« Ce sont des *migrants*. »

« Mais un *migrant*, ça ne veut rien dire, ce n'est qu'un état transitoire, pas une nature. »

« Tu joues sur les mots. »

« Je ne joue pas sur les mots, j'appelle un chat un chat, et... »

« Oui, je connais la suite. C'est toujours la même chose, c'est pénible. Tu ne peux pas faire simple. Dis-lui, toi, que c'est pénible à la fin. »

Enfoncé dans mon crapaud, je n'avais rien à dire, je ne pensais rien de cette affaire, sinon que ça tournerait mal ; ça sentait la bonne vieille dispute, la grosse guerre de tranchées, bientôt chacun allait s'enterrer, campé sur ses positions. Ils tiendraient la ligne, l'un et l'autre, j'étais prêt à parier. Je pouvais même dire d'emblée qui gagnerait.

« Ce qui est pénible, c'est qu'on ne puisse plus rien dire, reprendrait Pierre. Ce qui est pénible, c'est que l'on oppose les honnêtes habitants de l'immeuble, forcément bourgeois, donc cons, donc méprisables, aux bons *nègres* en pleine migration. Je te ferai remarquer que tu es de ces honnêtes habitants de l'immeuble. Qui sont chez eux, tandis que ces gens-là n'ont rien à faire ici. »

« Et pourquoi n'auraient-ils rien à faire ici ? »

« Mais parce que, ce n'est pas un endroit pour vivre. Tu vois bien qu'ils sont allongés dans la pisse des chiens et les crachats d'Arabes. »

« Les crachats d'Arabes, maintenant ? »

Et Pierre haussant les épaules : « Oui, bon, les crachats de vieux ; les crachats de Chinois, si tu préfères. »

Mylène à son tour se servirait un whisky, nul d'entre nous n'ayant pensé à le faire. Elle allumerait une cigarette et s'avancerait vers Pierre qu'elle regarderait droit dans les yeux, et quel merveilleux spectacle ce serait que cette femme aux hanches puissantes marchant sur son homme pour le faire battre en retraite.

« Tu leur donnerais ta place, toi, pour qu'ils ne dorment plus dans les crachats d'Arabes, comme tu dis ? »

« Ils ne veulent pas ma place, si ce sont des migrants, comme tu dis, dirait Pierre moqueur mais détournant le regard ; ils sont en

voyage, en migration, comme des oiseaux. Je pourrais peut-être leur prêter une branche... », ajouterait-il dans un trait d'humour qui ne ferait pas rire du tout Mylène, qui le trouvait lourd, et pourtant il continuerait : « Qu'ils migrent donc, personne ne les retient ! »

Mylène se tairait un instant avant de revenir à la charge, très calmement, pour faire remarquer à Pierre que *son* pape, appuyant à dessein sur le possessif, malgré les protestations de l'homme, que *son* pape, donc, n'avait de cesse de demander aux Européens d'accueillir *tous* les *migrants*, et que si c'était la seule chose que son pape disait de bien, il serait bon qu'il l'entendît, et elle n'écouterait pas Pierre monter sur ses grands chevaux, comme elle disait, quand il essaierait de lui faire entendre que ce n'était pas *son* pape et que ce pape sud-américain ne comprenait rien à la géopolitique de l'Europe et que, de toute façon, il n'avait nulle autorité à ce sujet et qu'il ferait mieux de se mêler moins de politique et de s'occuper davantage de ses ouailles et de remplir les églises d'Europe plutôt que les mosquées. Il avait été piqué au vif, mais sa dernière phrase à lui, c'est elle qu'elle piquerait, qui n'aimait pas son antienne, qu'elle connaissait par cœur, disait-elle, sur l'immigration comme principe d'islamisation de l'Europe.

« Et quand bien même ce seraient des millions de musulmans qui arriveraient pour imposer l'islam en Europe, dirait-elle pour finir, de toute façon plus personne ne croit en rien ici », et elle conclurait en lui jetant au visage qu'il n'était qu'un monceau de contradictions dont il ne s'apercevait même pas. « La civilisation que tu prétends défendre, tu ne cesses de la critiquer, de dire qu'elle est un champ de ruines ! »

Elle venait de claquer la porte et je songeai que ces pauvres nègres, comme les appelait Pierre, avaient réussi à nous pourrir la soirée. Malgré eux, certes, mais cela ne m'empêchait pas de trouver leur présence tout de même malvenue, car avec cela, mon verre était vide depuis un trop long moment.

Et tout à coup, Pierre a mué gentil, ce qui pourrait étonner si on ne connaissait le caractère de l'homme, bretteur jusqu'à se trouver sans adversaire.

« Évidemment, disait-il, ils arrivent mendiant et qui ne leur donnerait à manger ? Mais après... » Et voici qu'il récriminait en lui-même et contre lui-même, j'entendais les mots glisser de sa barbe, non pas qu'il fût convaincu des raisons de sa femme, mais parce qu'il

n'aimait pas que le ton montât entre eux, bien que cela arrivât souvent. Et à présent, encore, il était comme un chien qui a perdu son maître, comme un chien puni qui a été mis au placard et qui gémit de toute sa truffe pour obtenir le pardon et, désespéré, il grattait à la porte de la cuisine, me laissant seul. Et peu après il était revenu, me demandant si je voulais l'accompagner, il allait descendre du café aux trois hommes d'en bas, il évitait soigneusement de prononcer le mot *migrants*, comme si celui-ci lui eût sali la langue, et ne voulant pas non plus parler d'immigrés, car c'eût été admettre qu'ils étaient là pour de bon.

« Une question de respect, disait-il. Le respect des hommes, le respect de la langue. »

Il avait deux tasses de café chaud dans les mains et j'en portais une, nous étions dans l'ascenseur et Saintonge avait retrouvé son humour caustique, il prétendait que c'était pour voir leurs gueules et pour faire plaisir à Mylène qu'il faisait ça.

« Je te parie qu'ils ne parlent pas français », dit-il, alors que j'ouvrais la porte d'entrée de l'immeuble, et il se mit à crier « *cofi ! cofi !* », si fort que l'on eût cru qu'il voulait réveiller les morts ou peut-être encore chasser un démon. Trois têtes ahuries ont émergé une à une des sacs de couchage, tandis que Pierre les comptait, « une, deux, trois ! » en éclatant de rire. Il faut avouer qu'elles avaient quelque chose de comique, ces têtes de nègres, comme il dirait un peu après en jouant la scène. Comme il faisait nuit et que les trois hommes s'étaient abrités dans le renforcement de l'entrée de l'immeuble, le réverbère ne les éclairait pas, si bien que l'on ne voyait tout d'abord que des prunelles blanches et des dents blanches brillant au milieu de faces de poisse.

« Trois faces de nuit », dirait Saintonge en riant lorsqu'il raconterait à Mylène apitoyée comment elles avaient soudain surgi, effarées, des sacs — tel le poussin jaune sort sa tête de l'œuf blanc. Il n'était pas peu fier de raconter cela à Mylène, si bien qu'il en rajoutait et exagérait tout de même un peu, me disais-je, tandis que sa femme le couvait d'un regard attendri. Il s'était attendri lui-même, dois-je dire, en la voyant en cuisine qui préparait des haricots en sauce que nous mangerions avec une somptueuse bavette saignante, bleue même, celle de Saintonge, et une sauce au poivre vert tout en délicatesse.

Nous n'étions pas restés plus de dix minutes avec les trois d'en bas, non pas qu'il fît si froid, les whiskies nous avaient réchauffés, mais c'est le temps qu'il avait suffi à leur offrir le café et à fumer une cigarette avec eux, Pierre leur ayant en outre laissé son paquet pour la nuit, ce qui le faisait se sentir non pas héroïque, mais bon, étant donné que dans l'idée il n'était pas du tout merkelien, disait-il, et en rien libéral. Il était peu favorable, disait-il, à ce que la France servît de pays d'accueil à tous ces hommes, ces quelques femmes et enfants que les guerres stupides et la vie de misère voulues par leurs dirigeants corrompus et par nos dirigeants stupides — pour qui il n'avait jamais voté et ne voterait jamais, qu'on se le dise ! — avaient poussés à quitter leur chez-eux.

« A-t-on jamais vu tant de gens abandonner leur pays, même en guerre ? demandait-il. On ne me fera pas croire que ce n'est pas là qu'un prétexte. »

Dix minutes, pas une de plus, et encore ! Il faut avouer que la conversation n'était pas des plus faciles. Les trois hommes n'avaient pour ainsi dire pas ouvert la bouche, sinon pour avaler le café et les cigarettes, puis ils avaient fait signe qu'ils voulaient manger et Pierre a dit que ça viendrait plus tard. Et ce fut tout.

« On ne va tout de même pas rester là à les regarder consumer leurs clopes, avait dit Pierre. Ils vont finir par croire qu'on attend quelque chose d'eux. »

Aussi en avons-nous profité pour aller boire un coup au coin de la rue, dans ce bar tristounet que Pierre aime bien parce que c'est chez lui, prétend-il. Mylène cuisinait, elle ne serait pas mécontente que nous la laissions seule pour cela, avait-il assuré pour me convaincre, ce qui nous laissait le temps d'en boire un. En fait, ce serait deux, car il faut toujours compter l'aller-retour pour ces choses-là. C'est pendant cette transition qu'il m'a servi sa théorie. D'Aristote à Heidegger, disait-il, toute la philosophie, tout ce qui vaut en tant que philosophie, tout ce qui a quelque valeur philosophique, c'est-à-dire tout ce qui pense et énonce avec droiture sinon en vérité, tous ont prêché qu'il fallait, qu'il était naturel, logique et même moralement obligatoire de protéger sa cité, sa civilisation des assauts des barbares, car on ne peut pas laisser piller impunément un trésor de longtemps amassé, et car nous aurons des comptes à rendre aux générations futures. Et nous nous laissons faire, comme des victimes, continuait-il, tandis que je

risquais un œil vers le barman qui astiquait ses verres en faisant mine de ne pas écouter.

« As-tu remarqué que le mot victime est devenu une injure, ajoutait-il en tapant sur le comptoir. Et pourquoi, à ton avis, sous l'influence de qui, de quelle sorte de religion ? »

Disant cela, il faisait un signe à l'intention du barman qui resservit les verres en ajoutant que c'était la sienne.

« Profitez-en avant que cela soit interdit », dit-il en clignant de l'œil, ce qui galvaniserait l'ami Saintonge, qui en arrivait à me dire, sur le chemin du retour, que bientôt arriverait le temps où nous n'aurions plus que deux choix, accepter d'être des victimes ou de nous armer.

Entre-temps, les trois hommes s'étaient renfermés dans leurs sacs de couchage d'où n'émergeait pas même un bout de crâne. Ils paraissaient comme les enfants qui se cachent sous leur couette, croyant que la nuit ne les verra pas.

« Ils n'y resteront pas longtemps, crois-moi », dirait-il un peu plus tard, persuadé qu'ils seraient ramassés par une maraude et qu'on leur offrirait dans les plus brefs délais tout ce dont ils avaient besoin.

« S'il y a bien encore une chose qui fonctionne dans ce pays, c'est la pitié et les associations humanitaires. »

En attendant, nous avions déposé à côté de leurs têtes des sandwiches bien épais et nous étions passés à table, Pierre et Mylène semblaient avoir tout à fait oublié leur dispute, lui la regardait avec des yeux tout doux, il était comme perclus d'amour pour elle, c'est à peine s'il pouvait encore se mouvoir pour porter la fourchette à sa bouche, et quand la viande rouge y entraît il poussait un petit gémissement de plaisir. Pour ma part, je commençais à remonter la pente, doucement, avec le repas.

Il flattait Mylène, « la bavette est délicieuse, le repas est somptueux », tout en nous servant force verres d'un côtes-du-rhône bien charpenté, pas un de ces petits vins pour midinettes, disait-il.

« J'ai trop de viande, dit Mylène, veux-tu manger ma viande ? »

Saintonge se tapait le ventre : « Si je veux manger ta viande, ma chère ? », et elle, de lever les yeux au ciel, mais pas sérieuse pour un sou.

L'humeur était bonne, l'ambiance bon enfant, je les enviais à cette heure de parvenir à vivre ensemble envers et contre tout et même si

ce n'était que pour dérober à cette chienne de vie de brefs moments d'amitié complice. Jusqu'au fromage, tout irait bien, il aurait fallu que rien ne bouge, que Pierre cessât de se resservir toutes les cinq minutes un petit coup comme il disait, qui était des verres de rouge de plus en plus costauds. Il aurait aussi fallu que le téléphone ne sonnât point. Celui de Mylène. Ou qu'elle se retînt de répondre, ce qui eût été, en d'autres temps, une marque de la plus élémentaire des politesses, comme se mettrait à grommeler immédiatement Pierre, ajoutant qu'on nous avait tant bourré le crâne avec l'époque de vitesse et de flexibilité que nous étions censés vivre que nous avions fini par l'assumer et que nous ne pouvions plus laisser un téléphone sonner tout seul dans son coin sans nous jeter dessus, que nous nous sentions obligés de répondre à un e-mail dans la seconde, etc. D'un œil noir le tyran regardait Mylène qu'il soupçonnait, je le savais, de faire exprès de répondre pour l'emmerder, lui, justement parce qu'elle savait que cela l'emmerdait. Elle n'avait pas parlé plus de trente secondes qu'il s'était écrié d'une voix mauvaise que c'était le pompon, qu'il ne manquait plus que lui ! Lui, j'avais vite compris qui il désignait. Le fils, Alexandre le mal nommé, comme le surnommait Pierre qui ne se reconnaissait pas en lui, un doucereux, disait-il, un fils à sa maman, sûrement pas un homme libre, peut-être pas même un homme. Il était reparti dans ses humeurs noires, son grand dégoût. Il maugréait.

« Trente ans quasi, et toujours dans les jupes de sa mère, ce garçon. Va-t-il grandir un jour ? Être un homme ? »

« Et ça prétend enseigner ! » ajoutait-il en s'envoyant une rincée de rouge et me prenant à témoin.

« Il fait très bien son travail », lui disais-je en essayant de calmer son dépit.

« Il est aux ordres ! s'énervait-il. Un bon petit capo, un bon soldat, qui a désappris tout ce qu'il fallait désapprendre, qui exécute les programmes comme il faut, qui répète ce qu'on lui a enseigné. »

« Pas tout, me suis-je risqué, puisque tu prétends qu'il a rejeté ce que tu lui avais enseigné. »

Il a haussé les épaules, baissé la tête, c'en était trop pour lui. On entendait Mylène dans la cuisine, parlant avec son fils, et ça le rendait jaloux, le Pierre, c'était terrible. Il se mettait à geindre : son fils, leur unique enfant, il était... ah non ! il ne voulait pas y songer, il refusait cela et se resservait du vin, du fromage. Il me tendait l'assiette de

fromage et encore la bouteille de vin, mais elle était vide, il en était dépité, il ne défronçait plus son visage, sourcils arqués à en faire un portrait de galerie.

« Le fils à sa maman aura besoin qu'on lui lave son linge, sans doute, ses beaux caleçons précieux, ses chemisettes étroites, ses débardeurs de tanche, et ses pantalons trop serrés ! s'encolérait-il. Ou encore, il aura besoin de la voiture, pour un de ses week-ends de... »

« Ah ! Je préfère ne rien savoir ! » lancerait-il tout à coup en un cri de douleur comme s'il venait d'être crucifié.

Puis tanguant un peu, il se dirigerait vers la bibliothèque pour y dénicher un disque et nous jouer du Fauré.

« Le seul qui vaille à cette heure sombre », murmurerait-il en se contractant dans un fauteuil.

Je m'étais mis en devoir de débarrasser la table, il m'avait interrompu d'un geste.

« Laisse ça. Laissons toute chose et écoutons. »

Nous avons écouté. Il ne parlait plus. Seule la voix de Mylène, qui nous parvenait de l'au-delà du salon lorsque le violoncelle s'éteignait, le faisait frémir encore un peu, on eût sinon cru qu'il dormait. Mylène est entrée soudain en s'exclamant :

« Qu'est-ce que c'est que cette ambiance de mort ? » La musique était lente, à nous disséminer, Pierre ayant éteint le plafonnier. Il ne s'énerva pas, pourtant, quand elle ralluma et s'agita pour débarrasser, entrechoquant les assiettes et les couverts. Je m'étais levé pour l'aider et Pierre pour éteindre la musique, admettant sans sourciller que l'instant de grâce était dissipé. Il a mangé son dessert gentiment, calmement — il avait retrouvé sa femme.

« Comment va-t-il ? » fit-il avec quelque chose de brillant dans les yeux.

« Mais très bien », répondit Mylène, et Pierre se contenta d'un « ah » satisfait. Il mangeait. Il en oubliait même de boire. Et puis soudain :

« Que voulait-il ? »

« Comment cela, que voulait-il ? Il venait aux nouvelles. »

« C'est tout ? » dit-il avec un rictus hypocrite.

Mylène le sentait venir, pour sûr, mais elle ne craignait plus l'orageux mari depuis belle lurette, l'avait-elle seulement craint ?

« Il veut passer dimanche aussi, ajouterait-elle, il a des affaires à

prendre ici et puis il sera content de te voir. »

Pierre ne disait rien, il barbotait dans son vin, alors Mylène lança un jet dont la trajectoire fut brisée au vol :

« Il aurait aussi besoin de... »

« Évidemment ! hurla-t-il, il a toujours besoin de ! Sinon il n'appellerait pas ! »

Cette fois, il l'avait bel et bien blessée, sa Mylène, qui nous a plantés là, s'excusant auprès de moi et me souhaitant une bonne nuit, disparaissant dans ses appartements, comme Pierre disait, qui aurait beau essayer d'aller gratter à la porte, plus tard, et se pourfendre l'âme en se traitant d'imbécile impulsif, d'ivrogne patenté, de crétin congénital — elle resterait fermée. Je l'ai quitté peu après, il tombait dans la sombrerie, il s'était servi une poire et mis en demeure de finir le paquet de cigarettes de sa femme. Il écoutait la troisième symphonie de Górecki, dite *Symphonie des chants plaintifs*.

Aussi, au lendemain de notre virée au Palais de Tokyo, avait-elle été absolument stupéfaite de sa découverte, car c'est elle, au matin, qui est venue le réveiller, ça, je le sais, tous deux me l'ont raconté, mais pas à travers les mêmes mots. Elle est entrée dans le bureau où il dormait comme une furie, affirme la légende pétresque. Mylène, pour sa part, dit qu'elle est entrée ébahie, interloquée, et cela me semble plus plausible, plus près de la vérité égale, pour la raison simple qu'elle s'abrutit depuis de longues années de somnifères pour dormir de son sommeil de cave, ce qui lui laisse au réveil l'esprit pâteux comme engourdi, non pas furieux, je sais cela parce que Mylène me parle et me l'a dit cent fois, elle me parle non comme à un amant (cela, je l'ai été, mais il y a bien longtemps, c'était avant qu'elle le connût et si peu de temps que je ne saurais même me rappeler ce qui anime son corps, je veux dire le tout-dedans) ; pas comme à un amant mais comme à un confident, de ce que je suis bonne oreille. Et c'est parce qu'elle s'enferme dans la nuit assommée de drogues qu'elle n'a pas entendu rentrer Pierre avec les trois hommes sur qui elle est venue buter dans son salon à l'éveil et dont elle a tout d'abord senti l'odeur — elle me l'a confié un peu honteuse — car cela sentait très puissamment le noir, l'un et l'autre me l'ont dit, mais elle un peu plus gênée et comme de manière contournée, tentant de définir avec des mots ce que cela sentait, les odeurs d'épices très fortes, comme un violent relent de sauvagerie, d'émotions archaïques qui prennent à plein le nez, pas franchement désagréable, non, ce ne serait pas le mot, mais surprenant, bouleversant, tandis que Pierre, qui a coutume

de répéter qu'il faut appeler un chat un chat et Rollet un fripon, me dit que ça sentait le nègre, et pas que de petite manière. Mylène surveille son langage et sa pensée, c'est pourquoi elle ne s'est pas laissée aller aux reproches, ne reprocherait finalement jamais frontalement à Pierre ce qu'il avait commis ce soir-là, et quand bien même la cuisine était dévastée, toute chamboulée comme un office après ripaille, et quand bien même la surprise, cette odeur prégnante, et la suite...

Elle avait secoué son homme mollement, je pense, un pan de tête encore dans le caveau de la nuit, dans le gouffre sans rêve des drogues, plutôt que comme une furie, mais l'homme s'est soulevé d'un coup, c'est sûr, ce ressort de l'éveil après la cuite, je le connais, c'est comme si l'on n'avait pas dormi, juste digéré assez le breuvage pour qu'il tape son coin puissant loin dans le crâne avec cette force d'airain d'un dieu boiteux pervers, et c'est cet effet de son ressort interne qui lui a fait croire à la furieuse venue de sa femme qu'il entendait lui demander — dans le même temps qu'un glas proche et lointain insistant dans son fond — qui étaient ces hommes qui dormaient dans le salon, non sans inquiétude et, déjà, sans doute, lui a-t-elle parlé de l'odeur et du désastre de la cuisine.

D'un bond il s'est levé dans sa nudité d'homme souverain et l'a écartée de la main sans penser, pour aller se rendre compte lui-même, et quand elle l'a rejoint, il n'était pas se grattant la tête, non, pas du tout, mais plus précisément hilare, un long sourire aux lèvres, presque tant que son membre pendant là sur ses deux roustons bien pleins, on aurait dit, m'a-t-elle confié, un grand enfant fier de sa blague.

« Qui sont-ils ? »

« Mes migrants pardi ! Les voici sous mon aile. » Il était royal, fier comme un pape.

Elle le regardait mitigée, entre le rire nerveux, la gifle qu'il méritait pour sa forfanterie de garçonnet, l'homme qui se disait mûr, et la pitié qui soudain la prenait de tout son cœur pour ces trois petits perdus enfoncés dans leur couchage qu'elle imaginait déjà comme ses enfants. Il avait plus vite repris ses esprits qu'elle, semblait-il, qui n'était pas tout à fait à son aise entre l'homme nu et les trois corps entrés bien raides dans leurs fourreaux, dont à l'embout sortaient quelques touffes de poils noirs croquevillés.

« Tu devrais t'habiller, tout de même », dit-elle au bout d'un long

moment, et c'était comme s'il lui avait fallu dire quelque chose.

Elle-même était en chemise de nuit, elle en prenait conscience, alors que l'homme était parti vers la douche, et elle avait maintenu tout ce temps les pans du peignoir qu'elle avait enfilé à peine au lever, bien serrés contre son sein — geste de pudeur involontaire. Maintenant, elle avait peur, tout comme. Elle ne serait pas restée là, seule, devant ces pièces qui n'étaient plus siennes, un salon épaissi de corps et d'odeurs, un grand mystère, une cuisine comme un champ de guerre, alors elle est repartie vers sa chambre et puis vers la salle de bains, d'où sortait Pierre, cherchant l'eau chaude rassurante sur son corps et qui remet de la suite dans les idées. Elle peinait à s'éveiller tout de même, peut-être avait-elle forcé sur la dose hier, tandis que lui fanfaronnait, toujours — il l'énervait, un peu. Sous l'eau, elle s'est mise à rêver, ou ce qui en tient lieu. Trois inconnus dans son salon étendus, leurs corps dessous la toile des mauvais sacs pour dormir, pas même de vrais duvets, trois hommes qui sentaient l'homme, si puissamment ! Et son corps de femme, là, inquiet, sous l'eau, corps fatigué s'évacuant de lui-même en gouttelettes, liquide, mais sensible encore à la caresse douce, celle de l'eau tiède, et du savon dessus, qui glisse comme un compliment, une pharmacopée — la grande dilution. Elle y a passé du temps, un peu plus que d'ordinaire, remarquerait Pierre, même si, avec les ans, le corps demande plus d'attention, plus de manières pour paraître moins corné. Tout de même, songeait-il impatient, est-ce qu'elle paresse ? Il avait l'impatience des lendemains de cuite dans les nerfs, avait rangé sans ménagement le bordel de la veille, la bouteille de cognac et le litron de vin qu'il avait terminé avant le souterrain, qui lui rappelaient méchamment ce pour quoi il souffrait, et il avait fait un café bien fort qui l'énervait davantage, jusqu'à ce que le corps craque, en ait assez de sa tétanie de puissance et qu'il s'émiette vers les deux heures, après un bon repas bien lourd, un petit verre de vin pour effriter plus encore la conscience et se laisser sombrer dans un sommeil de brute, le mieux serait encore après l'amour. Mais pour l'amour ce matin, songeait-il, Mylène est bien trop agitée, je la connais la garce, il lui faut du tranquille, du gentil, de bons instants de douceur, et l'esprit entièrement disponible. Que fait-elle, à présent, se demandait-il, parce qu'il aurait voulu lui raconter comment, pourquoi tout cela était advenu ; surtout, il ne pouvait être seul, pas dans cet état où il se manque déjà à lui-même. Mylène avait

quitté la douche et cette pensée qui la troublait. Trois hommes, qui avaient traversé l'Afrique, puis la Méditerranée, pour arriver jusqu'ici. Qui avaient vécu dans la rue, portaient sur eux la misère, la poussière et les odeurs du si lointain. Qui méritaient comme nous tous l'amour, la tendresse, le manger et le coucher.

Elle a retrouvé Pierre dans leur cuisine un peu déblayée et qui donnait sur le salon, là où les trois corps semblaient toujours inertes. Il lui avait préparé du thé, et puis ces graines qu'elle picore le matin comme une poule, fruits secs et autres balivernes vantées par les magazines féminins et nutritionnistes télévisuels, grommelait parfois Pierre. Pour l'heure, il était tout éjoui dans son bol de café, ses grosses tartines beurrées, attendant qu'ils se lèvent pour partager avec eux les œufs, le jambon, le fromage, il avait une faim de loup. Mais le jambon, il le mangerait peut-être bien seul ; n'avaient-ils pas laissé les sandwiches que nous leur avions portés l'autre soir, à l'endroit même où nous les avions posés ? C'est même moi qui les avais retrouvés, sortant de chez Pierre et Mylène, et je n'avais pu en douter, ils les avaient touchés, ouverts, reniflés et puis abandonnés au froid, aux miasmes de la rue.

Mylène enfin avait sorti la tête de l'ombre, il était environ dix heures, c'était son heure.

« Que vas-tu faire ? »

Son Pierre a rigolé.

« Mais rien. Je les accueille, c'est tout. Je leur donne à manger, à gîter, le temps qu'il faut. »

Au vrai, il était content de lui, et même en me le racontant, plus tard, je l'ai compris. Il était content et fier. Fier de ce qu'il avait accompli et content du petit tour qu'il avait joué à sa femme. Il sifflotait, m'a-t-elle dit, d'un air de faire comprendre que tout allait bien. Il ne lui a pas dit que c'était elle qui l'avait incité à les recueillir, mais elle l'avait presque senti. Elle l'avait voulu et il l'avait fait, c'est un peu ce qu'on aurait pu dire, si bien que ni l'un ni l'autre ne pouvait, n'était en mesure de reprocher quoi que ce soit à son autre. Et ils le savaient tous deux, intimement. Alors, ils se taisaient. Pourtant, dans le fond lointain de la tête de Saintonge commençaient de bruire quelques questions et il avait beau faire semblant, compter encore sur le mal de tête et la fatigue pour ne pas les entendre, il savait qu'elles débouleraient d'avalanche, un moment ou un autre.

« Que vas-tu faire ? »

Il refusait d'y songer. Il n'y avait pas eu de calcul, il n'y en aurait pas. Nous continuerions à vivre, c'est tout. Pour l'heure ils dormaient. Après...

Il a chassé de la main comme une mouche qui n'y était pas.

« Ils doivent avoir beaucoup de sommeil à rattraper, les pauvres », soupira Mylène.

Pierre hésitait, allumerait-il une cigarette ? Il s'est tourné vers sa femme avec un grand sourire. Elle l'a embrassé gentiment, il n'y avait pas besoin de mots. Tous deux attendaient et Saintonge, tout à coup, se vit Poincheval guettant l'éclosion de ses œufs, il me le dirait en riant. Ç'avait été un élan de son cœur, Mylène le savait, même s'il n'aurait pas aimé qu'elle le dise, il était pudibond sur le cœur, n'aimait pas ce mot, toujours galvaudé, disait-il. En dépit de ses grandes phrases, grands mots pleins d'idées contre l'immigration et l'envahissement des peuples, il aimait les hommes pour de bon, ça je le crois. Plutôt la générosité que la pitié, toujours, c'est ce qu'il lui disait. Tout de même, elle était bien surprise, et elle devait avouer que ça lui faisait quelque chose de drôle au ventre, là où niche l'admiration. Ce Pierre, impossible à vivre, un emporte-pièce souvent, mais aussi parfois de ces accès. Elle a plongé dans ses bras toute mutique, elle regardait vers le salon, là où ça se passait, là où ça allait se passer, elle se laissait aller à la confiance, pour un instant ou deux. Puis elle a fermé les yeux et c'est venu en elle ; tout de même, après toutes ces années, elle le connaissait son Pierre, pour ce qui était de s'emporter, oui, mais après, pour les décisions à prendre, si cela traînait en longueur, demandait de la concertation, du dialogue, des propos, du terre à terre, c'était elle.

Puis ça s'est mis à bouger par là-bas, alors que le couple vaquait, faisant mine de rien, Pierre avait décidé dans son secret qu'on n'allait pas demeurer là à attendre comme des badauds au spectacle, il farfouillait les meubles dans son bureau, s'était mis à ranger quelques livres, ordonner ses papiers, essayait sans prouesse de mettre en branle ses idées, il y avait du pain sur la planche, comme toujours, mais pas d'envie vraie, au fond il attendait que ça se déclenche, même s'il ne voulait pas paraître curieux comme une femme, et il faisait des allées et venues dans tout l'appartement, avec un air d'homme affairé,

mais comme ça, pour pouvoir lancer des œillades dans le salon, ses trois œufs qu'il couvait malgré lui, et Mylène de même, elle s'activait à ranger nettoyer la cuisine, la salle de bains, réfléchissait au menu, elle anticipait toujours cette chose-là et ça lui permettait de ne pas être loin, bien qu'elle n'eût pas vraiment aimé se trouver seule face à eux, d'un bloc, un genre de timidité qui était né en elle, ou autre chose peut-être, elle n'aurait su trop dire et je sentais bien qu'il y avait comme un petit mensonge qu'elle se faisait à elle-même quand elle m'a narré tout ça, plus tard. Donc ça s'est mis à bouger, subrepticement, un sac d'où émerge une tête sans autre bruit que celui de la matière synthétique qui glisse, mais leurs quatre oreilles ont entendu dès le premier froissement, au premier poil courbé qui a surgi dans la clarté de leur espace, c'était comme s'ils avaient eu des antennes sensibles au frôlement de l'air ou les moustaches d'un chat qui guette les yeux clos. Pierre se tenait, il avait encore quatre livres à ranger, ordre, méthode, classement alphabétique, non, la poésie avec la poésie, la philosophie avec la philosophie, le reste à l'avenant, il ne fallait pas avoir l'air de les attendre comme trois prophètes et surtout ne pas leur sauter dessus impoli. Un homme, ça se retient. Il semblait se passer des siècles, à présent, et Mylène immobile dans sa cuisine suivait des oreilles tous les mouvements, elle n'osait plus bouger, peur qu'ils entrent d'un coup sur elle alors que Pierre n'est pas là, elle se surprend même à l'appeler d'une voix de tête, mais si discrète qu'elle seule l'entend. Pourquoi cela ? L'inconnu, le cerveau qui dérive dans l'imaginaire, la boîte à fantasmes en branle, elle voit soudain trois hommes nus entrer dans sa cuisine, leurs torsos noirs, quelques poils crépus dessus et les sexes sous l'épaisseur de lichen sombre, oh ces prépuces roses au bout de la chair noire, mais non, elle chasse cela de la main, cette idée saugrenue, et c'est un parfum lourd qui prend son nez, pénètre son corps entier, du bas-ventre jusqu'à la cime du crâne, à présent elle suit leurs mouvements non seulement des oreilles mais du nez, du ventre, de tout son plein. Un puis deux, ils sont assis probablement, elle entend chuchoter, ça gronde plein dans leur gorge. Et le troisième ? Voilà qu'il s'ébroue aussi. Un rire, ou deux, qui s'enfonce dans les murs. Et puis le gros rire gras de Pierre et son mauvais anglais. Il leur demande s'ils ont faim, on croirait qu'il parle de colère ; il doit mimer dans tous les sens, ses gesticulations, elle les sent à sa voix, son parler saccadé. Peut-être devrait-elle aller

les voir, non, il vaut mieux les accueillir dans la cuisine, ne pas les choquer surtout, les pauvres, et l'irruption d'une femme comme ça, ils se sentiraient peut-être mal. Alors ils sont entrés dans la cuisine avec leurs vêtements mille fois remis qui devaient encore suppurer le pollen des côtes de Libye, l'haleine torride du sable des déserts et le sel des embruns, tout ça sous le jus de trottoir parisien, l'urine mal essuyée, les humeurs d'hommes et cette transpiration puissante, les aisselles qui ont craché tout ce qu'elles ont, partout où ça se plie et se déplie à longueur de journée, où ça frotte et chauffe et rend cette eau salée et tout ce qu'elle porte du dedans ; ils sont entrés et ils l'ont vue et ils ne paraissaient même pas étonnés, ils ont un peu baissé la tête tout de même, comme une vache qui s'avance, et c'est Mylène qui sembla pâle comme une asperge devant les trois fétiches. Comment les saluer, se demandait-elle, est-ce que je leur tends la main, je les embrasse, elle ne voulait pas les choquer et pensait au contact de leur peau contre la sienne, mais non, comment font-ils chez eux, c'est ça qu'elle aurait voulu, être comme eux, naturelle, directe, alors elle a souri de tous ses yeux, que ça lui en a tiré des larmes, Pierre me l'a dit, il était face à elle, et puis elle a murmuré « *welcome* » et « *hungry* ? », à peu de temps près elle se serait brisée elle-même comme un fruit plein de jus qui craque, mais Pierre s'en est mêlé, « bien sûr qu'ils ont faim ! », il leur a présenté les œufs, le pain, le fromage, le jambon, les haricots blancs même, et l'un a demandé si c'était du porc, alors ils n'en ont pas voulu de son jambon, ça s'est mis à le faire grogner, le Pierre, mais Mylène l'a surmonté, elle s'était mise à cuire les œufs brouillés, elle avait repris de son allant de femme et les avait fait asseoir, tous trois, puis même son Pierre après eux, sur les tabourets hauts, autour du bar américain qui servait de table dans cette cuisine, et comme elle servait les œufs chauds, c'est elle qui dirigeait maintenant, et elle s'était mise à interroger, avaient-ils bien dormi, etc. Ils secouaient la tête, par-ci, par-là, de haut en bas surtout, mais les mandibules, pour l'heure, c'était manifestement pour manger. On n'en tirerait pas grand-chose, ce n'était pas le moment. Tout de même, ils pourraient dire un peu... Mylène, un rien déçue, s'est retirée.

« Tâche de savoir d'où ils viennent, tout de même », avait-elle murmuré à Pierre, bien qu'ils ne parlassent pas le français, cela se voyait, mais il faut être poli.

Il a cru comprendre qu'il y avait des Soudanais, un Érythréen. Pour

ce qui est des prénoms, il n'a rien retenu, c'est comme une bouillie qui leur est sortie de la bouche, dirait-il.

« Qu'allez-vous faire, maintenant ? » veut-il leur demander quand ils ont assez mangé, mais il se tait. Ce serait plutôt à lui de décider, mais quoi ? Il leur propose tout d'abord de se laver, ça fera gagner du temps, et puis un peu de respect de soi, il faut commencer par cela. Leur faire comprendre qu'il faut laver leurs vêtements, après, c'est tout un spectacle. Les sous-vêtements, hors de question, ils ne s'en séparent pas, alors que justement... Il faudrait leur en proposer mais il ne possède pas de ces débardeurs qui leur sont comme une deuxième peau, blanche à l'origine, jaunie et même brunie par les déjections de leurs pores, à force, et il songe à aller en acheter, mais ce sera Mylène, finalement, qui n'est pas très rassurée à l'idée de rester seule ici, avec eux, trois hommes puissants comme ça et qui la scrutent dans le dos, elle l'a senti tout de suite — les femmes sentent ces choses. Et puis elle sait où sont les magasins pour ça, tandis que Pierre, il serait capable de marcher jusqu'aux Galeries Lafayette, de revenir avec tout ce qu'il ne faut pas, après avoir dépensé une fortune ; pour des riens.

Après qu'elle est partie, la femme, prendre un grand bol d'air, de cet oxygène empesté de tous les dioxydes, dit-on, ces remugles de voitures qui lui ont au nez et au ventre un aspect rassurant, domestique, une senteur qu'on connaît et qui ne trompe pas, pour chercher les vêtements qu'il faut, le Monoprix d'à côté ferait l'affaire, se dirait-elle, et après qu'ils ont eu lavé leurs corps et enfilé des pièces de vêtements que Pierre a dénichées dans ses placards, qui leur vont drôlement, on croirait presque des sapeurs congolais s'ils n'avaient la peau si mate, le nez si étalé en pied de lampe et celui de l'Érythréen comme une serpette, long fil busqué, solide, presque un de la race élue sous ses yeux qui percent comme un aigle, clairs de couleur mais où luit une sombrerie farouche, il essaie de leur parler. Ils ont paradé un instant, et puis ça s'est rembruni dans leurs yeux, à présent ils reviennent vers leur couchage, ils ont vu la télé, c'est ce qui les attire, ils demandent des yeux, de la main, quelques gestes rapides, économes. Pierre aurait bien voulu parler, savoir quels étaient leurs désirs, pour le futur, mais ils ne se soucient guère, et cette barrière de la langue, fichtre, je t'en foutrais de la mondialisation, s'irrite-t-il à l'heure de me le raconter, impossible de nous entendre, l'anglais qu'ils sont censés parler, et lui, cette espèce de globish infect, ils ne le

parlaient pas mieux que lui, alors pour se comprendre, va trouver ! Ils ont plongé dans la télé, écran captif, ils ont bien vite compris comment zapper, d'une chaîne l'autre, tous les programmes français au réduit, et les voici qui jonglent, beIN SPORTS, Al Jazeera, Euronews, TV5Monde..., la grande propagande, la honte globale.

Que vont-ils bien pouvoir avaler comme conneries ? se demande Pierre, et il s'en ouvre à Mylène une fois rentrée, qui le rassure, ils cherchent peut-être des nouvelles de chez eux, ils ont aussi le droit de voir s'ouvrir le monde, ils ont la bonne curiosité. « Tu parles ! » s'emporte-t-il, et de guerre lasse, il s'en va à la sieste, les trois se sont endormis, eux aussi, finalement, devant un documentaire animalier de National Geographic, on dirait que trois adolescents ont pris quartier dans l'appartement. En dépit de ça, Mylène est venue le rejoindre, elle n'est toujours pas rassurée et même elle ne dort pas, tandis que lui ronfle à son côté, sommeil béat d'homme repu.

Après la sieste, il ne se passe toujours rien, ils ne semblent pas vouloir bouger, blottis dans la télé, le grand déversoir à fascination qui a mangé leurs yeux. Pierre s'est enfermé dans son bureau, ce pain qu'il est temps de scier sur la planche, ce séminaire sur la faim qu'il prépare, et les autres cours à envisager, et puis les mémoires et les thèses qu'il faut suivre, sans compter l'administratif, la paperasse universitaire, la grande gabegie. Aussi Mylène est-elle sortie sur les coups de quatre heures, des emplettes à faire, des vitrines à voir, des amies peut-être et l'exposition machin, comme dirait Pierre, il y a toujours une exposition machin à voir pour tenir son rang de classe moyenne supérieure. Mylène dit que ça lui change l'esprit, comme son sport du dimanche matin, après sa semaine de travail à soixante heures, ils disent tous ça, comme une fatalité, c'est la grande décompression de fin de semaine, le couvercle de la cocotte qu'on soulève, sans cela j'exploserais, dit-elle, et l'on peut croire que c'est pitié et qu'elle subit une vie de travail effroyable, mais le fin fond du vrai, c'est qu'elle est contente et ne changerait pour rien au monde, elle non plus qu'un autre, car tout cela évite de penser dans le fond, prétend Pierre. Ils sont informés et actifs, et c'est la vie qui passe sans eux, dit-il encore. Mylène tout de même moins qu'une autre, doit admettre Saintonge, mais parce que je la tire de là, dit-il encore, chaque coup de pied au cul que je lui mets, c'est un pas en dehors qu'elle fait, pas un pas de côté tout de même, n'allons pas jusque-là,

mais un petit bout de pas hors de la grande machinerie.

« Ils se sont installés pour prier », dit-elle, et sa voix étouffée bruit en même temps que la porte du bureau qu'elle a ouverte sans crier gare. Dehors, la nuit épaisse, déjà, Pierre s'en avise.

« Grand bien leur fasse », dit-il le nez dans son papier.

« Tu as pu leur parler ? »

« Non. »

Il a levé le nez.

« Laissons faire pour ce soir. Demain, je leur parlerai. »

Il s'étire. Mouvement de pandiculation.

« Nous sortons dîner ? Il y a cette pièce de théâtre, dont je t'ai parlé, ça a l'air bien, je crois que c'est très bien. Tu m'accompagnes ? »

Mylène hésite.

« Crois-tu que nous puissions les laisser là, tout seuls ? Ce n'est peut-être pas très prudent. »

« Que veux-tu qu'ils fassent ? Qu'ils volent les livres ? »

Elle rit.

« Tu as raison, faisons-leur confiance. »

« Et puis, je préfère cela que rester seule avec eux... »

Il sourit maintenant.

« Mais s'il y avait un problème, reprend Mylène, ils ne sauraient pas où nous joindre. »

« Laissons-leur nos numéros de téléphone. Il y a le fixe, ils sauront faire, pour ce qui est de la télé, n'ont pas été des manches. »

« Quand même, je vais fermer ma chambre à clé », a dit Mylène.

Et puis encore : « Tu ne crois pas que nous pourrions les installer un peu mieux ? Leur donner une chambre, par exemple ? »

« Écoute, nous verrons cela demain. Là où ils sont, ils ont la télévision, et ça semble leur suffire pour l'instant. Je vais leur expliquer que nous sortons et leur montrer le téléphone. »

Pierre a joué le rassurant comme il fallait, alors il emmène sa femme, ils sont sortis, pas plus angoissés que des parents tout neufs qui laissent pour la première fois leur progéniture à la garde d'une baby-sitter, c'est ce qu'il me raconterait. Il avait eu beau essayer de leur faire des recommandations, qu'est-ce que ça leur foutait, dira-t-il, ils étaient tout avalés, déjà au-dedans de l'écran. Des adolescents

d'Occident, en un clin d'œil, la facilité. Ou c'est mon anglais qui était tout mauvais, se fera-t-il rire. Peut-être encore qu'ils se fichaient pas mal de tout, dans leur situation, a-t-il encore dit.

Ils ont dîné quelque part là-bas vers les boulevards, mais c'était comme une obligation, un ouvrage sans le cœur. L'aliment entraînait aussi difficilement que sortaient les paroles, la conversation ne tirait pas. Tu comprends, me dirait-il, ça ressemblait à un feu humide dans une cheminée sans nul vent pour souffler. S'il manque l'air qui aspire, ça reste tout plat, circulaire, ça ne s'élève pas et au-dehors personne ne peut dire, il y a dedans un feu joyeux qui crépite de toute part. Alors finalement le feu s'enrobe de fumée et s'étouffe de lui-même. Nous aurions passé pour un vieux couple éteint qui ne sait plus se parler et s'oblige encore à s'illusionner, ça ne m'étonnerait pas, dira Pierre. J'étais heureuse, m'a dit Mylène, heureuse que nous dînions ensemble, après tout, nous nous voyons peu, mais il paraissait préoccupé, l'esprit tout englobé par là-bas et je voyais bien qu'il se forçait à parler, comme si nous avions besoin de ça. C'était presque une pitié ; après toutes ces années, il croit encore qu'il est nécessaire de parler, c'est comme s'il avait peur qu'on se perde. À moi, il suffit qu'il soit là ; qu'il mange face à moi, de plaisir, de gaieté, et j'en suis bonne aise, comme ils disent par chez lui. Le sentir, et puis c'est tout. Et savoir qu'il me mène ; c'est aussi simple une femme. Le théâtre, ensuite, lui et moi côte à côte, je n'en demandais pas plus, j'y étais tout entière, mais mon Pierre grinçouillait, le rôle des acteurs, la faiblesse du texte, je n'ai pas d'abord compris pourquoi il me cassait tout. Et puis il a voulu partir vite, sans même boire un verre, c'est ce qui m'a étonnée, mis la puce à l'oreille. Il lui tardait de savoir ce qu'ils avaient fait sans nous. Oh, il avait beau jouer les esprits libres, l'homme qui sait ce qu'il veut, s'énervait contre cette pièce de malheur, nouvelle déception, j'ai bien saisi que ce n'était pas ça le fond du fond. Il aurait tout aussi bien pu s'extasier sur quelques détails, cette jeune fille gracile qui m'avait remué le ventre — ce n'était pas le bon soir ; il avait fallu qu'il la trouve inepte et encore surfaite, qu'il s'élançât dans sa diatribe sur la misère du spectacle contemporain, sur la nudité des acteurs qui ne donnait rien à voir, presque de la pornographie. Il était toute mauvaise foi car cette jeune fille était belle et vivante, toute pleine de son texte et d'un jeu ardent. Mais non, ça n'allait pas et quand ça ne va pas, il n'y a rien à faire. Il a même fini par me

contaminer de son impatience à la fin, si bien que j'ai renoncé à le traîner boire un verre, ce que j'aurais voulu. Mais comment faire boire un homme qui n'a pas soif ? J'ai commencé moi aussi à songer à eux, en dépit de moi, alors que j'avais complètement oublié leur présence, sauf à regarder le brouillon de visage que me présentait Pierre par moments et qui lui tirait l'esprit hors de nous, je savais bien vers où, à moins qu'il ne m'ait caché autre chose, mais je ne pense pas, t'a-t-il parlé de quelque chose de grave ? me demande-t-elle soudain. Non, bien sûr, reprend-elle, je sais que c'est ça. Les trois gars, il n'arrivait pas à les lâcher, il était en plein avec eux, même s'il était physiquement là. « Ils sont sous mon aile », avait-il dit au réveil, il avait pour de vrai des airs de mère poule. « Le Poincheval du migrant », a-t-elle soudain éclaté de rire. C'est comme ça qu'il s'est défini un peu plus tard, quand il serait revenu à la raison, à l'autocritique, qu'il aurait finalement admis tout cela. C'est dans le taxi que ça s'est passé, alors que je le pinçais, je voulais qu'il déride, monsieur avait commandé un taxi, pour huit cents mètres à peine que nous aurions pu faire à pied, ça nous aurait même fait du bien, et lui qui d'ordinaire aime marcher ! Alors je ne l'ai pas lâché, tu peux me croire. Et il a craché le bout. Oui, ça le préoccupait ; oui, il était con ; oui, ça l'énervait, mais il n'arrivait pas à passer outre, etc., tu peux t'imaginer une digue qui craque.

Ils étaient toujours là, ça n'aurait pas pu nous échapper, a continué de me raconter Mylène dont les mots m'emplissaient, c'est fou cette capacité des femmes à nous emplir de mots, à étendre leur empire au-dedans de nous, je l'aurais écoutée sans ciller des jours durant, c'est comme si son dedans m'entraînait en gouttelettes infimes par les pores de l'esprit et qu'après cela je visse par ses yeux, goûtasse par ses lèvres, sentisse par ses sens, tout façonné d'elle, vibrant de son récit, devenu mien à présent. Ça n'aurait pas pu nous échapper parce que nous n'avons entendu que ça, à l'arrivée, dit-elle, et nous nous sommes regardés, Pierre, moi, pas craintifs, non, surpris. Ça parlait l'Afrique, dira Pierre. Nous les avons quittés léthargiques, nous les retrouvions vibrant de bruit, m'a dit Mylène. Ça vivait à plein tout soudain, a dit Pierre, qui m'assure que c'est Mylène qui s'est avancée la première, impatiente, frétilant de ce bon air de vie qui lui léchait le creux des oreilles. Ils n'étaient plus au salon, où la télé dévisageait encore le monde, mais en sourdine ; ils avaient pris la cuisine d'assaut et le

téléphone bien en main. L'un causait dedans, en grand rire, et si fort qu'il semblait porter jusqu'en Afrique sa mélopée grave. Et les deux autres souriaient de plaisir, les dents en écho aux prunelles, ils nous ont vus arriver, ont lancé une danse de joie, il ne fallait pas être devin, le téléphone tout de même ç'avait été un don plus affable que l'écran de télé, c'étaient leurs familles qui étaient là tout à coup et les nuits d'Afrique tout entières dans ce petit bout de cuisine, Mylène — rigolait encore Saintonge en me le racontant —, ils lui ont attrapé les mains, le sourire, puis les yeux et les hanches en lui jetant par paquets gros comme ça des rires et des larmes de joie au visage, ces gars-là vivaient, je n'ai jamais vu une telle joie frénétique. Ils avaient retrouvé leurs mères et leurs sœurs, leurs enfants, une ribambelle de familles de longtemps enfouies dans le loin des souvenirs que l'on tait pour éviter le mal de l'âme. Pour la première fois ils disaient merci et ça réchauffait ce pan de cœur qui attend après que l'autre a donné. Jaffar et Yaya, ce sont les deux Soudanais. Ils n'avaient plus assez de dents pour rire et leurs naseaux puissants lâchaient, comme au taureau à qui l'enclos est ouvert, un souffle épais qui annonce le contentement du corps. Aman palabrait au téléphone pendant ce temps, il s'était un peu tiré dans un coin, il y avait moins de gaieté en son âme, ses yeux clignaient toujours sur le gris effilé d'une lame. Les deux, là, avec leurs rires costauds et leurs têtes maintenant ravivées, ont fait comprendre à Mylène et Pierre qu'ils voulaient cuisiner, pour eux. Impossible de dire non, tu penses bien, m'a dit Pierre. Et ça s'est terriblement mis à sentir les parfums de leur monde tout autour, dira Mylène. Ils fouillaient partout, plongeaient du nez dans les petits pots à épices, reniflaient chaque partie du frigo, humaient tout ce que touchaient leurs mains immenses noires au-dessus et qui soudain, virevoltant, lançaient en l'air une roseur de chair, presque aussi intense que ces sexes qui s'ouvrent chez la femme de leur race sous la pelisse sombre, raconterait Saintonge. On aurait cru deux grands lézards habiles qui fauflaient leurs doigts et leurs têtes mobiles partout, selon Mylène. Elle ne sait pas comment ils se sont débrouillés de tout cela, mais avec les ingrédients qu'elle avait achetés elle-même et qu'elle connaissait par cœur, croyait-elle, avec ces mêmes-là qui lui servaient à façonner ses petits plats de chez nous, ils ont émerveillé un menu tout en couleurs et en saveurs contournées qui mettait la salive plein la bouche, comme dirait Saintonge, et bien qu'ils eussent dîné de bon

aloï quelques heures plus tôt. C'était le moment d'envoyer les bonnes bouteilles, m'a dit Pierre, qui a troussé un gros bourgogne des familles, auquel ils n'ont pas même voulu toucher, si ce n'est pas une pitié, se lamentait-il, même ce rubis plus pur que l'âme d'une fillette ils ne jetaient pas un œil dedans et ce n'est pas faute de le leur avoir présenté avec tout l'art des gestes ; quant à humer son paysage, pas même en rêve ! Comment veux-tu qu'on se comprenne, ce n'est pas un problème de langue, mais un empêchement de se couler en l'autre, rien qu'un instant. Vois-tu, leur mangeaille, toutes leurs épices, les senteurs de leurs ventres et de leur peau, les chansons et les rires qui leur émaillent les dents, je les ai de bon cœur agréés, goûtés, loués et c'était véritablement du fond de moi, mais qu'ils refusent la charité de mon vin, de goûter la Bourgogne, c'eût aussi bien pu être l'Anjou, le Languedoc ou une petite frange du Vaucluse, tu comprends, cela m'a piqué tout vif au cœur, m'a broyauté le foie, si bien que j'ai canaillé ma boutanche tout seul ou presque, Mylène a bien fait trempette des lèvres dans le petit bain de son verre, mais surtout pour la forme. Elle était tout ouverture pour eux, je le voyais, c'était une évidence, les femmes sont comme ça, la nouveauté leur provoque des frémissements intimes que le flot surgissant de leur verve a pour rôle de voiler, et qu'il aguiche. Alors elle se parait de rires et de congratulations, manière de les renvoyer vers eux-mêmes tout en se les harponnant, et elle jouait d'extase devant leur marmottonnage de fortune. Je te dis ça maintenant, mais j'étais aussi de la fête, crois-moi. Mais bien sûr, je ne peux m'empêcher, c'est que je la connais trop bien, ma Mylène, pour ne pas percer son jeu de femme, sa sainte-nitoucherie qui va contre elle-même, ainsi le coq en l'homme. Et tout cela nous a poussés jusque tard dans la nuit, nous étions bien confortables dans son ventre de reine, et le nôtre chatoyé par le plaisir du plein, eux qui s'en mettaient jusque-là de leur repas épais, moi de ce vin qui me tripotait l'intérieur comme il faut et Mylène faisant la liaison, un peu de leur mangeaille, un peu de ma boisson, si bien qu'on se laissait aller à une sorte de familiarité, car quand le ventre est contenté on se sent soudain plus vrais et plus proches. Ils nous ont produit tout un temps des danses bien à eux et des chants qui leur ressemblent et puis Mylène n'a pas pu s'empêcher, elle en est venue à ça, de ce que ça devait la travailler dans son fond, et comme elle n'a pas toujours la délicatesse du moment ou des mots, c'est sorti tout droit d'elle, de son cœur profond

qui se présente comme il est. Elle leur a dit qu'elle les avait vus prier et, craignant peut-être qu'ils ne la comprissent pas, elle s'est mise dans la position qu'ils avaient et si ç'avait quelque chose de comique pour moi, ç'avait aussi quelque chose d'un effroi, car il me semblait qu'ils auraient pu penser qu'elle frôlait la moquerie, ce n'était pas le grand sacrilège, non, mais déjà c'était une femme et puis, comment allaient-ils le saisir, elle ne se l'était pas demandé, moi si, j'avais un semblant de rictus collé à la lèvre et bien que je fusse plus enivré que tous, la raison me disait qu'il pouvait bien y avoir là un impair. Jaffar et Yaya regardaient avec des yeux ronds comme un poisson d'étalage qui n'a pas compris pourquoi ; Aman, c'était autre chose, il perçait toutes choses du regard, pour les êtres il semblait un scalpel, c'est ce que j'ai songé à cet instant. Il semblait avoir la vraie intelligence qui observe, qui classe, qui trie. Pas un homme disert, on ne savait pas bien avec lui, sauf que cela cogitait d'un point à un autre, à une allure de train. Elle s'est relevée, la femme, il y avait tout de même eu un moment de flottement, qu'elle avait fini par attraper au vol, elle a essayé de donner le change en riant, en les montrant du doigt, elle ne fait que s'enfoncer, me disais-je, mais ma main n'eût été d'aucun secours. Elle s'est dépatouillée tant bien que mal, la force féminine ça a je ne sais quoi de supérieur qui les extirpe de tous les embarras. Ils ont compris qu'il n'y avait pas moquerie, que c'était juste le parler des gestes, pour que l'on se comprenne un peu. Ils faisaient des grands oui, sont partis dans leurs *Allahou akbar*, ça résonnait mal ici ces temps-ci, ce mantra qui avait servi à toutes choses, les plus dégueulasses surtout, mais ils ne savaient probablement pas, j'ai serré les dents mine de rien, parce qu'il y avait toujours l'autre, dans ma diagonale, qui visait tout, je le savais même sans avoir à tourner l'œil vers lui, il voulait tout percer en restant comme l'armure vierge, impénétrable, mais autant je suis avenant avec ceux qui le sont et cœur sur la main pour les loyaux, autant je peux être serpent avec les venimeux. Lui, Aman, je le sentais venimeux, ses yeux en fente féline, leur gris liquide comme un métal chauffé ; peut-être pas un mauvais venin, après tout, mais il guettait et ça, ça inquiète. Alors, j'étais sur mes gardes, l'air de rien. Évidemment, Mylène mettra du temps à le voir, qu'il est comme ça, car elle observe peu, et puis, cette capacité qu'elle a à se mentir, à vouloir trop croire toujours que le bien est premier. Capable de sentir des choses, parfois, du premier flair, mais d'autres fois, parce qu'elle ne veut pas, que son

instinct s'y refuse, elle s'aveugle volontaire que c'en est une pitié. Alors les voilà partis tous trois dans un dialogue de sourds sur les religions, et Mylène qui leur expliquait que pour nous, la prière, c'était le dimanche, je n'y ai pas tenu, j'ai prêté la langue au venin, le mien propre, que je fabrique pour mon usage, je lui ai fait remarquer qu'elle avait toujours prétendu n'avoir pas de religion, qu'il n'existait pas de Dieu, et sa réponse à elle, qui m'a tout ébahi :

« Mais pour eux, c'est important, tu devrais le comprendre, il faut qu'ils sachent qui nous sommes. »

Je dois dire que je n'en ai pas cru mes oreilles, de cette repartie, et j'ai ravalé ce qu'il me restait de venin malicieux. Ainsi donc, il avait fallu qu'elle se cogne à leur être collectif pour comprendre que nous pouvions en avoir un aussi. Cela m'a laissé songeur, et sans ce petit coin de Bourgogne que j'avais avalé sans coup férir, ça m'aurait tournicoté si bien en l'esprit que je n'en aurais peut-être pas dormi, a conclu Pierre.

« C'était dimanche. J'ai été réveillé tôt par les cloches, la nuit avait été trop courte mais passé un certain âge et à force d'habitude, on finit pas être réveillé toujours tôt, à peine faisait-il jour et je n'étais pas de très bonne humeur », me confierait Pierre. Aussi, quand il est passé devant le séjour pour se rendre à la cuisine et qu'il a vu trois hommes prosternés marmonner des sourates, sa mauvaise humeur a-t-elle redoublé. Si on lui avait dit qu'un jour trois hommes invoqueraient Allah dans son salon ! Tandis que les cloches de l'église appelaient à la messe, comme depuis de longs siècles, un peuple qui renonçait toujours un peu plus à venir — depuis quelques décennies l'on préférerait à la messe dominicale la grasse matinée ou la course à pied, le ménage, le brunch, le marché aux primeurs, pour certains tout cela à la suite, on réservait désormais le dimanche au bien-être, soit à l'entretien de son corps. Pierre songeait à cela en faisant couler le café et, déjà, le deuxième appel des cloches se faisait entendre, il ne restait plus qu'un quart d'heure avant le début de l'office, il était prévenu, il irait ce matin, les trois hommes qu'il avait vus prier l'y avaient décidé, et puis aussi les propos de Mylène hier, tout cela le faisant songer que nous n'étions plus rien si nous ne savions pas prier une fois la semaine au moins, que nous n'étions rien qu'un troupeau hébété et, même, Saintonge n'était pas loin de croire que les bêtes avaient de ces sortes de prières dont nous avons perdu l'usage, sinon la capacité.

Les hommes noirs étaient là, ensuite, le regardant, qui eux aussi attendaient le café, comme trois chiens apparemment dociles mais qui eussent aussi bien pu tout à coup mordre. Il leur offrirait le café, pour

le reste ils se débrouilleraient avec Mylène qu'il avait entendue se lever et qui déboulait tout juste, elle ferait cela très bien, mieux que lui — il dit qu'il allait se préparer, il avait soudain moins de patience.

« Je vais à la prière », dit-il fort et lentement en regardant les trois hommes qui avaient la moustache dans le café, et c'était sur un ton plus bravache qu'autre chose, mais il admettait qu'il y avait eu un peu de provocation de sa part, comme un défi dans le regard lancé à ces hommes — le plus pointu surtout, Aman, l'homme au regard en pointe. Et il était sorti sous un temps pituitieux dégueulasse, dirait-il, ça glaviotait à tout-va après le froid rétractile des derniers jours, une saloperie de conditions cycloniques comme aurait dit la télé, ç'avait tout à coup remonté le thermomètre mais fait baisser d'autant l'humeur de l'âme, ce qui tombait bien car il était pour l'heure question de cela. Un petit paquet de temps qu'il n'était pas entré dans une église, me confia Saintonge, un peu honteux, mais franc. Il avait toutefois sans hésitation retrouvé le chemin de la basilique Notre-Dame-des-Victoires, du bon édifice Louis XIII aéré, imposant de beauté délicate en ses courbures parfaites, dirait-il, et cette nef grasse de monde, c'était à n'en pas croire ses yeux, c'est qu'il restait un peuple fervent, ou semblant. Et puis les gestes, peu à peu, de la prière séculaire, les réponses, les lectures, tout lui était revenu et il s'était laissé cueillir à la ferveur commune. Il était bien obligé de constater, aussi, que les fidèles, comme on dit, n'avaient plus ces mines sérieuses renfrognées de son enfance, et ces habits désuets, cet accoutrement suranné, qui les faisaient si facilement caricaturer. Les catholiques d'aujourd'hui, se prit-il à songer, bien malin qui dans la rue les saurait dénombrer. C'est à quoi il pensait en rentrant au domicile où il trouva, dans la cuisine, Mylène et les trois noirs habillés. Et sa femme donnait, me dirait-il, comme une leçon de choses, à ces trois êtres aux prunelles écarquillées. Déjà, elle avait passé en revue le lave-vaisselle et le four à micro-ondes, l'éponge synthétique et la trancheuse électrique, elle s'apprêtait à leur montrer comment l'aspirateur fonctionnait. Tenant en main le manche télescopique, elle appuyait d'un coup vigoureux sur le bouton marche-arrêt, le moteur se mettait en branle et les trois sursautaient. Il leur fallut quelques secondes et plusieurs tentatives avant de comprendre ce qui se passait et d'où le bruit venait, maintenant Mylène les poursuivait avec le manche pour leur aspirer les mollets et c'étaient d'énormes éclats de rire fusant des bouches

de Jaffar et de Yaya, on eût cru quelques enfants jouant à se faire peur, après quoi, ils voulaient tous passer l'aspirateur, c'est à qui empoignerait le manche, aspirerait le parquet, les tapis et, bien entendu, tout ce qui avait le malheur de traîner. Quelques boucles d'oreilles y passèrent, et encore un briquet, deux ou trois morceaux de sucre, une cigarette, un grand nombre de trombones, épingles ou punaises et j'arrêtai le carnage avant que n'y disparaissent toutes les pièces de monnaie, me dit Saintonge, et celui-ci d'ouvrir sous leurs yeux ébahis le gosier de la bête pour fouiller dans le sac et n'en retirer, dans un épais nuage de poussière, qu'une seule boucle d'oreille, deux pièces d'un euro, la cigarette cassée, deux épingles un briquet. Il remisa l'aspirateur au placard tandis que Mylène continuait de s'amuser à tout leur montrer. Elle venait d'allumer le robot mixeur qui leur avait fait pousser des cris de surprise effarée, tandis qu'elle éclatait de rire, alors tout y passa, carottes, concombres, courgettes, ail, oignons, viande de bœuf, tomates, nous mangerions mixé, râpé et écrasé pendant une semaine, dirait Saintonge.

À la messe, me dit-il, il avait été frappé par la présence des migrants, une fois de plus. Non pas qu'il y en eût dans l'église, il s'en trouvait peut-être quelques-uns mais il n'aurait su l'affirmer, en revanche on n'avait eu de cesse de prier pour eux. Le prêtre, appuyé sur les propos renouvelés du pape François, avait sermonné ses ouailles pour qu'elles prennent part à l'accueil des hommes, des femmes et des enfants qui nous arrivaient du Sud et dont il nous revenait de prendre soin, en qui nous devions, insistait-il, percevoir la figure du Christ pauvre, abandonné, rejeté. « La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de l'angle », avait-il énoncé, postulant que ces hommes, que ces femmes, que ces enfants étaient comparables en tout point à la victime innocente et, poursuivant la parabole des mauvais vignerons qui tuent ceux que leur maître envoie, mettant en garde les chrétiens d'Occident au cœur endurci et mauvais. « C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. » Il avait encore été question d'eux lors de la prière universelle qui était — en cela la messe n'avait pas changé — un commentaire de l'actualité transmise par les médias, un rien larmoyant et partial, dirait Saintonge. Il ne jugeait pas anormal que l'on priât pour ces millions d'êtres déplacés, il trouvait néanmoins

critiquable le fait qu'on les considérât tous comme des victimes innocentes et il tenait que l'on était dans une généralisation du bouc émissaire qui en annulait la vérité. De même que la victime offerte en sacrifice par les religions païennes était systématiquement considérée comme coupable, toute victime est aujourd'hui tenue pour innocente et considérée comme victime de l'activité des Occidentaux, ce qui n'est pas gage d'une plus grande intelligence, disait Pierre, et il estimait que cette confusion était entretenue par le pape lui-même. À la sortie de l'église, plusieurs personnes qu'étaient pour les migrants dont elles s'occupaient de l'accueil, comme il avait été annoncé à la fin de l'office, et il ne s'était pas senti tenu de donner encore de l'argent. Il comprenait que beaucoup de catholiques se sentissent le besoin sinon le désir de venir en aide à ces pauvres hères, il ne pouvait leur reprocher d'être de bons samaritains, il estimait toutefois en avoir eu sa part et se demandait dans quelle mesure cet accueil charitable provoquait en retour un afflux qui semblait ne jamais pouvoir se tarir. Il se demandait si, à force, nous n'invoquions pas nous-mêmes les victimes et ne cherchions pas à les faire surgir afin de pouvoir les secourir et nous racheter.

L'après-midi Mylène était sortie, elle avait bien proposé à tous de l'accompagner mais les trois hommes ne voulaient pas, disait Saintonge, sans qu'il comprît si c'était par crainte de la rue, par peur du flic, par manque de curiosité ou paresse, il pensait avoir senti tout de même une certaine appréhension de leur part à retourner à l'extérieur, ce que confirmeraient les jours suivants : ils ne montreraient absolument aucun désir de sortir.

Ainsi, s'étant trouvé seul avec eux, s'était-il dit qu'il était temps de parler sérieusement, savoir ce qu'ils avaient en tête, ce qu'il pourrait faire d'eux. Ils étaient au salon, il avait fait taire le téléviseur, leur avait servi du café, Jaffar s'était enfoncé dans le crapaud, Yaya trônait sur le canapé et Aman était accroupi, ce que l'on eût pu prendre pour un signe de soumission, mais qui était tout l'inverse, prétendait Pierre. En douceur, il avait attaqué, cherchant à savoir par quel moyen ils étaient arrivés ici, avant qu'il ne les ramasse sur le trottoir, mais leurs propos étaient décousus, lacunaires, volontairement ou involontairement elliptiques, et puis cette langue, bon sang, jurait-il en me le racontant, impossible de se comprendre avec intelligence.

Alors, il croyait avoir compris, bien qu'il ne pût être sûr de rien, m'avouerait-il, qu'ils avaient passé par la Grèce, ceux-là, ou peut-être n'était-ce que le cas d'Aman, rien n'était vraiment clair, certains faisaient semblant de ne pas comprendre ou ne comprenaient vraiment pas et quand ils faisaient mine d'avoir compris, c'est lui qui ne comprenait pas leurs réponses, nous n'avons pas la même manière de penser, me dirait-il, ni les mêmes préoccupations ni la même conception de la réalité ni la même passion de la vérité, nous sommes avec le temps devenus des êtres rationnels, certains d'entre eux sont encore à plein dans l'imagination mythique, dans le fabuleux du récit, dans les âges incertains de tous les possibles, et puis le temps, l'espace, tous ces concepts que nous avons théorisés, intériorisés, ils ne les ont pas admis de la même manière que nous, n'y accordent pas la même importance, alors je ne jurerais pas que tous trois sont passés par la Grèce car quand ils parlent, on ne sait jamais avec certitude s'ils parlent d'eux en particulier ou d'eux en général, en groupe, en communauté, il semble, quoi qu'il en soit, qu'ils aient passé par la Turquie, peut-être Aman seul, qui fit mine de cracher à plusieurs reprises quand fut évoquée la Turquie, répétant que c'étaient de mauvais musulmans, de méchantes gens, le passage par là-bas n'avait visiblement pas été appréciable, alors qu'en Europe, Grèce, Italie, Allemagne qu'ils nommaient — avaient-ils transité par les Balkans ou quelque pays d'Europe de l'Est sans même le savoir, trimballés dans des camions fermés, je ne le sus pas et eux non plus, selon toute probabilité, leur connaissance de l'Europe n'étant pas plus fine que notre connaissance des régions d'Afrique de l'Est d'où ils arrivaient. En Europe, donc, pensait avoir compris Saintonge, s'ils furent empêchés de circuler, parqués parfois, en tout cas retenus, ils n'avaient pas reçu de coups de la part des autorités, c'est seulement entre eux que les rixes éclataient, cela je finis par le comprendre, me dit-il, après les avoir fait répéter plusieurs fois, leur avoir pour ainsi dire tiré les vers du nez. Ce qu'il savait, Saintonge, ce qu'il pouvait dire à présent, c'est qu'ils avaient transité par l'Allemagne, qu'ils y étaient même restés quelque temps, ils avaient connu Cologne, avant de passer en France, direction l'Angleterre, et il essayait d'imaginer l'étrange destin de ces hommes fuyant en colonnes et que l'on pourrait croire déportés et dont nul n'attend rien. Ils n'étaient pas partis dans la gloire de la traversée ou de l'assaut, non, mais pour fuir simplement leur chez-eux,

et c'est l'infranchissable Manche qui avait stoppé leur voyage, en l'absence de passeurs, et Saintonge en arrivait à se dire que ces hommes, loin d'être des aventuriers, étaient, comme des Occidentaux, condamnés aux circuits préparés. Yaya boitait, était-ce un héritage de la traversée ou d'une tentative de passage en Angleterre, était-ce le résultat d'une de ces rixes de bandes rivales, ou une blessure plus ancienne, il n'osait encore le lui demander, et puis ce sont eux qui s'étaient mis à parler, ils posaient des questions sur l'Europe, sur la France, ils voulaient des explications sur des sujets très complexes bien qu'en apparence simples, pourquoi les gens ne se parlaient-ils pas ou si peu, voulaient-ils savoir, pourquoi nul ne regardait son voisin et pourquoi les hommes et les femmes semblaient-ils si étrangers les uns aux autres.

Après, m'a raconté Saintonge, c'est Jaffar qui avait parlé. De sa bouche sombre et profonde, roulant des yeux comme des tambours, il avait demandé : « *Where go your wife ?* », ajoutant « *She go alone* », et Pierre finit par saisir que l'homme se demandait, mais les deux autres aussi, dont les yeux révélaient, sinon l'anxiété, l'incompréhension, n'arrivant pas à se le représenter, ce qu'une femme mariée pouvait faire seule, dehors, sauf se perdre, peut-être perdre les autres. Les femmes, en Europe, elles étaient trop seules, disait Jaffar ; elles ne pouvaient que se perdre et elles étaient déjà pour ainsi dire perdues, beaucoup d'entre elles buvaient et fumaient, il les avait vues depuis tout ce temps qu'il était à attendre de l'Europe ce qu'il n'aurait peut-être jamais. Il avait assisté une nuit à une scène qu'il raconta à Saintonge. Alors qu'il était dehors tâchant de dormir, un groupe de jeunes femmes était arrivé droit sur eux — ils étaient plusieurs à tâcher de dormir. En réalité, le groupe n'était pas arrivé droit sur eux pour la bonne raison qu'il n'avancait pas droit, ce groupe, c'était une nuée de jeunes femmes avinées, il avait d'abord cru à quelques démons les ayant possédées, mais plus tard il comprendrait que l'alcool avait sur elles le même effet que certains démons, et elles criaient comme il n'avait jamais entendu, c'était strident, poussant entre l'hystérie et la déploration, me dirait Pierre à qui Jaffar avait imité les cris ; elles étaient venues sur eux comme un vent furieux qui se cognerait contre des invisibilités vivantes ; c'était arrivé lentement, inexorablement, leur fondant dessus comme un orage, une pluie de cris bouillis, une nuée de sauterelles sur un champ, une furie de

bouches libérant les démons de leur être, c'est la première fois qu'il avait eu peur des femmes, on aurait cru un sabbat soudain, ça crissait dans des fracas de rires qui étaient comme des gémissements de tripes, des évocations salaces, des hoquets perturbants. Alors l'une s'était accroupie à trois pas d'eux tout au plus, elle avait levé sa jupe et elle avait pissé et elle était même tombée dedans et son cul blanc aurait souri à la lune s'il n'avait pas été si sale que nul n'en eût voulu. Et Pierre m'assurait qu'ils en avaient le ventre tordu de cette histoire et de tant d'autres encore qu'ils tenaient en mémoire dans leur crâne et chacun s'y est mis et ils lui ont dressé un tableau sombre et noir de l'Europe, même si certaines situations les faisaient rire plus que tout, ainsi ces hommes portant des enfants sur leur dos dans des sacs comme des femmes ou encore poussant des landaus tandis qu'elles jacassaient au téléphone et leur donnaient des ordres, vraiment c'est cela qui les étonnait le plus, bien plus que les routes, que les trains, que toute cette fadaise technologique.

Ils m'ont ensuite demandé, me dirait Pierre, où étaient mes enfants et je leur dis que je n'en avais qu'un, et ils voulurent savoir si je n'avais pas de filles et ils conclurent que Dieu n'avait pas été généreux envers moi.

« Ce n'est pas Dieu mais ma femme qui n'en a pas voulu plus », leur avait dit Pierre, ce qui les avait mis dans un état de perplexité d'où ils ne sortirent qu'en éclatant de rire et Pierre sentit qu'il avait perdu là quelque valeur à leurs yeux, mais il ne put que hausser les épaules, va leur faire comprendre, me dirait-il.

Et puis, ils voulaient encore savoir où était mon fils, me dira Pierre, et ce qu'il faisait, et il leur laissa entendre qu'ils ne s'entendaient pas bien l'un et l'autre, mais ils ne pouvaient se le représenter. « Ton père, c'est ton père, disaient-ils en substance. Tu le respectes. »

Que dire, sinon que le fils avait décidé d'une autre vie et qu'ils n'étaient plus attachés l'un à l'autre que par Mylène, les trois hommes de demander alors quelle faute il avait commise pour mériter la détestation de son père.

« Je ne le déteste pas, seulement, nous ne nous entendons pas », avait répété Pierre, mais cela n'avait pas de prise dans leurs têtes.

Alors, m'a dit Pierre, j'ai attaqué moi aussi, il n'y avait pas de raison. Avaient-ils des enfants, pourquoi les avaient-ils abandonnés

s'ils en étaient si fiers, et si leurs valeurs étaient à ce point plus respectables que les nôtres ? En un mot, que faisaient-ils ici ? « *Work, money* », voilà tout ce qu'ils savaient répondre, me dit Pierre agacé, qui finit par s'emporter contre le monde simpliste qu'était le leur. Que croyaient-ils, ces hommes, qui lui paraissaient plus pitoyables que les pionniers d'Amérique croyant que l'or coulait au fond des ruisseaux ? Pensaient-ils qu'il leur suffirait de passer en Angleterre pour que tout soit résolu ? Et leurs femmes et leurs enfants, pendant ce temps ? Et leur terre, et leurs coutumes dont ils étaient si fiers, et à raison peut-être ?

« Tu leur as balancé tout cela ? » ai-je demandé à Pierre.

« Et je me serais gêné, tiens ! Qui le leur dira ici ? Qui leur dira la fin fond de la vérité ? Qu'ils vont crever dans leur misère et loin des leurs. Ils sont encore assez frais pour qu'on leur parle, ces hommes, et j'ai bien fait de le leur dire avant que n'empiète Alexandre. »

Car il était arrivé, le fils, à peine plus tard et même sans que la mère soit là. Qui l'avait nonobstant mis au courant des faits.

« Et le voici tout conquérant et sûr de lui, qu'il en aurait mérité des baffes, ce petit con », me dit Saintonge que je verrais le soir même et qui me raconterait tout cela.

« Le voici qui arrive la gueule toute neuve et un petit bouquet de roses pour sa maman, que je lui aurais bien foutu où je pense. Et, “ma petite maman n'est pas là ?” Et, “où sont vos migrants ?”. Tout me crispe, venant de lui, ses mots chacun bien pesé, là, semblant de rien, avec sa voix haut perchée et susurreuse, ses airs de faux derche et sa morale qu'on lui sent toujours veiller dans le fond des yeux et prête à vous bondir au nez, à la moindre entorse au règlement ! »

« Je me contiens, tu peux me croire, mais à mon âge tout de même, et sous mon toit... Déjà, les trois-là qu'il faut garder sans savoir ce qu'on en fera ni s'ils quitteront un jour, et qui font des remarques ; et alors l'autre, qui vient ajouter à cela sa petite comédie et son air trop connu ! »

« Bien entendu, il lui a fallu prendre les choses en main. Tu l'aurais vu, sourire mielleux, gluant comme un sirop, qui s'est avancé vers Aman, Jaffar, Yaya. Ces hommes-là ne sont pas des cons, ils les ont bien senties, la suffisance et la maladresse derrière le masque. Aman,

surtout, dont j'apprenais à percevoir l'infime rictus sous la moustache. Faut dire qu'il parle bien anglais, ce con-là. Bien mieux que moi, et bien mieux qu'eux. J'en ai profité pour m'exiler dans mon bureau. Des choses à faire. Et puis commençait à me peser de devoir questionner, répondre. Et alors le voici qui resurgit, qui frappe à ma porte et n'ose pas entrer, j'entends derrière appeler "papa", mais bon Dieu, entre ! Ce "papa" qu'il prononce tout délicat craintif, comme s'il n'avait pas quitté ses douze ans ! Et à côté de ça, tout sûr de lui, enfin faisant semblant. Il m'explique qu'ils parlent allemand, parce qu'ils ont passé un certain temps en Allemagne. La belle affaire ! Il me dit qu'il peut m'aider pour l'anglais, ou même pour l'allemand si je préfère leur parler dans cette langue.

« Ils n'ont qu'à parler français, puisqu'ils sont en France », lui ai-je dit.

« Il faut que tu le leur enseignes. »

« Ce n'est pas mon métier mais le tien. » Et c'est reparti en eau de boudin, forcément.

« Il veut me faire quitter mon bureau », se plaindrait Pierre à Mylène qui était arrivée là-dessus et qui n'avait pas manqué d'entendre que les voix grimpaient les hautes cimes piquantes.

« Vous ne pouvez pas les laisser dormir comme ça par terre dans le salon », attaquait le fils.

« Ils ne sont que de passage », disait Pierre.

« Je crains que non », avait repris le fils.

« Alors, ce ne sont pas des migrants, plutôt des immigrés. »

« Toujours tu joues sur les mots. »

« Je ne joue pas, les mots ont un sens... », avait recommencé Saintonge, le père, et la femme avait coupé court, elle prenait le parti du fils, il avait raison, on ne pouvait pas les laisser comme ça, car on ne pouvait pas savoir pour combien de temps on les avait.

« Et alors moi, où travaillerai-je ? » boudait Pierre, qui faisait maintenant le malheureux, c'était parce que Mylène était rentrée, c'est elle qui me l'a dit, c'était toujours ainsi, prise en étau entre le père et le fils, l'un et l'autre se l'arrachant, c'est à qui en aurait le plus gros morceau de cœur. Et elle ne pouvait nier qu'il y avait là de sa culpabilité à elle, qui avait mal manœuvré toute cette affaire des

sentiments depuis le début, mais ce n'était pas la question à présent.

« Si au moins ils travaillaient, mais non, ils ne peuvent pas, c'est tout à fait interdit, s'énervait encore Pierre. On leur ouvre les portes, et puis on leur dit, vous ne ferez rien, n'y comptez pas. »

« Nous ne sommes pas des esclavagistes », a dit le fils.

« Et que vaut une vie d'homme sans travail ? »

Il a haussé les épaules, le fils, et Pierre est parti boire un café à la cuisine, il savait qu'il avait perdu contre sa femme. Tout cela était bien raisonnable, dans le fond, on ne pouvait pas les faire dormir toujours par terre. Il n'empêche. Ça l'agaçait. Prodigieusement. Et plus encore de les savoir tous deux s'activant à leur faire des lits, à bousculer son paysage de travail, la mémoire de sa pensée, l'humeur d'une pièce qu'il avait façonnée à son esprit : son bureau. Il est allé s'asseoir avec les trois, dans le salon. La télé leur lançait l'épisode d'une série mauvaise, une famille se disputait avec des mots crevés, c'était à pleurer. Aman le regardait oblique, les yeux rentrés sur son esprit, il couvait sa pensée, il n'en laissait pas moins paraître ce qu'il voulait bien, et ce n'était pas réjouissant. Jaffar lui a pris l'épaule, m'a dit Pierre, qui est sorti peu après pour venir me rejoindre et me conter tout ça.

« *Your son* », il a dit, et ce n'était pas moqueur, pas pitié non plus. Quelque chose d'incompris qu'a éclairé le regard furtif de Yaya.

« Ils lui ont trouvé quelque chose de bizarre, c'est sûr, m'a dit Saintonge. Et pourtant, c'est mon fils. »

À présent, ce que fait l'ami Pierre, il faut que je vous l'explique et je vous expliquerai dans le même temps qui je suis, comme ça nous poursuivrons sur de bonnes bases, les présentations seront faites dans les formes, et peut-être comprendrez-vous mieux. Saintonge, le père, c'est le professeur, l'universitaire d'État, aujourd'hui à Paris. Et cette année, il donne à ses étudiants un cours sur la littérature de la faim. Pourquoi ce thème-là, justement, je peux vous l'expliquer car je tiens mes explications de Saintonge lui-même, de sa propre bouche, qui ne mâche pas ses mots.

« C'est pour leur mettre un gros coup de pied au cul, tout simplement, à ces petits-bourgeois qui s'ignorent. »

C'est ce qu'il m'avait lâché dans un sourire ravi, presque de niaiserie, quand il m'a présenté les choses, il y a quelques mois, et bien que ce ne soit pas tout à fait juste, pas suffisant comme explication, car la représentation de la faim dans la littérature occupe son esprit depuis à peu près toujours. Mais là, il avait senti que c'était le bon moment, et il prétend que tous ses élèves sont des petits-bourgeois, ce dont pas un n'a conscience et s'il ne se prend certes pas pour Lénine ni même pour quelque révolutionnaire, il estime qu'il est bon de leur rappeler ce qu'ils sont, d'où ils viennent. Il ne tient pas pour peu de chose la violence de l'expression. Il ne méprise pas quelques poèmes révolutionnaires d'Aragon, et il aime à répéter que « Les yeux bleus de la Révolution brillent d'une cruauté nécessaire », même s'il admet que l'on puisse discuter les moyens, et quand certains prétendent que ce n'est là que de la provocation, je leur rétorque que

je n'en suis pas si sûr. Il postule que pas un de ses élèves, dans cette université d'État « rongée par la bien-pensance qui est la négation de la pensée, gangrenée par les services administratifs et les expérimentations anglo-saxonnes décérébrantes, tenue par les apparatchiks d'un système organisé pour la production de l'ignorance », que pas un, donc, n'a conscience de son être, de son âme.

« De leur ventre, dit-il, ils ne connaissent que le bas et ce que leur en dicte la pornographie. Mais là où ça a faim, vraiment, consubstantiellement — pas une de ces petites fringales passagères, pas une de ces petites envies de se dérouiller la prostate qui leur prend comme une envie de pisser, non ! la faim première, la seule qui nous fasse sortir de nous — c'est de celle-là que je leur cause ; et ils n'y comprennent rien. Penses-tu. À peine s'ils ont déjà entendu parler de Yeats, de Kafka, de Levinas. Alors Girard, Henry, Silesius, Eckhart, Shackleton, tu parles ! C'est de l'argot de vieux pour eux. De l'imbitable universitaire. »

Après quatre années d'études littéraires à l'université d'État, il n'y en a pas un qui soit capable de réciter trois vers de Rimbaud, dit-il ; pas un qui ait compris quoi que ce soit aux *Fêtes de la faim*, à *Une saison en enfer*, mais il n'est pas impossible que Saintonge, parfois, exagère. Quant à moi, la littérature, si j'en ai encore quelque chose à cirer, pour vous le dire comme je le pense, c'est uniquement pour ce qu'elle peut m'apporter de prestige auprès des femmes, les jeunes surtout, qui sont si ignares et si naïves et si douces au toucher.

Au sujet des jeunes femmes, l'ami Saintonge partage mon avis, qui aime aussi les corps tendres, mais il assure avoir toujours refusé le moindre commerce de chair avec ses étudiantes, ce dont d'aucuns ne se privent pas, à l'entendre dire, et je veux le croire. Aussi fréquente-t-il depuis quelques années une jeune Slave qu'il prétend d'une intelligence remarquable, d'une culture modeste mais humble et plus étendue que celle de bon nombre de ses étudiantes en lettres. Il aime à en parler comme de l'exacte exception à la règle baudelairienne selon laquelle aimer une femme intelligente est un plaisir de pédéraste. Non pas qu'il méprise les femmes, je ne le crois pas, mais la fréquentation de ses étudiantes lui fait parfois tenir des propos vigoureux à l'encontre des donzelles dont il se rit des prétentions et des airs et de

l'ignorance crasse, qui en font non des innocentes mais des gourdes. C'est ce que dit mon Saintonge pour vanter les mérites et les qualités de son amie slave, une vraie femme déjà celle-là, malgré son jeune âge, et qui n'a pas étudié, mais s'est frottée à la vie. Qui n'a pas de ces caprices de stars qui laissent à jamais le ventre insatisfait. Mais qui a su tirer le meilleur parti de sa condition, assez intelligente pour s'enrichir des multiples rencontres qu'elle est amenée à faire, par la force des choses. Cette jeune femme s'appelle Éléonore ; c'est ainsi qu'il l'appelle. Il a fait sa connaissance sur Internet, sur un de ces faux sites de rencontre qui mettent en relation des clients et des prostituées. On dit aujourd'hui des *escort girls*, croyant que cela changera la réalité de la chose. On dit aussi des michetonneuses, mais c'est davantage pour évoquer ces filles qui font des passes quand elles devraient être au lycée, parfois même au collège, pour le plaisir futile d'acheter des fringues, des gadgets technologiques, ou par mépris d'elles-mêmes. Ces filles-là, des petites-bourgeoises généralement, ont besoin de boire, de fumer du haschisch pour y arriver, à vingt ans elles sont cramées. Au lieu qu'Éléonore, prétend Saintonge, se vend avec orgueil et non par ennui ou vacuité, non par vengeance contre elle-même et pas avec n'importe qui, mais parce qu'elle en a le talent.

« Par goût des hommes. Non de la chose, mais des hommes ; je ne sais pas si beaucoup pourront le comprendre. Et aussi par nécessité, je crois. Mais sur cela, elle est des plus discrètes, et jamais je ne l'ai entendue se plaindre, jamais ne l'ai vue tenter l'entourloupe. »

Et s'il aime mieux payer que partir en chasse, pour satisfaire ce besoin, c'est qu'il prétend qu'ainsi les rapports sont honnêtes et dénués sinon d'affection, tout au moins de ces sentiments qui compliquent par trop l'existence, car pour le cœur il a toujours été fidèle à Mylène et il va jusqu'à affirmer que c'est par fidélité et par amour pour elle qu'il fréquente Éléonore, pour ne pas assaillir sa femme continuellement, pour ne pas éreinter leur passion.

« Vois-tu, dit-il encore, combien paraissent pathétiques ces universitaires bedonnants qui courent après les jeunes filles et n'obtiennent leurs faveurs que par d'ignobles chantages et s'affichent à leur bras avec une fierté qui doit faire mourir de honte ces pauvres filles. Entre Éléonore et moi, il n'y a pas de rapport de domination ou de supériorité, elle me vend ses faveurs en toute liberté, elle pourrait aussi bien me les refuser, elle n'aurait aucun mal à me remplacer. »

« Je ne te croyais pas si libéral », lui dis-je un jour, à quoi mon professeur avait rétorqué que ce n'était évidemment pas une situation idéale mais un moindre mal et que nous vivions tous empêtrés dans nos contradictions dont aucune vie ne parvenait à venir à bout. Et puis, il était attaché à cette jeune femme, non pas amoureusement mais affectivement, presque amicalement. Il aurait fait beaucoup pour elle qui l'avait sauvé de certains naufrages et il estimait que pouvoir discuter de toutes choses sans aucune forme d'autocensure n'avait pas de prix, car Éléonore était avant tout une oreille et il allait parfois la voir uniquement pour le plaisir de discuter. Du moins me l'assurait-il. Combien il est reposant de parler avec une femme avec qui il n'y a aucun enjeu de séduction, aucun enjeu social ou familial, disait-il, et il prétendait qu'elle était presque une psychologue, mais une psychologue d'un ordre supérieur, dont la médecine passait par le corps et la douceur des gestes ; une psychologue à qui on n'aurait mis aucune théorie dans le crâne, une femme médecin dont tout l'art serait d'apaiser le cœur en passant par le corps, une nouvelle péripatéticienne, en un mot.

Je n'ai pas de ces scrupules ni de ces complications intérieures et il faut avouer que ce qui nous lie tient de l'ancienne amitié plus que des affinités intellectuelles. J'ai abandonné quant à moi les complications intérieures dans le même temps que mes aspirations à une vie d'homme lettré ou d'intellectuel. Trop épuisant. Pas assez valorisé, ingrat. Il faut bien avoir cela à l'esprit, pour comprendre ce qui nous lie l'un à l'autre ; ce que sont nos racines, ce que furent nos débuts, nos origines — nos relations. À lui, le professeur d'université ; à moi, le tâcheron du grand capital, comme il dit. J'aurais cédé aux sirènes du pognon, et c'est pour partie vrai, mais seulement pour partie. Le fin fond du vrai, c'est que je n'avais pas les compétences ; que je n'avais pas le grand amour comme lui pour les humanités ; pour la littérature, les livres, les histoires. Lui, Saintonge, il a eu la passion, comme un don de l'esprit. Moi, je n'ai toujours été qu'un laborieux ; alors, après deux années d'études ensemble, hypokhâgne, khâgne, à Chaptal, pas le pire, mais pas assez bon tout de même pour qu'il obtienne Normale sup — tant mieux, disait-il déjà à l'époque, ça m'évitera de devenir merdeux et taré. Alors après cela, j'ai cédé. Aux sirènes du pognon, si ça lui chante de le croire. J'ai surtout cherché un métier qui fasse vivre ma couenne. Bien beau la poésie, les bouquins, la mèche de

cheveux qui pend, les soirées étudiantes à boire du mauvais vin en se prenant pour un maudit, mais un moment, il faut bien reconnaître que ça ne nourrit pas son homme, et pour ce qui est du ventre et du bas-ventre, moi je suis, tels ses étudiants, d'une faim de petit-bourgeois qui demande satiété, et quand bien même je sais cela impossible. Chacun trompe la mort, à tout instant, voilà le vrai. On trompe sa saloperie de vie, sa finitude intenable, son incompétence permanente. Même lui, le Saintonge, avec ses gamines de l'Est... Il a beau nous faire croire. N'est pas un saint tout de même. Cependant, quelque chose est en lui, il faut le reconnaître, et je le reconnais plus volontiers que j'ai passé l'âge d'être sous la coupe d'un autre. Cinquante ans, peu ou prou, on n'est plus en âge pour les gamineries. On a passé l'âge de l'admiration idolâtre, des illusions sur l'autre. Mais si je vous parle de lui, c'est qu'il y a bien quelque chose. Du charisme, dirons-nous ; de cette forme d'aimant qui attire vers son centre et auquel il faut la force de résister, qui avale détruit les trop faibles, qui est une lutte permanente pour les plus forts. Et, comme lui, j'aime la lutte. Quand je ne l'aimerai plus, je me coucherai, ce sera la fin. Mais on n'en est pas là. Alors maintenant, si je reprends : je ne l'ai pas eu moi le don et j'ai été au plus facile de mes compétences, de mon époque, j'ai dérivé vers le commerce, les études commerciales — la grande école de commerce, on dit pompeusement. J'avais besoin de faire quelque chose pour moi et j'avais envie de choses faciles, de plaisirs de beaufs, si l'on veut. Et lui, il a continué à l'université : certificat, agrégation, doctorat, tout le toutim. Il était passionné. Par les études, non, mais par les livres, et trop mauvais pour une carrière d'écrivain, et de toute façon, il n'y avait pas de carrière d'écrivain, disait-il. Écrivain, ça vient ou ça ne vient pas, ça ne sert à rien de pousser. Finir avec une face de constipé pour cager une fiction qui finira dans les chiottes de l'histoire, non merci, disait-il. Finir l'anus couronné d'hémorroïdes comme un roman de premier de la classe à la saison des prix littéraires, non merci, dit-il encore. Tout ça pour quoi ? Se retrouver sous le pilon nerveux de l'industrie du livre, nom écrasé, oblitéré, avorton d'écrivain. Bref, il avait préféré faire professeur, comme il disait en rigolant. Peut-être bien qu'il n'avait jamais tout à fait renoncé à ce qu'un jour ça lui vienne. Peut-être même qu'il avait toujours écrit en cachette, lui qui professe que l'écriture est une passion d'onaniste et que pour cela même il fallait renoncer à

s'exhiber, à en parler, à parader, ayant toujours détesté plus que tout ceux qui crient sur les toits qu'ils sont poètes ou écrivains. Allez savoir ce que nous trouverons dans ses placards à l'heure de retrouver ceux qu'il appelle ses pères, la poignée d'écrivains morts qu'il considère, et avec qui il vit jour après jour et qui chaque année s'amenuise, je l'entends parfois dire tiens, celui-là encore s'est échappé de ma main, tant mieux, il me donnait des fourmis, je n'y tenais plus. Alors bon, professeur, lui, professeur Saintonge, depuis quelques années en poste à Paris-III, avant cela un peu au nord et puis un peu au sud. Et moi, rien. Après deux années d'études poussives en prépa littéraire, que je n'ai poursuivies que grâce à cette forme d'émulation par laquelle Pierre m'a mené, j'ai échoué dira-t-on dans le commerce. Commerce de quoi ? Commerce de peu. Vendre des serviettes hygiéniques, des boissons gazeuses, des fontaines à eau ou des rasoirs jetables m'était bien égal. J'aurais même pu vendre des assurances vie. Cela m'est toujours égal car, quoi que l'on vende, on encule son prochain, comme dirait Pierre. Je ne sais pas encore si je lui donne tort. Mais j'ai eu besoin de ça ; j'ai besoin de ça. Qui n'a jamais eu envie d'enculer est une fiotte. Qui a su se retenir est un saint, c'est tout. Moi, j'ai besoin de me sentir puissant — syndrome de l'impuissance ? Peut-être. Je l'assume. Je suis de mon époque ? Oui, sans doute. Il est vrai que l'on assume tout plus facilement aujourd'hui : médiocrité, bassesse, cynisme, lâcheté — même de voter à droite. Tout ce qui a toujours été tenu pour des tares, on l'assume. Je ne me lancerai pas dans l'énumération, vous aurez compris. Lui non, il n'assume pas, il ne veut pas assumer son époque, il dit qu'il n'y a pas à se laisser faire, qu'on peut renâcler comme la vague qui refuse de se coucher, sans cesse et jusqu'à épuisement. Ça se tient, mais bon sang, ça irrite, ça énerve. Mais il faut bien avouer que jusqu'ici, il est encore debout, tandis que moi... Alors oui, j'ai eu l'argent, les bagnoles, ce qui claque ce qui brille, et puis ma femme m'a quitté voici dix ans ou peut-être un peu plus, après m'avoir donné un fils qu'elle aura vite repris. Une mouche ne s'attrape pas avec du vinaigre, me répétait ma mère, à qui je dois peut-être le semi-ratage de ma vie — on ne mesure jamais assez les dégâts que provoquent les mères avec leurs sentences toutes faites, leurs petits conseils pratiques, leurs phrases, leurs astuces qui nous ruinent une existence, qui conditionnent nos échecs futurs. J'ai attrapé des femmes avec mon fric, mais je n'en ai gardé aucune. Un type qui

se tait devant une femme, qui ne sait pas la faire rêver plus loin que la somme de ses comptes en banque, n'a aucune chance, mais je l'ai compris tard. Il m'a manqué le verbe, c'est une chose qui se cultive. Avec ça, on ne fait pas semblant longtemps, il est difficile de tricher. Celui qui n'a pas le verbe, la femme le sent vite et il fait long feu. Pour les femmes, j'ai compris cela, il y a deux choses bien distinctes mais inséparables : il y a la verge et il y a le verbe. L'un sans l'autre, l'autre sans l'un, ça ne va pas. Des connaissances, j'en ai eu, mais c'est comme la vertu, il ne suffit pas de l'avoir eue, un jour, dans sa lointaine jeunesse, il faut l'avoir cultivée, chaque jour, constamment, opiniâtrement, le souvenir d'une vertu envolée étant pire encore à admettre que de n'en avoir jamais eu. De l'éducation, j'en ai eu, je l'ai comme qui dirait bradée ; ça ne valait pas assez cher à l'époque, quand j'y songe. Aujourd'hui, parfois, elle me manque. Je m'enfonce dans mon gouffre, moi aussi, à trop y penser.

« Mais qu'est-ce que tu crois ? me dit l'autre jour Saintonge. Que je suis mieux loti que toi ? Que mon boulot donne envie ? Et ma vie ? Ah, les collègues, parlons-en ! Tu dénonces les tiens, tu veux que je te parle des miens ? Des miennes, plutôt, car il n'y a plus que des femmes dans la profession. Presque. Des femmes qui enseignent la littérature du moi. Tu y crois à cela ? Littérature du moi, littérature féministe, il n'y en a plus que pour elles. Cette vieille carne de Labèche qui a intitulé son séminaire "Littérature féministe, d'Olympe de Gouges à Virginie Despentes" ! Littérature du trou, littérature du vide. »

Il l'appelait Des Gouges en pente, sa collègue, humour potache de khâgneux qui n'en ferait pas rire plus de deux. Et de me rappeler que la gouge, comme expliquait Baudelaire, c'est la femme, puis la courtisane, et enfin la mort.

« Voilà toute résumée la littérature féministe. Savoir s'il faut faire payer ses services ou non. Telle est la seule question qui préoccupe cette littérature de bonnes femmes. Doit-on faire payer les hommes et comment, pour ne pas dire combien. Des histoires de bas-ventre et de basse monnaie. »

« Tandis que moi, je leur parle du ventre noble, à mes étudiants. Il n'y en a pas une qui serait capable de leur parler du ventre qui enfante, non. Elles préfèrent parler des sécrétions de leur appareil génital, de ce qui y rentre et qui en ressort, la mécanique du sexe, une

histoire de pistons et de lubrification. Ou encore de leurs avortons. Des hommes qui en naissent, jamais plus. Quand les femmes parlent aux femmes, les hommes se retirent, il en va de leur dignité. On sait ce qui s'échappe de leurs lèvres : de la glaire, du jus, du poisseux, du gluant. Sans fin. Mais elles ont encore besoin de le raconter, au cas où. Peur qu'on oublie. Voici pourquoi il n'y a plus d'hommes sur les bancs des facultés de lettres. Ils n'ont pas envie de savoir tout ça ; pas comme ça. »

À vrai dire, il ne s'était pas fait beaucoup d'amis à l'université, ni d'ailleurs dans le civil, comme il disait pour bien insister sur le poids de la fonction publique. Pourtant des amis, il en avait, dans notre jeunesse, ou n'étaient-ce que des flagorneurs, des ombres sans personnalité, des vampires lui suçant le sang pour se maintenir dans un état de demi-vie ? Il aurait fallu le connaître, il y a vingt, il y a trente ans : un séducteur ! Au sens profond du terme. Il inventait un tas de pitreries pour égayer les nuits. Sûr qu'à cette époque, il n'a pas beaucoup dormi. Nous non plus. Il répétait qu'il fallait veiller, car le malin rôdait, attendant que nous baissions la garde. *In girum imus nocte*, etc. Ne pas laisser la nuit étendre son empire, ne pas laisser l'ennui nous prendre comme il prenait les libéraux qui fomentaient leurs plans machiavéliques dans leur sommeil ; qui couvaient leur argent comme des poules en dormant ; et leurs ambitions enfantines. Les enfants, étaient-ce nous qui rêvions de vivre à plein ou ceux-là qui jouaient à mettre en branle leurs petits désirs tyranniques, leurs besoins puérils de régner sur les autres, de régenter la vie de tout le monde, nous demandait-il. Quand la nuit semblait trop sombre et trop calme, nous arpentions les boulevards et les grandes avenues en allumant les poubelles, il suffisait de jeter un mouchoir enflammé pour que tout s'embrase et ça faisait de belles lignes de feu, des flambées lumineuses de grandes rues éveillées. D'autres soirs, nous faisions le tour de Paris en ayant réquisitionné un petit chariot à prospectus de la RATP dans lequel nous avions placé des bouteilles d'alcool et des verres, pour offrir à boire aux passants. Et nous écrivions des slogans absurdes un peu partout. Il en avait toujours, des idées comme cela. Des idées pour boire et pour rire, pour écarter le ventre de la nuit qui pesait sur notre jeunesse que nous ne voulions pas sacrifier à une société de désespoir. Et ça lui ramenait un tas d'amis, un tas de filles. Ça venait de partout, de tout bord, de toute

société, et il se fichait pas mal de savoir qui était quoi, tant que ça riait, buvait, s'aimait, se bagarrait. Tant qu'on pouvait parler et s'opposer. « J'ai ramassé presque autant de coups que de filles », dirait-il plus tard, et sa force supérieure lui venait peut-être de cela, qui nous faisait rire, mais qui n'était, dois-je dire, pas si drôle que vrai : « Il n'y a qu'une seule loi que je suive, disait-il, c'est la mienne, car elle me vient d'en haut. »

Tout cela, aujourd'hui, je me garde de le lui rappeler, car Saintonge me dirait qu'il n'y a rien de pire que les vieux souvenirs de vieux gars, sinon les souvenirs de vieilles filles, et qu'il ne sert à rien de remuer les cendres. Il regarde vers l'avenir, comme il a toujours fait, ce qui ne l'empêche pas de savoir ce qu'il porte sur son dos, cela, ceux qui le critiquent doivent le savoir. Il me semble que je sais, moi, qui est cet homme, j'en ai assez pesé le faix, j'en ai mesuré l'empan. Voulez-vous que je vous dise, Saintonge, c'est l'homme même : la liberté avec les chaînes, le courage et la couardise, l'orgueil et l'humilité, l'outrance et la profondeur ; c'est l'intransigeance et la charité. C'est tout cela ensemble et ce qui me le rend haïssable parfois, tout en même temps qu'aimable. Et s'il m'arrive de le détester, ce n'est pas justement pour les raisons que l'on pourrait croire. Tenez, Mylène, sa femme à présent, un temps, ce fut la mienne ; c'est moi qui la lui ai présentée, à ce vieux salaud ; à peine quelques semaines que nous étions ensemble, et lui de la trouver brillante, répondante : une vraie fleur sauvage, qu'elle était. Alors là, entre eux deux, le coup de foudre immédiat, que voulez-vous, il eût fallu être un dieu pour empêcher la foudre de les fondre, de les transir. À croire qu'ils s'étaient cherchés de toujours, j'ai laissé faire. Et de ça, je ne lui ai pas voulu, quoi qu'on pût penser. En vouloir au tragique de l'existence ? Dérisoire. Aussi pouvez-vous juger Saintonge, mais je serai bien le dernier à le condamner et, si vous voulez savoir ce que je crois, moi, c'est qu'il se condamnera toujours avant vous.

« Les nègres ? criait-il dans le téléphone, alors que je l'avais appelé quelques jours plus tard, mû par la curiosité. Oui, ils sont toujours là, à se gaver de télévision dans mon salon et de ce que recèlent les placards. Le matin je pars, ils dorment, le soir je rentre, ils sont avachis devant la télévision, ils ne veulent rien faire, ont peur de sortir. Parfois, ils se mettent en cuisine, ça sent le graillon dans tout l'immeuble pour trois jours. Ils n'ont pas seulement envahi mon bureau où ils dorment désormais, mais aussi mon salon et, de plus en plus souvent, la cuisine, et je suis condamné à travailler à l'université, ce que j'ai toujours détesté, mais enfin, ce ne sont pas là des choses très graves, seulement irritantes... L'appartement ressemble à un campement de fortune, tu devrais venir voir ; ils ne lavent rien, ne rangent à peu près rien, ça ne doit pas être dans leurs habitudes... »

« J'ai essayé de reprendre les choses en main, me dit encore Saintonge. De leur faire entendre qu'ils devaient s'adapter. »

« “À Rome, fais comme les Romains” ! leur ai-je asséné », me disait-il, et j'ai beaucoup ri de ce qu'il leur reprochait de ne pas comprendre ses propos, d'y répondre par le lymphatisme, les rires, une forme de je-m'en-foutisme qui avait toujours été le défaut le plus haïssable qui fût, pour Saintonge.

Pas méchants pourtant, ces trois-là, quoique l'Érythréen fût tout à fait mutique et opaque, mais lymphatiques, avait décrété Pierre, et il s'était mis en tête de leur enseigner les bonnes manières et le rudiment du français.

« Je me suis heurté à un mur », prétendra-t-il.

Non pas qu'ils fussent bêtes, ils avaient, reconnaissait-il, une intelligence à bien des égards supérieure à celle de ses étudiants dont le cerveau a été empli de bouillie nihiliste. Ils étaient pleins de bon sens, mais l'écart de culture était si vaste.

« Autant remplir un océan de sable avec une pelle, dirait-il. Je suis professeur de littérature, pas d'alphabétisation. »

Et il dirait encore que tous ses bouquins sur ses étagères bien rangés, depuis quarante ans lus et accumulés, ne pouvaient lui servir à rien pour cette tâche.

« Cinquante ans, tout comme, que je parle le français, que je lis le français et incapable avec ça de l'apprendre à trois nègres. »

De toute façon, ils ne veulent pas, prétendait-il, et il ajoutait que c'était comme pour la musique.

« J'ai bien essayé de leur inculquer deux ou trois choses, j'y suis allé en douceur : Mozart, Haendel, pour commencer. Un peu de Chopin, Fauré, un coup de Ravel, on ne sait jamais. Le matin, je les réveillais avec une symphonie puissante, me disant que ça allait peut-être te les ragaillardir. Tu penses ! Mahler, Beethoven, Bruckner, j'aurais pu pisser dans un violon ! Je leur ai fait tâter un peu de l'Est, puisqu'ils avaient transité par là, on ne sait jamais : Dvořák, Janáček, un petit coup de Liszt. Nib ! Rien. Ils sont comme sourds. À croire qu'ils préfèrent les tam-tams. »

« Ce qu'ils veulent ? L'Angleterre ou l'Amérique, alors tu penses si mon français, mes bouquins, mes disques, ça peut les intéresser. Al Jazeera, National Geographic, un peu de beIN SPORTS de temps en temps, ils sont abonnés à ça. Toute la sainte journée. C'est bien la peine d'avoir couru le monde ! »

Et pourtant, ils l'avaient couru le monde, selon Saintonge, qui croyait savoir qu'ils avaient déjà tenté de passer en Angleterre, qu'ils avaient gîté dans ce que l'on a appelé la jungle de Calais, mais de ça, avec eux, il lui était difficile de parler et ce qu'il en apprendrait, ce serait par son fils.

« J'ai bien tenté de les convaincre que c'était un mirage que l'Angleterre et qu'ils feraient mieux de chercher à vivre ici pour l'instant — malgré que j'en eusse —, cela les faisait rire, et c'est tout. »

Au moins, m'avait encore confié Pierre, étant jusqu'ici restés cloîtrés dans l'appartement, ils ne gênaient pas les voisins qui, en tout

cas, ne lui en avaient rien dit, bien qu'il se demandât, parfois, comment ils pouvaient supporter leurs odeurs de friture et de mélanges étranges qui nappaient de lourdeur écœurante toutes les pièces du logement et encore la cage d'escalier quand il revenait le soir, si bien que l'on avait le sentiment que rien ne pourrait plus laver les murs et les parquets de cette purée de gras, j'en ai moi-même été témoin. Il n'aurait plus manqué que ça, que les voisins se plaignissent. Lui se fichait bien du qu'en-dira-t-on, et que l'on crût qu'il s'était converti aux plats africains, ou encore qu'il hébergeait des illégaux, ou que sa femme, en vieille cougar déchaînée, cachât des amants noirs ou n'importe quoi encore, mais il n'aimait pas les emmerdes, celles qui vous collent au froc et vous font perdre, inévitablement, un temps qui est toujours précieux et que l'on disperse déjà, la plupart du temps, disait-il, à des inutilités, des amabilités forcées, des paperasseries ineptes ou des parlotes futiles. La totalité du temps qui nous est imparti sur cette foutue terre devrait être consacrée à l'amour, aux plaisirs de l'esprit, de la bouche et à l'authentique paresse, professait le professeur Saintonge. Au lieu de quoi, s'emportait-il, on nous le gâche si bien que le seul qui nous reste à la fin, on l'utilise à se demander comment se foutre en l'air.

Il disait encore que ce qui l'irritait le plus, c'était la promiscuité ; c'était d'avoir là, chez soi, matin et soir et jour et nuit, trois hommes inactifs avec qui il fallait composer. Ce n'est pas dans nos us, disait-il, que de loger des gens dont on ne sait s'ils sont de passage ou s'ils sont déjà installés. Nos logements ne sont pas faits pour cela, disait-il, ni nos vies organisées en ce sens.

« Cela, c'est bon pour les peuples qui mènent encore une vie primitive, fortement liée à la nature, à ses cycles, à ses humeurs. Nous en sommes totalement déliés. La plupart d'entre nous ne peuvent se le permettre, simplement parce que c'est aujourd'hui matériellement impossible. On ne refuse pas d'accueillir l'autre parce qu'on ne l'aime pas, parce qu'on le redoute, mais parce que cela n'est plus possible, et les idéalistes de gauche refusent d'en prendre acte. Ils ne voient que l'Autre, qu'ils divinisent bêtement. »

« Le monde est constamment bruyant, éreintant, poursuivait-il, l'homme moderne a besoin d'un refuge de silence et de calme qu'il ne peut trouver que chez lui. Quand on l'empêche d'être en paix chez lui, il devient fou. C'est ainsi que les gens se suicident ou tuent leur voisin

ou se font des guerres sans fin : parce qu'on les empêche d'être en paix chez eux, dans ce qu'ils appellent leur nid. L'homme moderne qui vit dans les grandes agglomérations a accepté l'au-dehors comme une jungle ; il a avalisé le fait que la rue, que les cafés, que les boutiques ou les moyens de transport soient bruyants, soient dangereux, épuisants. Il demande seulement pour prix de cette acceptation d'être chez lui comme il l'entend. Que personne ne lui casse les pieds quand il est chez lui, ou alors, parfois, il sort le fusil. L'homme moderne a admis le libéralisme, il n'en a pas encore admis les limites. Une de ces limites est que si l'un prétend être chez lui au calme, son voisin peut prétendre être chez lui au bruit. »

« Moi qui conchie la pensée libérale et cette manière artificielle de découper la vie en tranches, je dois avouer que j'aime particulièrement le repos que je trouve chez moi, et écouter la musique que j'aime et lire les livres que je veux et penser et professer ce que je veux. Aman, Jaffar et Yaya ont brisé cet équilibre fragile sur lequel reposait ma vie. L'espace silencieux, l'instant de quiétude esseulée, où les trouverai-je désormais ? Et jusques à quand devrai-je faire attention à mes paroles, à mes gestes, comme si j'étais constamment épié ? »

« Et puis, ajouterait-il, il y a vingt ans que nous faisons chambre à part avec Mylène. Elle a ses habitudes, moi les miennes. Comment veux-tu que je trouve le sommeil dans son lit ? Ces cons-là nous pousseraient au divorce si nous n'étions pas aguerris par ce fils qui nous en a fait voir de toutes les couleurs. Moi, partager la couche d'une femme, si ce n'est pas pour lui faire minette, ça m'écoeure. On a déjà assez à vivre parmi les autres à longueur de vie et à se connaître les défauts à fond, et les odeurs, les bruits, tout ce qu'imparfaitement nous déclarons, corps défendant, alors si en plus il faut partager la couche chaque nuit... Sans compter que je ronfle. Comme un sanglier. Et que ça la dérange. Je comprends, mais je n'y peux rien, foutre ! Alors ce sont des coups dans les reins toute la nuit, et elle qui ne dort pas, ou s'ingurgite ses drogues à plus haute dose. Et moi non plus, par conséquent. Donc, tu comprends : nous sommes épuisés. »

Puis il y avait le fils, qui était revenu, qui n'arrêtait plus de revenir et ça énervait le père : « À croire qu'il attendait quelque chose de mes trois nègres, ou qu'il voulût pouvoir se vanter de faire quelque chose

de bien. »

Car il leur enseignait le français. Lui, il en avait la patience.

« Tu parles, il est comme une fleurette au milieu de ces trois costauds comme des troncs, disait Saintonge. Il est prêt à tout, même à brader la beauté de notre langue ; une langue qu'il enseigne pourtant ! Il leur apprend un salmigondis de franglais. Et Mylène qui s'esbaudit ! »

Ce qu'elle en disait Mylène ? Elle disait que son fils faisait du beau travail et que Pierre devait en être un peu jaloux, de ce qu'on lui prenne un peu de son autorité, comme s'il avait autorité sur ces trois hommes du fait qu'il les avait ramenés ici, lui. Elle disait que Pierre était toujours dans la double râlerie : si on le laissait s'occuper de tout, il s'en plaignait, et si l'on prétendait s'en occuper, il se plaignait de ce qu'on marchait sur ses plates-bandes. Une manière d'être typiquement masculine, disait-elle, ajoutant qu'Alexandre n'avait pas de ces manières masculines fatigantes, même s'il avait d'autres manières qui pouvaient agacer, elle voulait bien l'admettre. C'est ça qui posait problème entre Pierre et elle : le fils. Elle voulait bien admettre qu'elle l'avait un peu trop aimé, un peu trop couvé, peut-être, ce fils, bien que ce ne fût pas du tout dans son tempérament de s'accrocher à un enfant. Les enfants, elle n'aimait pas ça, elle n'en aurait pas voulu plus, disait-elle, elle n'était pas faite pour ça. Trop peur d'être mauvaise mère, et trop d'affection à donner, trop d'obligation. La grossesse, l'accouchement, les biberons, les couches sales, tout ce fatras avait été pour elle un enfer. Je ne suis pas une mère poule, disait-elle. Pourtant, c'est ce que Pierre, parfois, lui avait reproché.

« Il s'est senti dépossédé », lui dis-je.

« Il se sent toujours dépossédé. Hier par moi, aujourd'hui par son fils et par moi. Nous passerions trop de temps avec Yaya, Jaffar, Aman. Mais si nous le laissons seul... »

« Et puis, disait Mylène, si Alexandre ne s'en occupait pas, est-ce que nous saurions ce que nous savons d'eux ? Sur leur passage raté en Angleterre, sur les rixes entre clans étrangers à Calais, sur la violence policière, même si Pierre prétend qu'ils en rajoutent, qu'ils enrobent, qu'ils racontent ce qu'ils veulent parce que nous sommes bouche bée devant eux. Alexandre dit que si Yaya boite, c'est à cause des coups de matraque des CRS. Pierre n'y croit pas, il dit qu'il veut bien l'emmener

chez le médecin mais Yaya refuse : la peur de la dénonciation, de l'arrestation. »

« Foutaises ! » dirait Pierre qui chercherait à me démontrer comme son fils s'était fait amadouer, entourlouper, trop content de trouver ce qu'il était venu chercher, du croustillant, de l'exotique, du sensationnel.

« Garçon crédule, pauvre enfant ! Qui admire leur prétendue sagesse immémoriale, leur bonhommie constante et leur persévérance dans la religion. Ils prient cinq fois par jour, croit-il. Aman, oui ; les deux autres, je les vois plus souvent dans le canapé que sur leur tapis. Ils ont toujours une bonne excuse pour y échapper. Prétendent qu'ils n'ont pas les mêmes horaires, ce serait parce qu'ils ne viennent pas du même pays. S'ils pratiquent la même religion ? Va leur demander, tu me diras si tu saisis leur réponse. »

Pierre riait encore de son fils qui lui représentait que ce n'était pas facile de se retenir de manger du porc et de boire de l'alcool dans un pays qui en a fait les piliers de sa gastronomie et de son art de vivre.

« C'est ma femme qui picole seule en cachette la nuit, peut-être ? Ce n'est pas que je relève particulièrement le niveau de mes bouteilles comme un obsédé de la voiture ferait avec les liquides de son moteur, mais quand je retrouve des bouteilles vides ou quasi un peu partout, je suis bien obligé de convenir que ce n'est pas dans mes habitudes de laisser des cadavres de bouteilles dans les placards. Ce sont des petits malins, ils laissent quelques centilitres au fond ! »

Il s'esclaffait, mon Saintonge, tu parles si ça lui plaisait qu'ils boivent son alcool en cachette ! Il en achetait exprès des bouteilles, pour pouvoir en mettre un peu partout, qu'ils y aillent franchement sur la picole. Attention, pas du meilleur, ça n'aurait servi à rien, ils n'avaient pas de palais, prétendait-il, mais tout de même, il leur achetait du buvable, histoire qu'ils y prennent goût un peu. Il trouvait ça important.

« Après tout, chacun leur enseigne ce qu'il peut. Alexandre, c'est la légalité, c'est les bonnes lignes de ce qu'il faut faire, et dire, et penser qu'il leur inculque. Moi, c'est l'interdit, la cachotterie, la démerde, ce qu'il faut pour vivre vraiment. Lui l'apparent, moi le sous-jacent. Mylène leur offre tout le reste, et c'est pas rien. »

Mais il était bien obligé de convenir — et ce n'était pas à regret — que ça ne durerait pas, que c'était bien joli cette affaire, bien excitant

de loin, mais intenable pour le temps.

« Ainsi tu comprends, finirait-il, si Alexandre a envie de s'occuper de contacter des associations, toutes sortes d'organismes capables de nous les prendre en charge, ça ne sera pas forcément la pire des choses qu'il aura commises. »

Alors advint un événement non pas extraordinaire pour qui connaît un peu la France et observe le mouvement de sa société depuis quelques décennies, mais qui se produisit comme un de ces hasards auxquels je n'ai jamais cru, n'ayant jamais cru en rien, moi, et donc pas plus au hasard qu'à autre chose : l'université était bloquée. Saintonge s'y était rendu comme tous les matins non pas de bonne heure mais vers le milieu de la matinée pour assurer son cours sur la littérature de la faim, il n'en était qu'à la troisième semaine, il avait à grand-peine dégagé le soubassement phénoménologique de la faim comme loi première, soit comme loi antérieure à toutes les lois, comme la seule loi qui compte quand la faim crie au fond de l'être, m'expliqua-t-il, et bien que je ne fusse pas certain d'avoir tout saisi, et il m'avait affirmé que Shackleton et son extraordinaire *Odyssée de l'« Endurance »*, de même que Rimbaud, l'y avaient bien aidé, c'est l'avantage qu'a la littérature sur la philosophie, selon lui, elle se réfère et retourne constamment à l'œuvre littéraire, à la poésie, au récit, et ne demeure jamais longtemps sur les concepts arides qui sont l'algèbre du dire. Il était content d'avoir passé ce cap en évitant les écueils, disait-il, et s'apprêtait à exposer ce qu'est d'après lui une poétique de la faim, ce à quoi je ne saurais vous convertir, n'ayant pas moi-même bien saisi de quoi il s'agit. C'est pourquoi il était content ce lundi matin, en dépit des soucis que pouvait lui causer ce dont je vous ai précédemment entretenu, en dépit du temps grisâtre parisien, en dépit de ce que l'on est tenu d'appeler la déprime du lundi matin. Il ne le resterait pas longtemps, tout au moins son contentement serait-il vite

contrarié par ce qu'il allait constater dès l'abord de l'université, où des masses s'étaient regroupées pour pousser vers le ciel, dans d'odieux hurlements, des slogans et des cris hostiles à la patrie, et célébrant l'errant. Le ciel était, selon Saintonge, accablé de leurs gémissements. Que voulaient-ils, une fois de plus, ces étudiants pleins de mauvaise paresse et qui ne savaient pas vivre en paix avec eux-mêmes, se demandait Saintonge, ce à quoi il sut répondre, quelques mètres plus bas, lisant une pancarte énorme, probablement écrite, me dirait-il, par quelques illettrés : « Nous sommes tous-t-e-s des migrant-e-s ».

L'épidémie venait d'Amérique, prétendait-il, c'était arrivé dès l'élection de Trump, il fallait refuser les frontières, il fallait refuser le fascisme, il fallait refuser le racisme, et toutes ces choses dont on leur a peint l'horreur depuis leur naissance et même bien avant. Rien de neuf sous le soleil, l'étudiant français reste un bon mouton à tondre, prétendait Pierre. Et l'on avait su alors joindre des revendications en apparence opposées mais que la doxa postmarxiste a toujours su lier depuis Lénine. C'est pourquoi, agités par des syndicalistes et des associations et manipulés par quelques énergumènes de la mouvance *No Border*, qui représentent, avec les *antifas*, l'extrême gauche violente et libérale, soit la pire engeance qu'ait produite l'Europe ces dernières décennies, incarnant à eux seuls le nihilisme contemporain, toujours selon Saintonge ; c'est pourquoi les étudiants dénonçaient tout ensemble un racisme d'État et le principe des frontières en appelant à la désobéissance civile et en réclamant la libre circulation des êtres humains dans *leur* monde ainsi que l'accueil inconditionnel de tout ce qui se présenterait à nos frontières. Ils voulaient imposer cela à l'État.

« Non aux frontières ! » hurlaient-ils. Et encore : « Libre circulation pour tous-t-es ! », ce qui n'est pas le slogan le plus aisé à hurler.

Qu'à cela ne tienne, se dit mon Saintonge, et de tenter de forcer l'entrée de *son* université, ce qui lui fut chose impossible.

« C'est ma liberté de circuler ! » leur criait-il, mais il entendait hurler des insultes et des « ta gueule ! » dans son dos.

Ils ne le laisseraient pas passer, Saintonge étant, en sa qualité de dépositaire de l'autorité de l'État, une cible privilégiée et le type même de l'individu qu'on ne laisserait pas passer.

« On ne laisse plus rien passer ! » lui hurlait une étudiante hystérique, aux yeux veinulés de rouge, qui lui donnaient l'air possédée par quelque esprit malicieux, prétendrait-il.

Quelques instants plus tôt, il avait tenté de discuter avec ceux qui lui paraissaient le moins excités. À ceux-là, qui appelaient à la désobéissance civile, il avait lancé : « Commencez par apprendre à obéir, avant de pouvoir désobéir ! », ce qui n'était pas, il faut le reconnaître, la manière la plus pacifique ni la plus subtile qui soit de lier conversation.

« Mais avec ces gens, de conversation il ne peut y avoir », me dirait-il quand je lui aurais fait ce reproche.

« Imagine-toi la chose : à quelques mètres de moi, un groupe d'idiots criait "*The world is mine* !". Un peu plus loin, d'autres s'égosillaient pour qu'on mette fin aux frontières. Ayant été refoulé par les premiers, je suis allé voir les seconds, pour tâcher de leur parler, mais ils n'osaient pas, ils se cachaient derrière leur slogan publicitaire, alors j'ai fini par leur dire que seule la bêtise n'avait pas de frontière. À un jeune gars qui hurlait "Ni Dieu ni maître, la terre est à tous-t-e-s", j'ai essayé de parler, une dernière fois, mais déjà un groupe s'était formé autour de moi, qui n'avait rien de bien rassurant. "Ce sont des maîtres de liberté qu'il vous faut", leur ai-je lancé, prêt à leur expliquer qu'ils n'étaient que le jouet des libéraux qui veulent exploiter la misère du monde, mais eux aussi m'ont lancé quelque chose. Je m'étais présenté comme un frein à leur égoïsme, à leurs désirs narcissiques qu'ils maquillaient en vertu, poursuivrait Saintonge, et c'est pourquoi, de la masse, le premier jet est parti. Je venais de me faire cracher au visage, une seconde avant que les insultes fusent. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre le déchaînement de violence qui allait survenir, une fois que l'on m'avait traité de fasciste. Je n'avais pas d'autre choix, j'ai riposté, et c'est cela qu'on retiendrait évidemment, l'image du professeur giflant celui qu'il estimait être le responsable du crachat qui déchaînerait la foule. »

La suite, c'est un début de tabassage en règle qui ne resterait pas dans les mémoires, sinon dans celles de Pierre et de ceux qui verraient son visage tuméfié le soir même, et s'il y a bien une chose sur laquelle mon discours ne peut que s'accorder au sien, c'est qu'il s'est fait vertement bastonner, même s'il prétend en avoir allongé au sol quelques-uns, avant d'être sauvé, non par les forces de l'ordre qui étaient là un peu plus loin en faction et qui suivaient tout d'un regard placide, ni par les quelques journalistes qui avaient assisté au début

des hostilités et qui s'en étaient bien vite éloignés, effrayés par les cagoules et les bâillons sans doute, à moins que ce ne fût d'assister au dévoilement de la vérité, dirait Saintonge, lequel fut alors sauvé de la hargne collective par une jeune fille, cette Manon qu'il avait fait rire et boire l'autre soir au Palais de Tokyo avant qu'elle ne s'en allât passablement outrée par sa proposition, Manon le protégeant de son corps et ramassant sans doute quelques coups perdus qui étaient destinés à lui, Saintonge, mais faisant, elle, bien vite le calme autour d'eux en poussant les hauts cris et le faisant sortir de l'œil du cyclone avec une célérité surprenante, avant de le relâcher quelques dizaines de mètres plus loin tel l'ange surgi de la nuée.

« On m'avait bruyamment sonné les cloches, j'en entendais pleines oreilles, ce n'est qu'à la hauteur de l'Institut du monde arabe où elle m'avait traîné que j'ai recouvré la vision », me dirait Saintonge, ajoutant que ce n'est qu'alors qu'il l'a reconnue mais sans tout d'abord être capable de se rappeler qui elle était, se demandant s'il ne l'avait pas vue en rêve et si elle n'avait pas le visage de son ange.

« Une providence, quoi qu'il en soit, qu'elle fût parmi eux, cette petite qui m'a entouré de sa chair frêle et m'a sorti du mauvais pas, alors que la houle rugissait tout autour, comme une montagne de haine se soulevant et écumant de rage. »

« Une jeune fille qui manifeste en minijupe avec des jambes aussi délicates que le vol d'un oiseau, c'est qu'elle ne doit pas y croire à fond, à leur petite révolte étudiante, ou qu'elle y a été placée pour faire subversion, c'est nécessairement un coup de la grâce », dirait-il aussi.

« C'est ce que je lui ai dit quand j'ai eu recouvré l'ouïe quelques minutes plus tard et que je pus entendre autre chose que le sang qui me battait aux tempes, ajouterait Pierre. Je lui ai dit qu'elle avait été mon coup de grâce. Je lui ai dit que, sans elle, j'aurais pu continuer à me faire battre encore longtemps comme tapis sous les yeux des flics qui attendaient les ordres. »

« Elle voulait m'emmener faire voir aux pompiers ; comme s'ils n'avaient que ça à faire, lui dis-je, alors elle m'a proposé de me raccompagner chez moi, où je pourrais, lui avais-je dit, lui offrir quelque chose en remerciement et m'éponger le sang. »

« Sur notre équipée, les gens se retournaient », dirait encore Pierre

qui me confierait qu'il ne savait pas si c'était à cause de sa gueule abîmée ou des jambes idéales de Manon, à moins que ce ne fût en raison du couple détonnant qu'ils formaient, lui avançant sans trop de peine, la colère qui ne lui était pas encore redescendue lui cachant toujours la douleur, mais boitant légèrement, elle laissant nager dans l'air pesant sa chevelure blonde de souplesse. En chemin, il apprit qu'elle avait suivi quelques-uns de ses cours mais qu'elle s'orientait vers les sciences du langage afin d'étudier le français langue étrangère pour pouvoir aider les migrants et les gens dans le besoin ; pour pouvoir voyager aussi, parce que c'était l'avantage d'enseigner le français aux étrangers, ça pouvait aussi se faire à l'étranger. De toute façon, elle n'aimerait pas enseigner à l'université, c'était trop hiérarchisé, trop normé, disait-elle, d'après Pierre qui lui demanderait si elle faisait partie de ce mouvement de manifestants.

Elle était avec eux, ce qu'elle me confirmerait plus tard, mais elle n'était pas partie prenante de l'organisation ; ce pour quoi elle voulait lutter, elle, c'était pour l'accueil digne des migrants, et la tolérance. Elle ne comprenait pas que les hommes se battent ou se haïssent pour une couleur de peau, pour des frontières. Elle ne comprenait pas non plus pourquoi on l'avait battu, lui, alors qu'il était seul et qu'il lui avait semblé, à elle, qu'il voulait simplement *échanger*. Elle ne comprenait pas la violence. Ni certains slogans trop haineux.

« En vérité, elle ne comprenait pas grand-chose », conclurait Pierre qui n'en était pas moins admiratif et sous le charme de cet esprit courageux et, d'une certaine manière, indépendant, bien que son physique, dois-je reconnaître à sa place, aidât sans aucun doute à l'admiration.

Saintonge a insisté tout en douceur, comme il prétend, pour qu'elle monte chez lui, il voulait lui offrir un thé, un livre, quelque chose en guise de remerciement et puis, ajouta-t-il, elle pourrait l'aider à panser ses plaies. Lequel de ses arguments l'a convaincue de le suivre, je ne saurais dire, bien que j'aie ma petite idée, quoi qu'il en soit Manon a suivi, elle était bientôt chez lui.

« Avant même d'entrer chez moi, prétend Saintonge, elle a flairé le mâle tout plein d'hormones. Le grand mâle noir. Elle s'est précipitée dessus. Penses-tu qu'elle aurait jeté un œil à mes bouquins ? Sur mes blessures ? Qu'elle aurait attendu que je fisse les présentations ? Rien. C'est l'humanité meurtrie qu'elle étudiait, à bon droit, mais en novice

naïve toute prête à se perdre. »

Il raconte encore qu'elle serait arrivée comme une bourrasque dans la salle de bains où il était en train de s'ausculter pour lui demander en retenant ses cris :

« Qui sont ces... ? »

« Ces noirs ? » lui a-t-il demandé en la regardant bien droit dans la glace.

« Oui ! » aurait-elle glapi.

« Ce sont des Africains immigrés. »

« Des *migrants* ? » aurait-elle joui, prétend Saintonge, qui affirme qu'elle a ajouté dans un silence qu'il a mis à nu : « Des vrais ? »

« De vrais migrants certifiés », aurait-il répondu moqueur.

« Elle était soudain interdite, dira-t-il encore. Pour ce qui est de ma personne, en tout cas. »

« C'était un vrai tableau de maître quand je suis entré au salon, raconte alors Saintonge. L'exotisme à domicile. Trois nègres assis sur le tapis et la jeune femme sur un sofa qui guidait leurs regards pétrifiés de ses jambes dénudées. Elle étalait son sourire coquet et son corps tout entier à leurs yeux chamboulés. Penses-tu ! De vrais migrants de chair et d'os qu'elle avait là pour elle, elle n'allait pas se priver. "Ils sont si drôles, si originaux !" me disait-elle. Et ça paradait de tout son charme, pour leur soutirer quelques mots, leur glisser la pitié du corps, leur faire suer les histoires. Jamais je n'avais vu mes hommes si bavards et, soudain, parlant si bien l'anglais. Aman, lui seul, semblait se méfier, il savait probablement comment agit la chair et dans quelle sombrero la femme précipite. Ma gueule cassée, ça l'a un peu interpellé, il aurait bien aimé savoir, mais je n'ai pas voulu expliquer. Manon minaudait, on ne peut pas dire l'inverse, mais elle était bien gentille, tout de même, et toute douce avec eux, comme elle avait été pour moi, quelques instants plus tôt, c'est pour ça que je me suis dit qu'il ne fallait pas tomber dans la jalousie. Elle les faisait parler, je voyais bien qu'ils en tiraient du bon, mais il y avait des silences de gêne, chaque fois qu'elle décroisait les jambes ou les faisait de nouveau glisser lentement l'une sur l'autre, froissement doux presque inaudible de la chair, mais qui creuse si loin en l'homme. Aman s'était saisi d'un livre sorti de sa poitrine, peut-être ce Coran de

poche que je croyais lui avoir déjà vu lire, et les yeux presque clos il murmurait dans sa moustache des phrases qui s'y taisaient. Pourtant, de temps à autre, son œil glissait du livre aux jambes de Manon, mais quand il atteignait les genoux, il rabaissait vers l'écriture. »

Manon a voulu leur faire prendre le thé, m'a encore raconté Pierre, elle devait penser que de tels hommes buvaient le thé, alors Pierre a fait du thé. Elle s'était mise à le tutoyer et il n'osait rien dire, ça devait bien lui plaire, dans le fond, à mon Pierre, cette manière de connivence.

« Elle régnait sur nous, me dira-t-il, il n'y avait rien à faire. »

Plus tard, elle avait roulé un joint d'herbe qu'ils ont fumé avec le thé, Yaya, Jaffar et elle, si bien que quand Mylène est rentrée, ils étaient avachis dans le canapé, sauf Aman qui était resté digne et dont la lèvre éclairait la moustache, tandis qu'il remuait des versets dans sa tête, paupières rabattues.

« Qu'est-ce que c'est que cette petite pouffiasse en chaleur ? » aurait demandé Mylène à Pierre qui était allé se reposer, et il est vrai, me dira-t-il, que la pièce enfumée de l'odeur grasse de l'herbe, où les jambes alanguies de l'une touchaient presque la chair brune des autres, ressemblait à un lupanar d'adolescents qui jouent à se frôler.

« Et cette tête ! » s'est écriée Mylène en voyant son homme sortir de la pénombre.

Alors Pierre lui a tout raconté et pourquoi il n'avait pas eu le courage de mettre Manon dehors, vu qu'elle l'avait sauvé de l'empoignade.

« C'est malin », obtiendrait-il simplement de Mylène qui lui rappellerait dans la foulée qu'ils avaient des amis à dîner. Il avait oublié ce dîner auquel j'étais moi-même convié et qu'il voyait comme une obscénité, me dirait-il plus tard, car sa femme l'avait organisé pour distraire un peu les trois hommes qui ne faisaient rien et à qui il fallait faire rencontrer du monde, les rencontres, disait-elle, amenant toujours quelque chose de positif, mais Pierre prétendait que l'objet inavouable de ce dîner, c'était de montrer *nos migrants* aux autres et c'est ce qui le rendait répugnant à ses yeux. Et puis, ce n'étaient pas tant ses amis à lui que Mylène avait invités que ses amis à elle ; d'ailleurs, il détestait ce genre de mondanités et ne croyait pas aux rencontres positives, grognerait-il. Pour ce qui était d'exhiber *leurs*

migrants aux amis, je ne saurais dire s'il avait raison, n'y ayant pas pensé moi-même et estimant un rien acerbe et somme toute peu amène le jugement lapidaire qu'il portait sur les intentions de sa femme. Quoi qu'il en soit, il manœuvra habilement pour que Manon restât, proposant à Mylène de la mettre dehors, ce qui fit bien sûr répondre à sa femme qui en avait tout d'abord crevé d'envie qu'on ne pouvait pas faire cela et qu'il serait plus généreux de l'inviter à rester. La femme se sentit ainsi généreuse et l'homme était content.

Donc, tout ce petit monde est resté là. Manon essaierait bien, mollement, depuis le coton doux où son esprit barbotait, de la jouer surnuméraire, pour faire la politesse, elle pouvait les laisser, dirait-elle, elle ne voulait pas s'imposer — les jérémiades habituelles —, Mylène serait ferme : Manon était conviée si elle voulait bien donner la main, débarrasser le salon avec Jaffar et Yaya, qu'ils fassent de l'ordre, se secouent un peu les puces et chassent cette odeur insistante d'herbe épaisse. Aman, il fallait le laisser tranquille dans ses méditations, il s'était retiré dans la chambre, le bureau de Pierre qui était devenu son repaire, où il regardait les étals de livres mais revenait toujours au sien, et les dessins accrochés au mur, cette reproduction de Schiele, femme crue prostrée sur son sexe, nombril rouge, ainsi que les aréoles des seins, qui lui faisaient baisser les yeux, disait Pierre, et encore ces fac-similés de Chagall qui devaient lui paraître bien étonnants quoique radieusement colorés. Manon voulait tout faire, à présent, et n'arrivait à rien, sinon faire entrer Mylène en colère et Pierre dans un rire immense. Elle essayait de mettre Yaya et Jaffar à la tâche, ça leur sortait de grands rires, comme si elle blaguait avec eux. Le ménage, ce n'était pas une affaire d'hommes, d'ailleurs ils n'auraient pas su s'y prendre. Elle voulait faire la forte, Manon, la femme féministe ; elle tentait de leur démontrer que ce n'était pas une tâche pour les femmes non plus, qu'il fallait le partage, le faire ensemble, tout le baratin, mais ils riaient de toutes leurs gencives, ça leur dessinait comme une plaie dans la bouche, si bien que la jeune fille repartait de plus belle dans ses éclats de rire de défonce et qu'au bout du compte il ne se passait rien qu'un grand charivari de rigolade qui a fini par mettre en courroux la patronne, et Mylène de les chasser dans la chambre, le bureau de Pierre, lequel riait aussi à grande gorge, ce qui lui faisait saigner les sourcils, là où il avait reçu les coups.

« La scène était cocasse comme tu n’imagines pas, me dirait-il. Mes deux grands nègres là, qui secouaient les balustrades de leurs mâchoires à y noyer leurs langues et la gamine qui essayait de leur faire les yeux noirs mais qui se mâchait les dents de rire et leur tombait dessus, son argument féministe réduit à néant par quelques bouffées d’herbe hollandaise. »

Il leur aurait bien demandé d’aller acheter du vin, mais ils en auraient été incapables et il y est allé lui-même. Après ça, il a aidé un peu sa femme, surtout en débouchant les bouteilles et en buvant quelques verres au prétexte qu’il fallait goûter le vin pour ne pas décevoir les invités.

« Tiens, sers-moi un verre aussi », lui a dit Mylène, et ils se sont retrouvés dans ce partage, pour quelques instants.

Après, il est allé chercher ceux qu’il s’était mis à appeler les trois ados, qui étaient allongés sur le lit, Manon entre les deux, aucun ne touchait l’autre mais l’art du frôlement avait encore gagné un pouce et Aman s’était reclus tout au fond.

Ainsi, quand je suis arrivé, le premier des convives, tout ce petit monde sirotait, le bon vin rouge pour Mylène, Pierre et Manon, et les deux Soudanais que j’étais curieux de connaître s’envoyaient de grandes gorgées de Coca qui leur ravissaient les muqueuses. Jaffar était le plus grand et le plus costaud des deux, un bon monticule de barbaque sombre qui nous aurait tous écrasés dans ses poings sans cesser de sourire, s’il n’avait eu la colère lymphatique. Ses grands yeux ronds semblaient vouloir avaler le bonheur doux de bon appétit et sa main que j’ai serrée me fit l’effet d’un gros lézard au ventre mou. Yaya, plus chétif, avait sans doute moins profité des bontés de la vie, il n’était pas loin d’être laid ; fragile, pelé comme un radis noir par un économe hasardeux, il avait des roseurs obscènes ça et là sur la tronche, comme si l’Européen, tel un psoriasis insistant, le démangeait sous sa carapace d’Afrique, et qu’il n’eût pu s’empêcher de gratter. Ses phalanges ont crissé sous les miennes comme le sable sous la dent, tandis que je regardais profond ses yeux noirs pour m’éviter de voir que son blanc était tout veinulé de sang vif. Pour autant que j’aie pu en juger, ils n’étaient guère portés sur la discussion, sinon celle qu’ils menaient en satellite avec Manon et qui consistait principalement en de grosses bouffées de rire irrépressibles et contagieuses. D’Aman, je ne verrais pas l’ombre planer avant que

Mylène le fit sortir de son repaire pour nous le montrer, ce qui nous plongerait dans une sorte de malaise que je ne veux pas pour l'instant évoquer.

Car pour l'heure, c'est le Fabrice qui arrivait, l'agent du culturel comme le surnommait Pierre qui détestait ce type, vieux jeune au ventre gras, disait-il, chaussé de baskets, savamment mal rasé, portant une veste à carreaux sur un t-shirt à l'effigie d'un révolutionnaire sanguinaire racheté par sa contribution involontaire au marché mondial, et ces lunettes de pleutre — « montées en algues d'élevage bio » — qu'il portait avec la même fausseté que son sourire d'hyène, murmurait Pierre qui lui écraserait la main dans la sienne afin d'éteindre son sourire plein de sous-entendus, comme il lui regardait sans mot dire le visage tabassé. Quand Mylène lui a présenté Yaya et Jaffar, il a d'abord souri à l'oblique, Fabrice, comme si quelque chose venait désordonner son programme, mais il aura suffi à la femme de Pierre de glisser le mot *migrants* pour qu'il leur fasse l'aumône d'un sourire — « l'abruti est en train de songer à tout ce qu'il pourra broder de délicates phrases sur le repas qu'il a pris en compagnie de *migrants* dans le torche-cul qui lui sert de carte de visite », me dirait Saintonge quelques instants après, alors qu'il m'avait fait changer de pièce pour nous épargner la promiscuité avec ce faux derche de première, comme il l'appelait encore. À Manon, vers qui il s'était empressé goulûment, Fabrice s'était présenté comme rédacteur en chef du magazine le plus branché et le mieux informé de la place de Paris — « le plus infect, oui », marmonnerait encore Pierre, qui s'encolérait de ce que la jeune fille en paraissait pour de vrai percutée dans ce lieu intime où les jeunes femmes cultivent leur dévotion pour ce qui a du pouvoir et de l'influence, même si néfastes, ce qui ferait encore dire à Pierre qu'elle n'était somme toute pas au-dessus d'une autre pour ce qui est de l'intelligence.

« Je veux bien te concéder la beauté de ses jambes et la douceur de ses yeux, mais pour ce qui est de l'être profond, rien qui provoque le vertige du désir », disait-il.

« La France est la mauvaise élève de l'Europe », disait alors Fabrice qui — « comme tous les journalistes », murmurerait Saintonge — s'inclinait devant l'Allemagne, n'avait d'yeux que pour l'Allemagne, n'avait de passion que pour l'Allemagne — « où lui non plus n'a jamais dû foutre les pieds », murmurerait encore à mon oreille la voix

pernicieuse de Pierre —, et si Fabrice disait cela, c'était pour évoquer *le sort des migrants* et le mauvais accueil que la France leur faisait, soi-disant, quand l'Allemagne de Merkel — « une femme de droite, pourtant, ce qui devrait te plaire », lança-t-il à Saintonge qu'il entendait murmurer — n'avait pas hésité à leur ouvrir grand ses portes.

« C'est ça la charité », disait-il encore, le journaliste à qui l'on ne connaissait ni Dieu ni catéchisme, avant d'ajouter que, décidément, dans ce domaine aussi, l'Allemagne avait des choses à nous enseigner. Et Mylène et Manon d'acquiescer les yeux humides brillants, je sentais que ça remuait dans la bouche de Saintonge mais il n'en laissa rien sortir, il avait décidé de se contenir et ravalait sa salive à l'aide de grandes rasades de vin, tandis que Fabrice avait préféré qu'on lui offre un Coca, ce dont Mylène s'était chargée, « je ne touche pas à ça », avait avancé Pierre, les paumes ouvertes, en guise d'excuse.

Arrivèrent alors tour à tour une femme blonde aux yeux bleus, froidement charmante d'un âge certain — « celle qu'on appelle tirée par quatre épingles », gloussait Pierre à qui Mylène jetait un regard noir —, que l'on voyait de temps à autre sur les plateaux de télévision, où elle s'exprimait au nom d'un *think tank* d'inspiration libérale à la tête duquel elle trônait, qu'accompagnait un petit mari dont trois mèches folles battaient le lisse du crâne comme les baguettes la peau du tambour ; et puis un médecin pléthorique qui avait engrossé sur le tard une infirmière qui ce soir l'accompagnait — « était-ce afin qu'elle ne lui échappe pas ou pour ne pas être le seul à grossir ? » glissa Pierre pas si discrètement qu'on ne l'entendît pas, ce qui lui attira le regard noir de l'infirmière et de Mylène, tandis que le médecin gloussait sous cape.

Tout ce beau monde était à présent tassé entre la cuisine et l'entrée, ne sachant trop que faire, une fois les bonsoirs partagés, et ça crevait de soif, leurs figures le criaient. Mais Mylène ménageait son effet, elle avait quelque chose derrière la tête et il manquait encore Georges que les derniers avaient croisé en bas et qui attendait sans doute l'ascenseur, incapable de monter à pied, non plus que de partager la cage d'acier. À peine fut-il entré que la cérémonie des bonsoirs reprit, ça commençait à ressembler à un de ces mariages où l'on s'emmerde en attendant l'ouverture du buffet. Alors, elle a ouvert la porte qui donne sur le séjour où s'étaient réfugiés Yaya, Jaffar et

Manon, et le grand sourire gourmand de Mylène a cédé à une étrange scène. On avait dressé une grande table au milieu de la pièce et ordonné un couvert du plus bel effet, Pierre y avait ajouté sa petite touche décorative en l'espèce d'une ribambelle de bouteilles de rouge soigneusement débouchées et méthodiquement goûtées pour qu'il n'y eût rien à y redire, et là, tout de suite en entrant, une jeune blonde, dont la chaleur de l'hiver avait, semble-t-il, dénudé les bras soyeux jusqu'à la naissance des seins et les jambes jusqu'à mi-cuisses, tenait, posées sur cette peau limpide d'où le tissu s'était retiré, deux grandes mains d'un rose douteux au fond des lignes desquelles elle lisait, d'un regard appliqué, l'avenir, tandis que les yeux à qui appartenaient ces mains semblaient chercher de l'aide et, comme surprenant quelque obscénité, nous avions le sentiment d'entrer par effraction dans un tableau intime, si bien que toutes les voix se turent, et le sourire de Mylène, pour renaître en toussotement gêné. Gens bien éduqués que nous étions, nous n'avons rien laissé paraître et Mylène, bien vite, put présenter Jaffar et Yaya, après avoir discrètement remis Manon au fond de la pièce. Il manquait Aman, qu'elle aurait bien voulu que Pierre allât chercher pour le présenter lui aussi, mais il était pour l'heure félicité, mon Pierre, par tout ce qui se trouvait là, au nom de l'acte humanitaire qu'il avait réalisé en accueillant ces personnes, comme j'entendis dire la femme blonde. Sur un signe de Mylène, je me suis chargé d'aller quérir Aman dans le bureau de Pierre, me mordant un peu les joues en entendant dire à Pierre :

« C'est formidable, ce que tu as fait. »

« Quelle belle leçon d'humanité ! »

Et encore : « C'est un magnifique exemple pour tous. Comme quoi, rien n'est plus simple que l'accueil de l'autre. »

« Rien n'est plus simple, mon cul ! » pensait Pierre, me dirait-il, qui leur conseilla de faire de même, arguant qu'ils s'en trouveraient bien, que c'était une richesse, une aventure fabuleuse, peut-être la seule aventure possible de l'époque moderne — mais ils avaient d'excellentes raisons de ne pas pouvoir l'imiter.

« Comprends-tu, tu as la place ici ; qu'aurais-je à leur offrir, moi, qu'un placard à balais pour les abriter, n'est-ce pas chéri ? » disait la dame blonde en souriant, lorsque je revins, après avoir échoué à amener Aman que j'avais trouvé dans la pénombre glaciale du bureau de Pierre, trônant en majesté sur le lit dans la position du tailleur, qui

me scrutait immobile par-dessus son nez busqué que l'ombre prolongeait très en avant, si bien qu'il ressemblait à un oiseau de proie quand il souffla, en ramenant son regard sur le livre qu'il avait ouvert entre les mains, « *I come... later* ».

« Avec le petit qui va arriver, c'est impossible ; le bruit, le risque de maladies... », s'excusait à son tour le médecin, que la blonde sauva en s'exclamant : « C'est un garçon, félicitations ! », si bien que la conversation roula vers l'enfant à venir. On avait avec adresse évité les sujets fâcheux mais peu après que l'on se fut mis à table, c'est Alexandre qui arriva, l'air éjoui presque autant que sa mère qui venait de le voir entrer, et il embrassait tout le monde et trouva bientôt à s'asseoir à côté de Yaya et Jaffar, si bien qu'ils avaient à leur gauche Manon, que les yeux globuleux du docteur ne lâchaient pas d'un pouce sinon pour lancer des sourires hypocrites à sa jeune compagne qui lui donnait du coude en cadence, à leur droite Alexandre. J'étais à la gauche de la blonde qui était elle-même à la gauche de Pierre, lequel faisait face à Mylène, entourée de Fabrice et Georges, le chauve avait été refoulé en bout de table, c'était tout à fait cul serré et un brin coincé, si bien que Pierre s'est écrié :

« Buvez donc, j'ai des munitions pour la nuit, on dirait une assemblée de constipés ! » Les uns ont grincé des dents, d'autres se sont esclaffés, ça faisait un petit brouhaha qui laissait l'occasion d'en lâcher un ou deux pour se mettre à son aise.

Alors dans l'embrasure de la porte, dans le dos de Saintonge, tandis que nous abordions la soupe à l'oignon délicieusement gratinée et rehaussée de croûtons frottés à l'ail, la face sombre d'Aman est apparue sans un bruit, fantôme shakespearien sortant du sein de la nuit, Mylène, levant les yeux sur lui qui faisait face, esquissa un sourire immédiatement fermé par la pâleur qui venait de gagner Aman dont le regard était suspendu par-dessus elle et tandis que Pierre, qui n'avait pas vu entrer le spectre, foutait un coup de coude au docteur en lui désignant du menton l'au-delà de Mylène, et partant tous deux d'un rire gras, si bien que tous regardèrent soudain vers la porte-fenêtre vitrée qui donnait sur la nuit : l'une des jeunes voisines avait commencé l'exhibition de sa chair, nubile mais pas beaucoup plus. Les femmes se récrièrent d'un même cœur, hormis Manon qui pouffait de rire, tandis que l'assemblée masculine souriait béatement en ricanant, excepté le Fabrice qui voulait être des femmes. Jaffar et Yaya

roulaient de gros yeux gourmands dans l'appartement d'en face et Aman impassible tentait de recolorer son visage. Mylène s'est levée pour tirer les rideaux en prétextant que c'était obscène et son fils, lui, pour saisir Aman par la main et le faire asseoir tout près.

Le moment de gêne dissipé, chacun voulut y aller de sa petite question aux migrants, c'était, semblait-il, à qui brillerait à leurs yeux par la pertinence de sa question et l'air de compassion qu'il mettrait à en accueillir la réponse. Le tout dans un anglais débraillé, sauf celui de la dame blonde, qui était si mal compris.

« Alors comme ça vous arrivez de loin... », commença-t-elle, et Jaffar de lâcher sa cuillère débordant de croûtons pour faire de grands gestes des mains avec des yeux emplis d'expression.

« *Very far, very far* », disait-il, et les postillons couvraient les visages que l'on essuyait discrètement.

« *Soudan ! Know Soudan ? Africa !* » poursuivait-il, et la blonde de hocher le front, oui, bien sûr, elle savait que le Soudan se trouvait en Afrique.

« *Long time to come ?* » demanda son mari, ce qui provoqua une nouvelle explosion de Jaffar.

« *Yes, very long time !* »

Puis ce fut au tour de l'infirmière de faire preuve de son immense compassion en leur demandant s'ils avaient dormi dehors, et combien de temps, et où, et si ce n'était pas trop difficile, et toujours c'était Jaffar qui répondait de sa voix puissante, parfois il montrait son ami Yaya pour appuyer ses propos, celui-ci acquiesçait de la tête ou présentait un membre abîmé, un visage endolori, Aman demeurant impassible, intérieur, ténébreux.

Fabrice voulait se montrer plus fin, il les questionna sur l'accueil qu'ils avaient reçu en France, leur demandant ce qu'on avait fait pour eux, si on les avait bien traités, ce qu'on leur avait donné.

« *Here, very good ! Very good !* » s'autorisa Yaya dans un cri spontané en tournant ses yeux vers Pierre.

« *But we'll go England*, avait ajouté Jaffar. *We need work, we need money for our family* », et l'on s'autorisa à dire que, vraiment, la France recevait mal les réfugiés, les miséreux, que c'était honteux et indigne du pays des droits de l'homme, mais l'on n'alla pas jusqu'à tenter de les convaincre de ne pas passer en Grande-Bretagne.

À ce moment, Pierre apportait un rôti de bœuf tout plein de sang,

auquel les femmes ne toucheraient pas, Fabrice non plus, la mode était végétarienne. Il servait à tous ceux qui mangeaient de grandes rasades de vin rouge en accompagnement de la viande fourrée à l'ail et des haricots blancs, et dans le même élan, il a essayé de faire boire les Africains, il fallait qu'ils s'y mettent s'ils voulaient s'intégrer, expliquait-il, et ils ne pouvaient pas juger tant qu'ils n'avaient pas bu, ils lui devaient bien cette politesse, mais une barricade de protestations s'est élevée entre Pierre et les trois Africains, il ne fallait pas les forcer disait Mylène, vous ne pouvez pas leur imposer ça, glapissait la blonde, tu ne peux pas les obliger à boire de l'alcool, c'est une question de respect, renchérissait Fabrice à qui Pierre demanda de se mêler de son cul, ce qui mit le feu aux poudres.

« C'est moi qui les accueille, et c'est moi qui t'accueille ici ! criait Pierre, et non content de me faire l'impolitesse de ne pas boire mon vin, tu m'empêches encore de l'offrir à mes hôtes ? », si bien que Fabrice a fait la vierge effarouchée, ainsi qu'un geste pour se lever et quitter la table, mais Mylène est intervenue pour calmer tout ce petit monde et le dîner a repris son cours, mais Fabrice n'avait pas dit son dernier mot et il a bientôt demandé l'air de rien à Saintonge ce qui lui était arrivé pour avoir cette face castagnée, sujet que jusqu'ici tout le monde avait eu soin d'éviter.

« Pas ton problème », a grommelé Pierre.

« Ça n'aurait pas un petit rapport avec cette vidéo qui a fait le tour du Net aujourd'hui ? »

Et comme personne ne pipait mot, il poursuivit, enjoué et hypocrite :

« Vous savez, cette vidéo qui a buzzé : on y voit un universitaire frapper des étudiants qui défendent les droits des migrants, en les traitant de valets du grand capital ! »

Le silence a suspendu le temps ; même les yeux n'osaient plus bouger.

« De quoi parles-tu ? » finit par demander Pierre, et chacun soudain regardait le fond de son assiette ou de son verre, il était criant d'évidence que tous étaient au courant. Tous sauf lui, peut-être Mylène, bien que ce faux jeton de Fabrice l'en eût probablement informée. Je dois vous avouer que j'avais moi-même vu cette vidéo qui m'avait été proposée par le service d'actualités de mon

smartphone, si bien que je n'avais pas été plus surpris que cela de trouver mon Pierre la face tuméfiée, pas plus que les autres convives sans doute, qui avaient affecté de ne rien voir, mais je n'avais toutefois pas conscience que cette affaire eût gagné une telle ampleur, ce que Fabrice, lui, savait, c'était son métier de savoir ces choses-là.

Il jouait les étonnés maintenant, ce qui était parfaitement horripilant.

« Ne me dis pas que tu n'as pas vu la vidéo dont tout le monde parle ? », et comme Pierre était obligé de dire que si, il ne l'avait pas vue, Fabrice se fit une joie secrète d'allumer son smartphone pour la lui montrer.

« On approche les cinq cent mille vues », siffla-t-il avant de la mettre en lecture.

Ça n'avait pas été si mal filmé que ça pût paraître une vidéo d'amateur prise par un smartphone, et il y avait un montage subtil qui ferait frémir Saintonge. On le voyait d'abord de profil invectiver quelques étudiants qu'il semblait effrayer et ne pas laisser parler et puis, au gré d'un changement de plan, il giflait ce qui ressemblait à un gamin dont on ne distinguait pas les traits, l'objectif étant dans le dos de Saintonge — cette scène d'une seconde et demie, au cours de laquelle le bras de Saintonge se déplaçait brusquement pour aller porter au visage de celui qui lui faisait face, allant devenir culte, reprise et détournée sous toutes ses formes, donnant lieu à des gifs, à des séquences de génériques d'émissions humoristiques, à des applications pour smartphone, à des jeux vidéo bientôt, mais cela, nous ne le savions pas encore, bien que nous eussions pu le prévoir, connaissant des précédents en la matière.

À l'abattement succéda la harangue.

« Quels sont les journalistes qui ont mis en ligne ce montage ? Tu le sais, toi, c'est ton métier, tu t'en repais de ces vidéos qui font le buzz, comme vous dites ! » criait-il à l'endroit de Fabrice qui avait peine à dissimuler son petit sourire de victoire.

Oui, il savait d'où ça venait mais qu'est-ce que cela changeait, le mal était fait et il voulait bien croire que ce fût un montage qui ne montrait pas toute la vérité, la seule chose qui restait à faire à Pierre, expliquerait-il, c'était d'aller dans les médias plaider sa cause.

« Avec la gueule que tu as ce soir, il y a des chances que l'on

accorde crédit à tes propos », dit-il, et de proposer à Pierre de faire appeler le photographe du magazine qu'il dirigeait pour le prouver.

« Demain, nous publions ton interview si tu veux et je te promets de ne rien modifier de tes propos. Ça me fait un scoop et je te donne l'occasion de te défendre. C'est gagnant-gagnant. » Il souriait de toutes ses belles dents blanches.

Sans doute Pierre aurait-il dû toutefois y aller ; il aurait dû remiser sa fierté et se rendre à la raison pragmatique, il y allait de son intérêt, je le lui ai dit ce soir-là et le lendemain encore et bien plus tard encore, mais on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif, dit-on, et il se sentait à cet instant plus humilié par l'offre mielleuse et mesquine de Fabrice que par la vidéo et l'infamie qu'elle jetait sur sa personne. Alors, il lui dit d'aller se faire foutre et il quitta la table.

Ça laissa comme un froid qu'il fut difficile de réchauffer. Quelque chose avait été brisé, une sorte d'entente, même factice. Pierre était sorti faire un tour et bientôt je me retrouvai dans la cuisine pour fumer une cigarette au milieu de quelques-uns. Mylène étant restée dans la pièce d'à côté et, le maître de maison sorti, les langues se délièrent.

« Ce Pierre, tout de même ! » commença la blonde dont j'avais de nouveau perdu le nom et le prénom — les avais-je sus ?

« Il devrait se méfier », réagit Fabrice, tandis qu'entrait l'infirmière enceinte qui venait fumer en cachette sous prétexte d'apporter des assiettes.

Et tout en allumant sa cigarette, dans le même souffle : « Vous parlez de Pierre ? Quel lourd ! Misogyne et pas loin d'être raciste. Un vrai beauf ! J'hallucine ! »

Fabrice a fait semblant de tempérer : « Il est un peu réac. »

Alors l'infirmière : « Un peu réac ? Complètement, tu veux dire ! Si ce mec c'est pas un gros réac, chuis pas une femme ! » Et, tandis que la blonde gloussait sans rien dire : « Faut pas s'étonner d'avoir la gueule qu'il a. » Elles riaient toutes les deux maintenant. « Eh, je veux dire, la gueule qu'il a aujourd'hui, hein. »

Elle riait bruyamment et me lançait des regards, j'étais presque gêné de ne pas rire, alors il a fallu que je parle :

« N'empêche, c'est lui qui les a recueillis... »

Mais Fabrice : « Il était ivre. Tout le monde le sait. »

La femme d'affaires : « Encore ? »

Moi : « Ivre ou pas, depuis le début, il assume son geste. »

« Nous verrons jusqu'à quand », a tranché Fabrice.

« On dirait quand même que c'est sa femme qui s'occupe de tout », a dit l'infirmière.

« Qui d'entre vous eût fait la moitié de ce qu'il a fait ? » ai-je demandé, mais ils étaient repartis vers la table et Fabrice a lâché en passant la porte :

« Je ne comprends pas ce que tu peux admirer chez lui... »

Il venait pourtant de se rasseoir à la table de sa femme qu'il commençait à entretenir de mondanités. L'infirmière, elle, faisait une scène à son médecin qui parlait à Manon, s'étant mis à lui raconter ses souvenirs des colonies, dans sa lointaine jeunesse, « tu parles si ça l'intéresse, tes histoires cradocs de vieux gars », disait-elle, acerbe, l'ivresse ne lui seyant visiblement pas, si bien que le médecin proposerait de lui commander un taxi en tâchant de la convaincre qu'elle avait besoin de prendre du repos, mais elle redoublerait de cris avec des airs de vulgarité édifiante.

Fabrice demandait à Mylène ce qu'elle comptait faire de ces trois migrants car ils n'allaient pas pouvoir rester là encore longtemps, estimait-il, c'était courageux ce qu'elle faisait, d'en prendre soin comme elle faisait — Mylène lui répondait que c'était à Pierre, surtout, que revenait l'honneur, mais Fabrice clignait de l'œil, il savait bien, allons, que c'était elle qui gérait tout le pratique, toutes les emmerdes —, elle avait donc beaucoup de courage mais il allait falloir passer la main, elle ne pouvait pas les garder à charge éternellement, et puis il fallait leur trouver un avenir, leur obtenir des papiers rapidement, des droits aux allocations ; ils avaient un droit au logement et il pouvait peut-être agir en ce sens.

« Ah, j'ai quelques entrées, moi aussi, disait la blonde, je peux vous être utile, ce serait bien de faire quelque chose pour eux », et elle coulait sur les trois êtres des regards de mère. À cette heure, dans l'euphorie de l'ivresse et de ses propres mots, chacun y allait de sa promesse et de son bon sentiment. Qu'en reste-t-il à présent ?

« S'ils nous parlaient un peu de leur pays, a lancé le médecin dont la compagne était retournée fumer en cachette. Ils doivent être forts pour ça, je suis sûr qu'ils racontent en chantant. Demande-leur

Alexandre. »

Fabrice levait les yeux au ciel mais Georges soutenait l'initiative du médecin, ce qui lui donnait une forme d'autorité, et Yaya et Jaffar ont roulé de grands yeux ravis et ils se sont mis à psalmodier des airs de chez eux, ça a absorbé tout son monde pendant quelques instants. Et puis, enhardis et soutenus par Manon et Alexandre, ils ont trouvé sur un téléphone des musiques bien à eux et après qu'ils l'ont connecté à une petite enceinte, les chants entraînants de l'Afrique se sont levés dans l'air. Des voix légères poussaient une ritournelle pleine de gaieté, presque enfantine, sur des rythmes rapides. Puis, les plus jeunes ont poussé la table et les chaises, et ça s'est mis à danser si bien que la blonde et son chauve de mari ont quitté les lieux, prétextant le gros travail qu'ils avaient le lendemain, le sérieux de la vie, en remerciant Mylène pour le partage si exaltant qu'ils avaient eu. Avec Georges et Pierre, qui était revenu calmé, nous nous sommes retranchés autour de la table de la cuisine, ayant amassé force munitions de café et de pousse-café, quelques bons cognacs qu'il avait aimablement dénichés de son placard réservé. Le médecin nous a vite rejoints, ce n'était plus de son âge, disait-il en écopant l'eau de son front, dans la pièce d'à côté on dansait et on criait au son des voix d'Afrique, il y avait trois Africains, Alexandre, une femme enceinte et Manon, Fabrice et Mylène, et parfois des cris haut perchés surmontaient le boucan général, j'avais du mal à définir de quel ventre ils sortaient, de celui qui était plein d'enfant, du ventre vide de Manon, d'Alexandre...

Le médecin moquait un peu tout ça, il n'avait pas grande admiration pour la négritude, comme il disait, c'était du bon folklore pour chez eux, mais ici, on avait tout de même autre chose, il ne faudrait pas que ça s'installe trop, Pierre était d'accord, et je dois avouer que c'était bon que chacun puisse dire ce qu'il pensait sans avoir une mère morale pour venir nous corriger. Georges, lui, étudiait le tableau en professionnel, il fit une proposition à Pierre :

« Si tu en faisais un livre ? »

« Un livre, de quoi ? »

« De tout ça... ta vie d'homme ayant accueilli des migrants. »

« Ne dis pas de bêtises, Georges. »

Il s'est probablement écoulé un long temps avant que nous ne prenions acte de la situation, quand on boit on ne compte pas. J'avais fait, quelques instants plus tôt, un petit tour dans le salon où les

lumières avaient été éteintes à dessein, tandis que Manon y dansait avec Yaya et Jaffar, les uns contre l'autre, la jeune fille ne tenait plus vraiment debout et tombait incidemment sur l'un, sur l'autre et s'y rattrapant longuement, plongeant des mains maladroites où elle pouvait, avec des rires aigus — l'infirmière avait remporté son ventre plein, son médecin et sa fatigue à la maison, elle n'avait plus de cigarettes. C'est ce que je venais chercher, moi, que j'ai fini par trouver en tâtonnant, et je ne m'étais pas attardé, Georges était en train de nous raconter une de ses bonnes histoires qui finissent inmanquablement par le rire et le petit verre de cognac, il dépassait Pierre de tout son embonpoint, pour tisser des récits hilarants, ce n'est pas peu dire, et j'avais profité d'une quinte de rire qui finissait pour lui en toux grasse, cela pouvait durer cinq bonnes minutes, c'est comme si tout lui remontait des poumons à la trachée en incluant le cœur, j'avais donc profité de cet interlude pour trouver des cigarettes, prévenant la chute de l'histoire, le petit verre de cognac et la cigarette qu'il appelle pour adoucir la brûlure — et même si les deux esthètes de la boisson et de la fumée me répétaient que c'était un cigare qu'il fallait après un bon cognac, que c'était presque pécher que cacher le goût en gorge par de la fumée de cigarette industrielle. Mais quelques instants après, quelques minutes, une heure peut-être, Pierre nous a fait remarquer qu'il n'y avait plus de musique et qu'il ne semblait plus y avoir personne. Fabrice était parti, nous l'avions entendu dire à Mylène qu'il était obligé de passer à une autre soirée où on l'attendait, c'était il y a longtemps déjà, et puis Mylène avait dû aller se coucher, elle avait en tout cas disparu. Pourtant, c'est comme si elle avait été dans une communion d'instinct avec Pierre car, quand nous sommes partis à la recherche du beau monde qui n'y était plus et que nous sommes dirigés vers la salle de bains, Pierre, Georges et moi, ayant cru entendre des voix étouffées en provenir, Mylène est sortie de sa chambre et nous avons tous quatre découvert dans le même temps une Manon aux yeux et aux habits défaits, très proche entourée de Yaya et de Jaffar à qui la sueur coulait de grosses gouttes et qui ont tenté de ranger subitement leurs grandes mains là où elles eussent dû se trouver, au bout de leurs bras et non sur quelque partie délicate du corps de Manon.

Mylène était horrifiée et Pierre t'a remis tout ça en ordre rapidement, tandis que Georges repartait dans ses étouffements de

rire. Saintonge a poussé devant lui les deux hommes et à peine avions-nous fait quelques pas que nous avons entendu les hoquets de Manon qui déversait tout ce qu'elle pouvait dans les toilettes, vomi et larmes, Mylène lui retenant les cheveux. Dans le bureau de Pierre où il les menait, Alexandre était allongé sur le lit avec Aman, celui-ci avait retrouvé sa position d'aigle en tailleur, alors que le fils Saintonge vautre lui murmurait des mots anglais.

« Merde ! a crié Pierre. Foutez-moi tous le camp ! »

J'ignore si Pierre a mesuré la portée de sa phrase, j'en doute, l'ivresse nous avait tous assaillis, sauf les deux Africains dont je n'aurais su dire s'ils étaient restés au Coca ou s'ils avaient bu quelques verres en cachette, ce qui aurait été mieux pour eux, compte tenu de ce qui allait suivre. J'ignore donc ce que Pierre avait en tête en nous intimant de tous foutre le camp, mais il se trouve que, peu après, j'étais sur le trottoir en compagnie d'Alexandre et d'Aman — comme un oiseau de nuit jeté dehors en plein jour —, Georges venait de monter dans un taxi et bientôt c'était Manon qui arriverait, s'étant refait une beauté et qu'accompagnaient, comme deux protecteurs, Jaffar et Yaya. Alexandre avait décidé de nous mener, et comme en pareille situation l'on aspire surtout à se laisser porter, et qu'il était pour le moins absurde de nous trouver tous six dans la rue, nous nous sommes laissé entraîner, il avait commandé un van pour nous transporter, nous ne devions pas aller bien loin, mais il estimait qu'il n'y avait rien dans le quartier, qu'il fallait changer d'arrondissement, passer de l'autre côté de Châtelet, derrière l'Hôtel de Ville, où il savait où nous pourrions danser. Au sujet d'Aman, il n'avait aucun doute, mais pour ce qui concernait Jaffar et Yaya, il était plus sceptique, nous laisserait-on entrer malgré le bel enrobage que Manon faisait, ayant remis de l'ordre dans son visage ? Tout de même, non, ça n'irait pas, décréta-t-il, nous n'allions pas pouvoir entrer, Jaffar et Yaya ressemblaient beaucoup trop à deux migrants échoués, aussi décida-t-il que nous ferions d'abord par chez lui un crochet, le chauffeur nous attendrait, ce n'était qu'une question de minutes, mais il ne l'entendait pas de cette oreille, le chauffeur, vous comprenez, il disait, si j'ai une autre course commandée pendant ce temps, je serai obligé de l'accepter. Qu'à cela ne tienne, nous trouverons un autre chauffeur, l'on trouve toutes sortes de chauffeurs pour nous mener dans Paris désormais, et puis celui-ci n'était pas fort agréable, jugerait Alexandre,

qui prétendait qu'il regardait les trois noirs à l'oblique — alors que lui-même, le chauffeur, suis-je obligé de me rappeler, était également un peu bronzé et cachant mal, m'avait-il semblé, sous une soumission trop appuyée, une forme de mépris et d'agressivité retenue, que la musique qu'il nous imposait trahissait.

Ainsi nous voilà chez Alexandre Saintonge, quelque part entre Temple et République, dans un petit appartement au parquet craquant où Jaffar, Aman et Yaya se trouvent tout intimidés sous quelques lumières colorées, tandis que Manon se jette sur un canapé. « Mettez-vous à l'aise », dit le fils Saintonge qui avait résolu de ne plus parler qu'en anglais, ce dont nous nous acquitterions finalement tous cette nuit-là sans trop de peine, et qui me donnerait l'illusion de mes vingt ans à l'étranger — sur quoi, il tamisa les lumières et mit de la musique, puis sortit des placards quelques bouteilles et quelques verres.

« Manon, veux-tu bien servir, ma belle ? » demanda-t-il, tandis qu'il ouvrait ses armoires pour dégotter des vêtements aux trois hommes qu'il avait décidé de déguiser, nous étions dans une pièce qui lui servait de chambre, de bureau et de bar, l'autre pièce, au bout d'un long couloir, étant la cuisine où je pris le Schweppes pour la préparation des gin-tonics. À côté de la cuisine se trouvait une salle de bains de taille acceptable.

Il en a fallu des simagrées pour faire boire Jaffar et Yaya ; d'Aman, de ce côté, il n'y avait rien à tirer et c'est d'un œil qui n'en jugeait pas moins qu'il regardait ses coreligionnaires siroter non sans apprécier les cocktails amers. C'était une toute joyeuse ambiance, je dois dire, que nous mettaient Manon et Alexandre, celui-ci, gai et léger, tournant en tous sens pour faire essayer des vêtements, des parures, chacun s'étant si bien pris au jeu que Manon avait enfilé un pantalon moulant bleu électrique qu'elle portait merveilleusement au-dessus de ses talons, ayant mis quelque parure à plumes sur son buste et s'étant outrageusement maquillée ; que j'avais accepté moi-même qu'elle me maquille, pour rigoler. Je n'étais pas insensible à ses charmes — qui l'eût été ? —, et me trouver seul avec elle dans la salle de bains, au prétexte qu'il nous fallait un miroir, avait fini par me décider, tandis qu'Alexandre s'occupait des trois hommes qu'il voulait absolument habiller. Manon était à présent maquillée comme une vamp, j'avais l'air d'un travesti, n'étaient mes habits dont je n'avais pas voulu

changer, j'ai allumé une cigarette qu'elle m'a volée, rendue rouge de ses lèvres luisant de stick, ce que je lui ai fait remarquer, elle les a collées aux miennes, ç'a été fugace, Yaya, Jaffar faisaient leur entrée, accoutrés l'un d'un costume aux couleurs chamarrées, l'autre d'un débardeur qui lui serrait le torse sous une chemise épaisse, chapeau sur la tête et jean trop étroit car il est d'une autre stature, Jaffar, que n'est Alexandre. Quant à Aman que nous retrouverions dans l'autre pièce après avoir beaucoup ri et que Manon eut trouvé à maquiller Jaffar et Yaya, Aman, lui, n'avait pas beaucoup changé, ayant presque tout refusé, mais il est bien comme cela, disait Alexandre dont le regard s'attendrissait, et alors de se mettre à danser. Et nous de danser avec lui, une nouvelle soirée commençait, j'étais, moi, dans les hautes brumes de l'alcool où il me faudrait me maintenir, Manon s'était, de ce côté, si l'on peut dire, refait une virginité, et les autres hommes commençaient à peine à picoler. C'est donc par la bouche de celui qui n'a pas conservé les souvenirs les plus clairs de cette soirée que vous apprendrez la suite de l'épopée. Combien de temps s'est-il passé, que nous dansâmes tout collés dans une infime lumière avant qu'Alexandre se décidât à nous emmener, je ne saurais le dire. Mais un moment, nous avons quitté l'appartement pour nous rendre ailleurs, je me suis tout à fait laissé traîner, je nous vois bientôt dans l'antichambre de cette boîte gay. Jusque-là, ce n'est pas trop choquant, nous sommes assourdis de musique, certains sans doute, comme moi, assommés d'alcool, la lumière est très sombre, Alexandre nous fait passer des verres, et je suis, moi, davantage préoccupé par Manon, son pantalon bleu moulant, ses lèvres rouge sang, que par le reste, les trois migrants notamment. Une boîte gay, me direz-vous aujourd'hui, qui cela peut encore choquer ? Manon pas le moins du monde, que l'on eût pu croire partout chez elle, et pour moi la luxure étant comme une seconde nature, bien que je n'aie jamais goûté ce que sont pour certains les plaisirs de l'homosexualité. Mais que vous dirait Aman qu'Alexandre avait entraîné par la main vers le fond de l'ancre où des hommes à pleine bouche s'embrassaient ? Jaffar, lui, avait son petit succès, ce qui ne semblait pas lui déplaire, de ce que j'en ai pu voir, non pas qu'il aimât les hommes, cela je n'en sais rien et n'en pourrais rien dire, mais parce qu'il aimait danser et qu'il s'était tout de suite trouvé entraîné par quelque gars au milieu de la nuée, et son visage riait et il ne paraissait pas tout à fait gêné par les mains qui le

touchaient. J'irais moi aussi, plus tard, danser avec Manon, mais pour l'heure nous étions restés au comptoir avec Yaya qui regardait éberlué, j'en riais avec Manon qui le faisait boire en lui expliquant que ça irait mieux et j'en profitais pour me rapprocher d'elle, je n'avais décidément, je l'avoue, pas envie de finir la nuit seul et je sentais que la partie m'était presque assurée. Du reste, autant vous l'avouer tout de suite, tout se passerait comme je l'avais prémédité, c'est moi qui ai ramené Manon alors que l'aube pointait et que, ayant perdu Aman, Alexandre était rentré avec Yaya et Jaffar pour les faire dormir chez lui, soit qu'il eût un accès de conscience et qu'il se dît qu'il ne pouvait pas perdre les trois gars qu'il avait emmenés, en ayant déjà égaré un qui était, selon toute vraisemblance, parti choqué ; soit qu'il n'eût pas envie de rentrer seul, et probablement les deux à la fois, mais je dois vous dire que je n'ai eu nulle crainte pour la vertu de Jaffar et Yaya, qui savaient désormais à quoi s'en tenir au sujet d'Alexandre et qui ne semblaient pas partager ses goûts. Mais à cette heure j'étais loin d'y penser, tout ce qu'il me restait d'esprit étant tendu vers la seule entreprise qui m'importât, éloigner tout ce qui aurait pu s'approcher de Manon pour me la disputer, sa faiblesse, dont je souhaitais tirer mon profit, ayant pu tout aussi bien servir celui d'un autre, bien qu'en réalité, dans cette boîte, je fusse à peu près seul à m'intéresser vraiment à elle, il me faut en convenir. Yaya, Jaffar, Alexandre partis, nous avons bu encore un verre dans la boîte et nous avons dansé, j'étais libre enfin de laisser s'épancher mes mains et de blottir mes lèvres contre les siennes, Manon s'abandonnait, non à moi spécialement, je le savais, mais à l'homme qui à cette heure saurait encore la faire durer. À l'aube, nous avons pris un café, mangé des croissants, nous avons encore fumé et puis je l'ai emmenée chez moi, il aurait été l'heure de se lever, d'aller au travail, nous commençons tout juste à nous déshabiller, ça sentait la sueur, le tabac et l'alcool, je n'ai pas eu de mal à bander, un peu plus à réorganiser mes souvenirs, mon visage, mes idées quand je me suis réveillé bien plus tard dans un lit vide où seules quelques taches attestaient que Manon fut passée.

Ainsi donc j'avais fait la connaissance d'Aman, de Yaya et de Jaffar. Ces deux derniers, je leur avais disputé Manon, mais cette petite victoire me laissait dans un état d'esprit mitigé. Devais-je en être fier ?

Mylène était-elle au bord de la crise de nerfs, le lendemain, comme le prétendrait Pierre qui, rentrant plus tard qu'elle, le soir, disait l'avoir trouvée prostrée dans la cuisine, par-dessus un bol de tisane fumant, pour calmer le tourment ? D'abord, il y avait la soirée de la veille et ce qu'elle avait pu tirer de la bouche d'Alexandre au sujet de la nuit, lui ayant laissé plusieurs messages inquiets, après qu'Aman eut sonné, la réveillant en pleine nuit, tandis que Pierre, lui, dormait, Aman rentré seul sans dire un mot et sans donner d'explication à Mylène qu'il venait de réveiller, sans répondre à ses questions — où étaient les deux autres ? —, se contentant de lui couler un regard froid, réprobateur, impérieux et de disparaître dans le bureau de Pierre où il irait se coucher. Mylène eut de la peine à se rendormir, les deux hommes dont elle se devait de prendre soin, où étaient-ils, ne pouvait-elle s'empêcher de laisser tourner dans sa tête, la nuit a de ces ressassements de mer, parfois, et c'est une idée unique qui, comme un rebut à la dérive, flue et reflue sans jamais se poser au rivage ni rejoindre le large, noir oubli des profondeurs. Elle avait donc, disais-je, laissé des messages à Alexandre qu'elle savait parti avec eux, d'abord au milieu de la nuit et puis toute la matinée et jusqu'à ce qu'il rappelle en début d'après-midi pour la rassurer. Il avait déposé Yaya et Jaffar à l'appartement, tout allait bien, ils avaient dansé toute la nuit, s'étaient beaucoup amusés, dirait-il, mais la mère savait aussi à quel genre d'amusement il s'adonnait et elle craignait qu'ils n'eussent été choqués, bien qu'elle ne le dît pas au fils — chose impossible à dire à une mère. Puis, il y avait encore d'autres épaves rebutées par les flots

de son esprit qui lui étaient venues choquer les idées au cours de l'insomnie : les moments ratés de son dîner, l'échauffourée entre Fabrice et Pierre, deux hommes que, différemment, elle appréciait, et cette vidéo qu'il leur avait montrée, allait-elle porter préjudice à Pierre ? Au milieu de ses songes agités, elle en ressentait le mauvais présage qui ne tarderait pas à être vérifié, car si Pierre rentrait si tard, alors qu'il eût fallu, ce soir-là justement, qu'il rentrât tôt, c'est qu'il avait été convoqué par sa hiérarchie qui l'avait mis en garde après le tollé qu'avait suscité la vidéo dont Fabrice avait parlé, et bien que la défense de Pierre fût en partie acceptée par sa hiérarchie cela ne suffisait pas, il faudrait qu'il aille en public présenter ses excuses, c'est ainsi qu'il fallait faire ; avant d'attaquer la puissance médiatique, il faut se coucher devant elle, c'est ce que dirait Pierre à Mylène, me raconterait-elle, ajoutant qu'il refusait catégoriquement et de manière bornée de se soumettre à l'impératif médiatique et d'aller avouer une faute qu'il n'avait pas à expier, ne l'ayant pas commise. Mylène était par conséquent fatiguée. La journée lui avait paru longue, elle avait mal au crâne, elle avait mal en son âme, en son orgueil désenchanté, elle n'aspirait qu'au repos, à la nuit noire et sans rêve qui repose l'esprit de n'être que ce qu'il est, elle avait une seule hâte qui était de se trouver chez elle, bien au chaud sous la couette, et de tomber, comme on dit, dans les bras de Morphée. Ainsi se hâtait-elle, ne sachant encore quel destin attendait son Pierre, quelles aventures encore l'attendaient, elle. C'est enfonçant la clé dans la serrure de la porte d'entrée qu'elle commença de tendre l'oreille. Les bruits venant de l'intérieur n'étaient pas naturels, pas de nature, en tout cas, à ce qu'elle y fût accoutumée. Oh, ces cris, quand elle referma la porte !

« Ils étaient tous deux, Yaya, Jaffar, devant un porno et c'est l'écran qui hurlait ! »

Eux, hypnotisés, fascinés par le spectacle s'agitant sur l'écran du téléviseur depuis lequel ils accédaient au Net, et assis tous deux sur le canapé, sur son canapé, et Mylène prétend qu'elle a vu dans leur main leur sexe monstrueux, turgescent, et elle prétend encore qu'elle en a vu la sève couler quand elle est entrée et juste avant qu'ils n'aient le temps de ranger leur vit, et elle a éclaté en sanglots tandis que d'une main maladroite l'un tâchait d'éteindre le téléviseur, Mylène partant s'enfermer dans sa chambre. Voilà ce qu'elle aurait à raconter à Pierre quand il rentrerait, lui, moralement épuisé par l'entrevue qu'il avait

eue avec le recteur, et de ce fait énervé, tandis qu'elle, il le sentait, était totalement accablée et prête à bondir comme un ressort, aussi capable de sombrer dans le mutisme dévastateur que dans l'hystérie des cris, tâchant, Pierre, sans grande patience, de représenter à Mylène que c'étaient des hommes, avec des besoins d'hommes.

« Mais cette fille que tu as ramenée ! Dans les toilettes... eux, encore, hier ! » hurla Mylène, et Pierre se remémora cette scène qui lui était sortie de l'idée, les deux plongeant leurs mains dans Manon.

« Ils ne lui ont rien fait », dirait-il.

« Rien ? Et leurs mains, où ? »

« Boh, à peine quelques petites caresses, essayait de tempérer Pierre. C'est de bonne guerre ! Et puis, c'est un peu elle qui a allumé le feu, non ? »

« Évidemment ! Elle était ivre, cette fille, elle ne savait plus. Elle aurait pu se réveiller avec le sentiment d'avoir été violée ! Tu y as pensé à ça ? Et sous notre toit ! Et c'est toi qui l'as ramenée ! »

Il haussait les épaules, me dirait-elle, et puis il alluma une cigarette.

« Écoute Mylène, cette fille est majeure et si elle a besoin de se faire tripoter par deux nègres et qu'elle n'y voit pas d'inconvénient ou encore qu'elle fait cela par charité, c'est son problème. Bien sûr, je préfère qu'elle le fasse ailleurs mais enfin, tu ne peux pas régner sur la sexualité des gens. »

À elle, alors, de hausser les épaules, d'allumer une cigarette.

« Tu ne comprends rien. »

Et puis : « Tu te rends compte des problèmes que ç'aurait pu nous créer ? Deux migrants illégaux et une étudiante ! »

Il est vrai que nous avons assez de problèmes sur le dos, convint Pierre qui lui raconta alors ses déboires à l'université, il avait un peu hésité, le lui dirait-il ou non, il ne voulait pas encore un peu plus l'accabler et puis ce n'était pas un épisode qui tournerait en sa faveur, il le savait, Mylène n'aimait pas ce genre de provocation, de gaminerie, disait-elle, dont il se rendait parfois coupable, dont elle déplorait toujours les causes et lui, plus tard, les effets ; il avait pu penser qu'elle prendrait cela pour une fanfaronnade de sa part, aussi avait-il d'abord songé à lui cacher, mais plus tard, il pensa que c'était trop grave, que tôt ou tard il lui faudrait en parler, et puis il ne

parviendrait pas à garder cela pour lui seul. Combien d'égoïsme entraînait dans cette annonce qui le soulageait d'un poids, alors que Mylène avait déjà presque atteint le creux de la vague, si bien que cela pût sembler une manière de lui tenir la tête sous l'eau ? Il lui avait confié l'entrevue, en minimisant toutefois les propos du recteur, bien entendu sa carrière ne serait nullement affectée par cet incident, c'était seulement que nous vivions dans une époque hautement morale et qu'il fallait d'une manière ou d'une autre lui concéder une part de soi-même, et on demandait à Pierre de présenter ses excuses aux étudiants et à toute personne que son acte violent aurait pu ou pourrait choquer car, bien entendu, il s'agissait d'exemple et c'était à lui de le montrer, comment sinon pouvait-on demander aux étudiants de bien se comporter ? C'est ce que lui avait dit le recteur, devant qui il avait baissé la tête, c'était la moindre des choses mais aussi le maximum qu'il pût faire, refusant obstinément de se rendre devant un média quelconque pour présenter ses excuses, il n'entraînait pas dans sa conception des rapports humains de présenter des excuses à des étudiants qui lui avaient craché au visage et l'avaient insulté, cela il essaierait de le dire au recteur, avec des mots bien pesés, des phrases toutes contournées, mais pourtant celui-ci insisterait. Il n'était pas normal qu'un professeur semblât prêcher la violence et la haine. Pierre avait beau s'en défendre, il n'était prêcheur d'aucune forme de haine ou de violence, il n'avait fait que répondre à des attaques, l'ordre du ministère était qu'il s'inclinât et comme il ne s'inclinerait pas, fit-il savoir au recteur, homme tout en rondeur de mots mais inaccessible au sentiment s'il ne lui venait de plus haut, la discussion en resta là et l'on ne se quitta pas en bons termes, malgré la poignée de main et les mots d'encouragement du cacique.

« Pourquoi n'as-tu pas répondu à l'invitation de Fabrice ? » demanderait Mylène à Pierre qui tâcherait de lui représenter qu'il n'aimait pas ce gars, n'avait nulle confiance en lui et ne voudrait lui causer nul plaisir, et ce qu'il ne révélerait pas à Mylène, c'est que toute la journée les demandes d'interview de la part d'une foule de médias avaient afflué, il faut dire que l'actualité était faible ces jours-ci et que ce montage vidéo s'était présenté à peine deux jours après que les photos du naufrage d'une embarcation de migrants en Méditerranée eut ému toute la population européenne. Alors penses-tu, me dirait Pierre, quand on montre juste après un mâle blanc de

plus de cinquante ans giflant un étudiant venu prétendument manifester pour accueillir ces pauvres migrants qui meurent en pleine mer, cela fait résonner à plein la grosse caisse médiatique, et il ne pensait pas si bien dire, me confiant qu'il n'avait pas voulu allumer la télévision ou la radio, s'empêchant de se rendre sur les actualités en ligne, afin de ne pas tomber dans une sombrerie où il n'aurait pu que déchoir, c'était certain, j'avais vu, moi, quelques débats télévisés où il était question de cela et terrible était le fardeau qu'on lui mettait sur le dos, comme si Pierre tout à coup était devenu l'épée par quoi périssait toute l'Afrique subsaharienne, quelques journalistes se donnant bonne presse en en faisant le parangon du grand mâle sacrificateur dénué de toute compassion. D'intolérant, il devenait intolérable et la suite ne ferait que le confirmer, bien que, une actualité en chassant une autre, il ne fût plus question de cela sur les écrans télévisés et dans les feuilles de chou dès le surlendemain, mais il ne faut jamais sous-estimer la mémoire de ses ennemis, que celle de l'immense réseau Internet seconde si avantageusement.

En attendant, il était préoccupé par ce que lui avait dit Mylène ; par la sexualité de ces trois hommes qu'il avait placés sous son toit ; et même s'il songeait qu'Aman saurait se contenir ou qu'il serait assez rusé pour combler les désirs qui pouvaient lui creuser les reins, il fallait, pour les deux autres, trouver une solution. De manière générale, il était grand temps de prendre des résolutions, il voyait bien que cela craquait de toute part, cette tenture derrière laquelle il avait voulu abriter tout le monde en pensant que cela tiendrait jusqu'à ce qu'il trouvât une solution pérenne. Il était à présent forcé d'y sacrifier et il n'aimait pas ça. Il commença par chercher des justifications à ces hommes.

« Nous baisons leurs femmes et leurs sœurs, sinon leurs filles, qui tapinent à Paris et partout en Europe, exposa-t-il à sa femme ; pourquoi n'auraient-ils pas envie de baiser les nôtres ? Je t'accorde qu'ils y sont allés un peu fort, un peu vite, avec Manon, et que nous avons eu raison de la protéger de leurs assauts, mais il faut aussi les comprendre, ils doivent fatiguer leur virilité et il va bien falloir leur trouver un moyen d'épuiser ces corps faute de quoi, tu as raison, ça pourrait tourner au drame. »

Il allait leur parler, avait-il dit à sa femme, mais au fond du vrai, il

ne savait pas ce qu'il leur dirait, il n'en avait encore rien résolu. Puis, acculé par les événements, par le regard de sa femme qui attendait qu'il décidât, qu'il fit quelque chose, il se prit à réfléchir vraiment. La décision ne reposait que sur lui. Il n'y avait pas à tergiverser ; il n'y avait plus à tenter de resquiller. Pierre fit un choix qui, s'il l'engageait, laissait aussi le problème le contourner — l'homme est ainsi qu'il ne décide la plupart du temps que de repousser les problèmes ou les questions afin qu'un autre les repousse à son tour ou s'y attelle, se charge d'y répondre, et ce n'est pas moi qui blâmerais Saintonge d'avoir agi de la sorte.

Est-ce par manque d'imagination ; est-ce faute de temps à y consacrer ; est-ce par choix de la facilité ; est-ce parce qu'il pensait qu'elle prendrait le problème en charge, elle, les femmes ayant des dispositions pour résoudre les problèmes d'ordre pratique qui nous paraissent insolubles à nous, les hommes ; ou est-ce par simple erreur de jugement, je ne saurais dire. Quoi qu'il en soit, et si étonnant que cela semble, c'est vers Éléonore que Saintonge s'est tourné. Il aurait beau me dire, plus tard, pour sa défense, il aurait beau arguer de ce qu'il ne voulait pas les mener vers de pauvres filles dont on exploitait sans scrupules la vie misérable dans les allées du bois de Boulogne ou sur quelque boulevard sordide de Paris ou encore au fond de quelque banlieue sinistre. Il aurait beau tâcher de me convaincre qu'il ne pouvait mener ses Africains en rut vers quelque vieille Chinoise qui tapinait pour le compte d'ordures méprisables chaque nuit sur le boulevard de Belleville ou, pire, vers des jeunes filles amenées de leurs pays à eux et réduites à l'esclavage par des mamans sans cœur ; il avait beau prétendre que c'était trop de misère ajoutée à la leur et qu'il avait préféré les mener vers une personne de confiance, c'est une incontestable erreur qu'il a commise en contactant Éléonore pour essayer de vendre sa peau aux hommes qu'il avait recueillis. Il crut de bonne foi, je n'en doute point, que, s'il arrivait à la convaincre, elle, de sacrifier sa chair pour les apaiser, ce serait de sa part, à lui aussi, un beau sacrifice. Car alors il ne pourrait plus jamais la toucher. Il était prêt à renoncer à son plaisir si cher, mais c'était une erreur tout de même et peut-être la première erreur était-elle d'avoir cru qu'on attendait de lui cela.

« Jamais je ne pourrais retourner à elle après leur passage à eux, me dit-il. Non pas tant, tu penses bien, en raison de ce qu'ils sont noirs

ou africains ou pauvres, mais du fait que je ne pourrais trouver mon plaisir là où je saurais qu'ils ont trouvé le leur ; que je ne saurais revenir à elle en ayant en tête qu'elle a tenu mes deux nègres là dans son corps et cela serait de même avec quiconque fréquenterait cette femme dont j'ai voulu jusqu'à présent me donner l'illusion d'être le seul client, et bien que cela paraisse improbable, sans cesse nous nous berçons d'illusions et c'est même très souvent par cela que nous nous maintenons en vie ; tandis que, sachant avec certitude qu'ils auraient touché eux aussi cette femme, je ne pourrais plus m'endormir d'aucune illusion. »

Je n'ai pas cherché à lui dire qu'il en trouverait alors une autre, n'étant pas stupide au point de croire qu'une femme, même une femme que l'on paie, se remplace aisément par une autre, comme une voiture — et même une voiture, on s'y habitue et on ne la remplace pas si facilement, et j'ai eu quelques femmes et quelques voitures, que cette juxtaposition plaise ou non. C'est un vieux problème que pose la sexualité, je n'apprendrai rien à personne en le disant, un problème aussi vieux que le monde, et que l'argent ou toute forme de transaction n'a jamais su résoudre, dont l'argent ou toute forme de transaction, pourrait-on dire, n'a jamais su venir à bout, et c'est tant mieux dans le fond, mais aussi ce qui fait qu'elle réserve toujours tant de surprises. N'allons pas croire qu'il suffirait de proposer de l'argent ou toute autre chose à une femme pour qu'elle ouvre grand les portes de sa chair, et quand bien même la femme est vénale et même s'il est impensable aujourd'hui de le dire, ce qui n'empêche pas, fort heureusement, de le savoir.

Car, comme dit Saintonge, ils ont encore du boulot avant de supprimer toute trace de ce qu'ils appellent « l'aspect résiduel de la phallocratie dans notre langage ». Il en veut pour preuve le mot « vénal », formé sur la même racine latine que le nom de la déesse de l'Amour et que les maladies que l'on dit aujourd'hui sexuellement transmissibles et dont on sait que la femme est le réceptacle.

Aurait-il eu trop confiance en la puissance de son porte-monnaie, ce cher Saintonge, qui crut pouvoir aisément résoudre le problème de taille qui s'était présenté à lui — plus précisément à sa femme ? Disons-le tout de go, Éléonore n'a jamais voulu, n'a jamais pu s'accoupler ni avec Yaya ni avec Jaffar, n'a jamais pu faire quoi que ce soit pour les délivrer de ce qui leur pesait au bas-ventre, Saintonge

semble avoir surestimé sa puissance, et la jeune femme entraînée à la misère sexuelle et affective, à la pitoyable humanité, n'a pas succombé comme aurait fait une autre à la pitié, à l'empathie, au point de pouvoir se donner, même pour tout l'or du monde — ce que, du reste, l'ami Pierre n'eût pas pu lui offrir. Car c'est lui qui avait proposé de payer, sans pourtant prévenir Éléonore de la venue de nouveaux clients, n'ayant pas cru bon ni correct de la mettre en garde qu'il lui envoyait deux grands noirs affamés. Aussi, après avoir passé un moment, bref, avec eux, Éléonore l'a-t-elle rappelé en lui disant que non, elle ne pouvait pas, qu'il ne devait plus jamais essayer d'entreprendre ce genre de manigance, elle ne pouvait pas s'accoupler à des noirs et elle avait toujours choisi ceux avec qui elle le faisait, il y avait trop de pression affective et sexuelle avec eux et rien qui fût naturel dans leurs rapports, elle n'était pas une pute de quartier, il s'était totalement fourvoyé ; elle dit cela, me dirait-il, sur un ton de colère que son accent slave rendait plus épaisse encore, et Pierre eut honte. Oui, il s'était fourvoyé, il avait cru pouvoir se débarrasser d'un problème complexe par la facilité, il le regrettait à présent, ayant beaucoup perdu dans cette affaire, et pas seulement Éléonore, comme on le verra plus tard. Au reste, qu'avait-il pu croire ? Que les mener une fois chez une femme aurait pu les débarrasser pour longtemps de la brûlure vive du ventre ? C'est une nouvelle naïveté qu'il paierait. Pierre, décidément, n'est pas fait pour les choses pratiques.

Bientôt, ils ont commencé à sortir de manière régulière, Yaya et Jaffar surtout, et Pierre ne peut pas dire que cela le contrariât, au contraire, il était même satisfait et soulagé qu'ils cessassent de demeurer enfermés dans l'appartement, oisifs. Voici comment les choses se sont passées, voici le récit tel que j'ai pu le reconstituer à partir des paroles de Pierre et de Manon qui, depuis ce bout de nuit que nous avons passé ensemble, m'était d'une certaine manière liée, assez tout au moins pour que nous nous voyions de temps en temps et qu'elle me racontât ce qui vient, allongé à son côté, moi, parfois, caressant d'une main distraite la peau de son ventre après l'amour, d'autres fois assis face à elle, prenant un café au petit matin ou partageant un verre de blanc en début de soirée. C'était quelques jours après les mésaventures que je viens de conter, Manon était allée trouver Pierre dans son bureau à l'université, elle voulait avoir des nouvelles de ses migrants, comme elle lui dirait.

« Voilà qu'elle déboule dans mon bureau, jambes exquises et sourire innocent, m'a raconté Pierre. Et elle ferme la porte derrière elle, d'autorité, sans demander nulle permission, je me retrouve enclos dans quatre mètres carrés avec cette jeune fille qui n'est pas mon élève. Tu comprends, ce n'est pas la première fois que je me retrouvais enfermé dans ce bureau exigu avec une jeune fille, mais il y a d'ordinaire un prétexte professionnel qui m'aide à passer outre la fraîcheur de leurs voix, de leurs lèvres, au-delà de la lumière de leurs yeux. Manon, ce fut sans crier gare et sans prétexte de cette sorte ; et comme il arrive quand une femme nous prend en faiblesse et qu'on ne

peut lui livrer son corps, je lui ai livré mes états d'âme, mes sentiments, toute la bouillie intérieure de mon corps. Après quelques paroles vides, j'ai plongé. J'ai bien dû lui confier que j'étais en peine avec eux, que je ne savais comment m'en sortir, comment les sortir de là, c'est-à-dire pas forcément de chez moi, mais de cette situation apparemment inextricable. D'abord il y avait ma position à l'université qui semblait jour après jour un peu plus intenable, il allait falloir que je courbe l'échine un certain temps en espérant que cela passe mais sans l'assurance que cela irait mieux demain ou après-demain, et c'est aussi, surtout, pour cela qu'elle était venue me voir, affirmait-elle. Elle avait vu, elle avait entendu ce qui se disait et se montrait à mon endroit ; elle trouvait cela injuste, c'est ce qu'elle me dit, ajoutant qu'elle avait pris ma défense face à des étudiants qui me cassaient du sucre sur le dos, qui me traitaient de tous les noms, comme s'ils avaient trouvé en moi la bête immonde à combattre. C'était donc la deuxième fois, si je l'en croyais, qu'elle me défendait, j'en étais touché, profondément. Peu de gens, sinon personne n'a pris ma défense, c'est pourquoi je fus si profondément ébranlé de ce qu'elle me dit, c'est pourquoi je me sentais soudain si petit si fragile face à elle et, à tout instant, craignant de céder à cette pulsion qui voulait me contraindre à lui prendre les mains, à rouler ma tête tout contre son ventre et la serrer dans un élan d'affection vive qui m'aurait sans doute, si je n'avais su y résister, entraîné sur un versant audacieux. J'aurais pu, si j'y avais songé, jouer la faiblesse de l'homme et l'amener à me succomber, Manon était en pitié, prête à accueillir, je le voyais, mais je ne jouais pas, justement, et n'y pensais pas, profondément touché, comme je l'ai dit, par la marque de son affection et de son empathie. »

De sa bouche, Pierre me dit qu'il avait appris que certains de ses collègues montaient également les étudiants contre lui, qu'il ne doutait donc pas qu'ils fissent de même avec le recteur et qu'il sentait que ça s'agitait dans ce panier de crabes qu'est l'université, que c'était lui qui sentirait les coups de pinces, qu'ils viendraient, il en était certain, au moment le plus opportun pour eux, soit quand lui s'y attendrait le moins ou aurait, ne serait-ce qu'un instant, baissé la garde. Mais il n'a pas voulu parler de cela trop longtemps avec Manon, dirait-il ; il sentait que c'était un terrain dangereux et il n'aimait pas que l'on s'apitoyât sur son sort, il n'y avait vraiment pas de quoi,

tandis que ces trois-là, chacun à sa mesure, il y avait de quoi en avoir pitié tout en même temps que leur présence lui pesait, devait-il avouer. Aman, tout d'abord, il aurait demandé à Manon ce qu'elle en pensait ; elle de dire qu'il était secret, on ne pouvait le nier, mais qu'il avait de ce fait, sans aucun doute, une grande intériorité, oui c'est comme ça que Manon l'aurait dit : « Aman a sans aucun doute une grande intériorité. » Mais elle devait reconnaître qu'il était le plus difficile à pousser à sortir, à sortir de lui-même pour commencer, car c'était de cela qu'ils étaient venus à discuter, de faire sortir ces trois êtres de leur carcan — Saintonge ne les appelait jamais nègres devant Manon, parce que ce vocable, il le conservait pour lui-même, étant une manière de tenir éloignée toute forme de pitié qui l'eût amené à perdre la raison comme, prétendait-il, elle avait amené déjà trop d'Occidentaux à perdre raison à la seule évocation d'un migrant, voire d'un noir d'Afrique. Quand il les appelait nègres, donc, c'était à la fois pour heurter la bien-pensance toute dégoulinante de bons sentiments et empêcher cette forme de pitié qui donnait, selon lui, naissance à une charité mal ordonnée. Mais envers Manon, croyait-il, il n'était pas besoin de prendre garde à cela, elle avait trop de bonté, prétendait-il, et de raison pour qu'il fût nécessaire de heurter sa conscience — et je dois dire qu'à cette heure, mon Saintonge était visiblement trop ébloui par les jambes et les yeux de Manon, à moins que ce ne fût par sa propre déchéance, pour avoir su garder toute sa raison, car rien ne permettait de prétendre que Manon eût plus d'audace et d'honnêteté intellectuelle qu'une autre. Elle l'avait aveuglé, cela ne faisait aucun doute, par la compassion qu'elle lui montrait. Quoi qu'il en fût, elle était aussi là pour lui dire qu'elle avait envie de s'occuper d'eux, oui vraiment, c'était une envie, elle pensait qu'elle pouvait leur apporter quelque chose et avait du temps et de l'énergie à consacrer aux démarches administratives qu'il faudrait faire pour qu'ils pussent sortir de cette situation, ce temps et cette énergie que, précisément, Pierre n'avait pas, ou ne voulait pas consacrer à courir les administrations ou les associations.

« Et puis, il faut qu'ils sortent et rencontrent du monde, ta femme a raison, lui aurait dit Manon. Je peux leur faire rencontrer du monde, les faire sortir, ce n'est pas bon qu'ils restent enfermés comme ça. L'autre soir, nous avons bien ri, ils avaient l'air contents de sortir... »

« De sortir avec toi, oui, sans doute ; avec Alexandre un peu

moins. »

« Ah. Ils t'ont dit quelque chose ? »

« Oui, ils m'ont laissé comprendre que vous aviez été dans un lieu d'homosexualité, je sais bien d'où est venue l'initiative... »

« Tu sais, aurait repris Manon, ça m'arrive aussi d'aller dans ce genre d'endroits, je n'y vois pas d'inconvénient et on s'amuse toujours bien. »

« Tu dois comprendre que tu as affaire à des hommes arrivés il y a peu d'Afrique. Et qui sont musulmans. Et qui ne peuvent pas saisir ce genre de choses ; qu'on ne peut pas jeter ainsi dans la débauche occidentale sans qu'ils en sortent marqués en profondeur. »

Pierre dit cela, mais c'est surtout après Alexandre qu'il en avait, il savait que c'était lui qui les avait entraînés là-bas, il estimait que c'était un manque de respect, c'est ce qu'il dit à Manon et Manon comprenait ; elle n'y avait simplement pas pensé, elle n'avait pas pensé que cela pouvait les choquer.

« Tu ne les connais pas encore. Tu auras beaucoup de choses à apprendre si tu les fréquentes », lui avait encore dit Pierre, et Manon lui aurait dit que c'était justement cela qui l'intéressait, d'apprendre des choses à leur contact.

« Ce qu'il leur faut, ce ne sont pas des hommes, ce sont des femmes, aurait finalement lâché Saintonge en regardant Manon. Ils ont laissé leurs femmes là-bas, quand ils en avaient ; à présent ils sont seuls, terriblement seuls dans leur chair. Ils sont en chasse, comme tout homme esseulé, mais ce n'est pas pour cela qu'il faut se donner à eux sans réfléchir. »

Manon avait eu un petit sourire gêné, bien qu'elle ne baissât pas les yeux, pour lui montrer qu'elle ne se sentait en rien coupable, qu'elle n'avait à écouter aucune leçon de morale venant de lui ou de quiconque, c'est ce qu'il pensait, lui, c'est ce qu'il prétendait, ajoutant que la jeunesse n'acceptait plus aucune leçon de personne mais qu'elle acceptait dans le même temps tous les slogans moraux de l'époque sans discuter.

Est-ce par provocation ? Est-ce par faiblesse qu'il lui raconta comment il avait emmené Yaya et Jaffar chez Éléonore, n'ayant même pas osé proposer à Aman qui, devait-il avouer, l'intimidait ? Et ce n'est peut-être pas la chose la plus heureuse qu'il ait faite, que de le raconter à Manon, mais Saintonge est, dans son genre, un innocent, en

ce sens condamné. Comment avait réagi Manon à cela, sans doute vous le demandez-vous et moi aussi, il m'a été difficile d'obtenir quelque chose de fiable à ce propos, Pierre ayant botté en touche et Manon ne m'en ayant parlé que bien plus tard, dans des termes qui ne concordaient peut-être pas avec l'état d'esprit qui avait été le sien dans le bureau de Pierre ce jour-là.

Depuis, Manon passait régulièrement les voir, elle les faisait sortir, leur fit connaître Paris, elle avait le temps, elle, de les promener, elle disposait de ce temps qu'on a seulement à cet âge et qui fuit vite, le temps de l'étudiant, le temps de la jeunesse. Saintonge disait qu'il n'avait pas eu le temps, lui, de les mener dans la ville, de leur faire connaître la ville, c'est peut-être aussi qu'il s'y était mal pris, ou qu'il n'en avait pas eu la volonté profonde, mais à Manon ce fut simple, ils la suivraient partout, c'est si facile quand on a vingt ans et de longues jambes fines et un beau visage blond et tout ce qui va avec. Alors, toutes choses prennent un tour plaisant et il est tellement plus simple de musarder au bord de la Seine ou sur les pavés de Montmartre en compagnie d'une jeune fille qui attend tout de la vie qu'en celle d'un homme déjà fait et qui ne veut plus perdre ce qui lui reste de temps. Car, si Manon avait plaisir à sortir en compagnie des trois, ou parfois seulement de Yaya et de Jaffar ; car, si elle s'égayait à leur faire découvrir les choses simples de la ville et à les mener dans tous les quartiers qu'elle aimait ; si encore elle trouvait à s'enrichir en leur compagnie, Pierre, l'eût-il fait, aurait jugé qu'il perdait son temps. Il l'eût fait par charité, peut-être, s'ils en avaient manifesté le désir, mais il disait qu'avec lui ils n'avaient jamais voulu sortir, qu'il n'avait même jamais réussi à les traîner sur un marché ou sur les boulevards. Il disait qu'il n'avait plus l'âge pour cela, qu'il avait déjà éduqué un enfant, qu'il passait déjà son temps à essayer d'éveiller ses élèves à certaines choses de l'esprit et du goût qui lui semblaient essentielles ; que les rares moments qu'il avait de libres, il avait du mal à les consacrer encore à ces hommes, et que si Manon souhaitait s'occuper de leur loisir, lui continuerait de prendre en charge leur nécessaire, et que ce serait très bien ainsi.

Un jour elle les fit monter en haut de la tour Eiffel, par les escaliers, parce que cela coûte moins cher et qu'une étudiante n'a pas beaucoup d'argent, ce serait pour elle et pour eux inoubliable. Elle m'a raconté à grand renfort de rires comme elle avait dû les pousser pour

les faire grimper jusqu'au premier étage, ils trouvaient ça interminable et puis alors là-haut le ravissement et les cris effarés qui finissaient en éclats de rire, car ils avaient le vertige. Impossible de les faire marcher sur la plaque en verre qui venait d'être installée par-dessus le vide.

« Et Paris qui s'étalait sous nos yeux, dans le limpide ciel bleu ! » me raconterait Manon ; ils n'en revenaient pas. Tous ces toits, tous ces immeubles, tous ces monuments, interminablement, et si peu de verdure, à peine quelques bois à l'est et à l'ouest, mais la grosse eau qui serpentait au milieu portant les bateaux-mouches sur son dos, ça ils aimaient. Au deuxième étage, ils refusèrent de s'approcher à moins de deux mètres du parapet, Manon se moquait d'eux mais il n'y avait rien à faire, ils étaient blancs comme jamais. Ils ne montèrent pas au troisième. Après cela, Manon aurait bien aimé les emmener boire un verre en terrasse comme on fait avec des amis, mais ils n'avaient pas d'argent, elle en avait trop peu pour trois. Il faudrait remédier à cela, songeait-elle.

Une autre fois, sous la basilique Montmartre, ils essayèrent un manège. Ce fut leur première fois et ils étaient plus terrifiés, agrippés à leurs animaux de bois, que les enfants qui les entouraient. Ils étaient faciles, tout leur était découverte et ravissement, c'est cela qui plaisait à Manon, que son époque avait habituée aux hommes blasés et revenus de tout.

« Eux, disait-elle, ils reviennent de loin et pourtant, ils ne sont jamais revenus de rien. Jaffar, c'est l'éclat de rire permanent et quand il rit, c'est une montagne toute secouée, un grand tremblement de corps et comme ça part à tout instant et pour un rien, une journée en sa compagnie c'est mieux que de se rendre à la salle de sport, on en a les muscles du ventre tout tendus et les bonnes hormones de la joie plein l'esprit. Yaya, il rit en grinçant, comme d'autres parlent à mots couverts et c'est avec les yeux surtout qu'il exprime et c'est toujours plus fragile, mais précieux aussi. »

Et alors, après le manège, elle les avait même fait pénétrer dans la basilique, ils en étaient tout interdits, ne savaient comment se comporter, ils avaient voulu enlever leurs chaussures mais personne ne le faisait, ils avaient jugé que les chrétiens sont impurs, et les Européens, mais ils avaient tout de même le respect forcé par le bâtiment et l'atmosphère recueillie, et l'on a beau dire ce que l'on veut au sujet de cette basilique, ajouterait Pierre, à qui ils en avaient parlé

avec encore des brillances dans les yeux, l'imposante structure en haut de la colline, les dorures de mosaïques et les lumières des vitraux, les colonnades en marbre et le grand orgue, tout cela éblouit et en impose à tous les blancs, à tous les jaunes, à tous les noirs de France et de Navarre comme, à l'extrême sud du pays, Notre-Dame-de-la-Garde, et l'on voit même les esprits les plus rétifs à la statuaire, à la dorure ou à la religion s'y presser et s'en écarquiller les yeux.

« Et puis, demandait-il, la *Mater dolorosa*, est-ce qu'elle ne touche pas tout le monde ? »

À force, ils avaient appris quelques mots de français, non pas qu'ils pussent tenir une conversation, pas encore, mais ça permettait de mieux se comprendre, disait Manon, et puis bientôt ils suivraient des cours, c'est elle qui la trouverait, cette association d'aide aux migrants dans laquelle elle allait s'investir, car après tout, c'était aussi son futur métier. Aman, parfois, sortait avec eux, il avait des yeux partout, il observait, il humait la ville, pourrait-on dire, comme un chasseur repère les lieux et se familiarise, me dirait Manon. Il riait peu, mais il s'amusait aussi de certaines choses, le manège l'avait étourdi, la tour Eiffel l'avait fasciné. Il avait une passion pour les bateaux-mouches et il demanderait plusieurs fois à Saintonge de la monnaie pour pouvoir y embarquer. Il ne semblait plus avoir peur des forces de l'ordre et sortait de plus en plus souvent, seul, faire de grands tours dans la ville. Il avait découvert la Grande Mosquée où Manon les avait menés et il aimait s'y rendre, parfois il y buvait un thé qu'on lui offrait mais il ne goûtait pas les pâtisseries trop onéreuses, il laissait les sucreries pour les autres ; il aimait particulièrement y aller prier et le vendredi il se mêlait à la foule qui affluait des quartiers alentour et c'était un moment qui le ravissait. Il était attiré par l'Institut du monde arabe aussi, où il n'avait pas pu entrer car il craignait d'être fouillé à l'entrée et qu'on ne lui demandât peut-être des papiers qu'il n'avait pas, et cela lui laissait un goût amer, il l'avait confié à Manon. Il finit par oser prendre le métro, Pierre lui avait donné des tickets et il avait bientôt pris toutes les lignes, d'un bout à l'autre, la 14 était sa préférée, elle allait vite, tout était automatisé et, avant la gare de Lyon, il y avait cette petite jungle qui semblait surgir des entrailles de la terre. Bientôt, il connut toutes les stations et les destinations, il savait se repérer à la perfection dans le ventre de la ville. Il était resté coi à la station de RER Châtelet-Les Halles, comme découvrant un monde,

l'envers d'un décor. Il avait bien fréquenté tout au nord de Paris, à la porte de la Chapelle, les immenses rassemblements de gens de sa couleur, de sa misère, mais il avait vite fui, et d'en voir tant, soudain, sous la terre, et qui étaient vêtus comme d'autres, et le regard creusé de souci des Européens, cela l'avait bouleversé. Il aurait à peu près semblable sentiment à la gare du Nord, à la gare de l'Est, et puis marchant dans les alentours de Barbès. Une telle concentration d'Afrique, en plein cœur de Paris, et qui avait comme reconstitué un pan de sa terre, mais de manière fictive, virtuelle, comme déracinée, cela l'avait heurté, c'est à Manon qu'il en avait tout d'abord parlé, mais celle-ci étant incapable de lui apporter des explications, il en avait parlé à Saintonge. Il ne savait pas, n'avait pas su, Aman, et il découvrait l'immensité de cette Afrique qui avait fui comme lui et dont une partie, une partie seulement, lui dirait Saintonge, était là. Il n'était pas ignorant du fait que certains Africains émigrant périssaient avant d'accoster et il savait que les nouveaux arrivés se trouvaient, pour une bonne part, dans des camps sauvages, dormant dans la rue, comme il avait fait, ou encore dans la boue, quand ils n'étaient pas gardés derrière des clôtures barbelées, mais qui lui aurait dit que ceux qui semblaient avoir réussi à s'intégrer ressemblaient à cela, des morts-vivants attendant le RER sous la terre, traînant leurs sacs plastique et leurs cernes, criant, s'invectivant ou rendus mutiques par l'épuisement ? Ou bien encore, installant leur petit bazar sur les trottoirs ou proposant de la drogue à la sauvette, des articles tombés du camion, il avait vite compris ce qui se jouait dans certains quartiers comme celui de Barbès. Ils avaient de quoi manger, sans doute, voyait-il, et ils n'étaient pas sans cesse harcelés par des groupes mafieux en armes, bien qu'il ne fût pas aveugle à la violence qui habitait avec eux, sur les trottoirs du boulevard Barbès et du boulevard de la Chapelle, il avait même l'œil plus aiguisé que beaucoup de Parisiens, et chaque fois qu'il y était passé, il avait assisté à une scène de violence ; ce n'était pas si terrible que d'où il venait mais ce n'était pas l'eldorado.

« Et encore, lui dit Saintonge, ceux qui sont à l'intérieur de la ville sont les mieux lotis. La ville est ceinturée de quartiers où ils sont comme parqués dans d'immenses tours de béton et cela, tu le verrais encore dans toute la France. Ceux qui ne finissent pas au fond de la Méditerranée finissent dans de grands camps d'où ils ont l'illusion de

pouvoir sortir. »

Aman avait le regard en pointe, il ne disait rien mais sa moustache frémissait, me raconterait Pierre, et il lui avait par la suite demandé un plan pour aller voir ces grands camps à ciel ouvert dont Saintonge lui avait parlé, qui ceignent la ville capitale. Cela l'avait occupé quelques jours, il en était revenu pâle, mal à l'aise, il avait même été violenté dans certains coins, quand il s'était un peu trop approché, et au Bourget il avait dû fuir à toutes jambes et s'était caché plusieurs heures avant d'oser retourner à la gare pour reprendre le RER en direction de Paris. Là-bas, on n'aimait pas les étrangers, on n'aimait pas les curieux.

Yaya et Jaffar n'étaient pas si curieux ni si indépendants et je constatais bien, me dit Pierre, qu'il y avait une séparation de plus en plus nette entre eux deux et Aman, qui les toisait de loin. Manon les avait menés promener au Jardin des Plantes puis à la Ménagerie, elle avait réussi à obtenir qu'on les fit entrer gratuitement, ayant usé pour cela de son charme naturel et attisant la pitié envers deux pauvres migrants désireux d'entendre le cri des oiseaux de chez eux. Ils avaient d'abord arpenté les allées bien tracées, ils n'avaient jamais vu tel jardin, les lignes si bien faites, les plantes si domestiquées, arrangées, et des fleurs partout. Puis, ils se réjouirent de découvrir tant d'animaux différents et, si le sort des animaux sauvages d'Afrique les avait émus quelques instants, ils s'étaient vite habitués à ce qu'ils fussent derrière des grilles, n'ayant pas l'air malheureux et ayant bonne forme, le gaur surtout, qui les avait longtemps fascinés et tenus immobiles.

Elle les avait aussi emmenés dans des soirées, voulant leur faire connaître la vie étudiante et aux étudiants ce que sont vraiment des migrants, et puis elle n'avait pas toujours eu le choix, comment les renvoyer à leur inutilité après avoir passé un après-midi à arpenter Paris en leur compagnie ? Pourtant cela ne s'était pas si bien passé qu'elle l'aurait cru. D'abord, ses amis étudiants — l'étudiant se voit toujours de nombreux amis qui n'ont d'amitié que pour les réunions festives et qui se volatilisent dès la période des études finies —, une fois la curiosité de la rencontre dissipée, n'avaient pas montré un véritable enthousiasme à accueillir et nouer des liens avec Yaya et Jaffar. Ses amis étudiants aimaient l'exotisme mais, comme le dirait l'un d'eux à Manon, quand ils ont besoin de voir des migrants, ils se

rendent à la porte de la Chapelle ou ils se portent volontaires pour aider la Fondation Abbé Pierre et le Secours populaire, mais en soirée étudiante, ils aiment assez être entre eux et pouvoir rire et parler des mêmes choses. De plus, ils n'ont pas assez de sous pour inviter à boire deux ou trois migrants, la vie parisienne est déjà excessivement chère pour un étudiant. Puis, c'est gênant, lui dirait une autre amie, ces gars qui ont l'âge d'être nos pères et qui nous reluquent de leurs yeux affamés et qui n'ont rien à dire d'intéressant. D'abord, on ne comprend pas ce qu'ils disent, dirait un autre. Ces remarques nonobstant, il se trouvait chaque fois, ou presque, une jeune fille un peu marginale parce que timide ou moche ou mal dans sa peau ou encore végétalienne et ne buvant pas d'alcool, à moins qu'elle ne fût intéressée par les religions alternatives, comme me dirait celle que j'avais vue ce soir-là, ayant accompagné Manon à une soirée étudiante, bien que je n'aime pas beaucoup me trouver parmi des gens beaucoup plus jeunes que moi et qui disent tous les mêmes phrases, répètent les mêmes expressions sur un même ton, et aiment tous la même chose, l'unisson leur semblant la condition *sine qua non* de la vie, mais comptant, moi, sur une fin de soirée qui tournerait peut-être en ma faveur si j'arrivais à nous débarrasser de Jaffar et de Yaya, c'est pourquoi j'avais été très attentif à cette fille qui s'était trouvée d'emblée à l'écart et avec qui j'avais entrepris de parler pour me rendre rapidement compte qu'elle professait la religion du végétal, ce qui lui donnait mauvaise haleine et vilaine peau, et qu'elle se passionnait pour tout ce qui était alternatif, soit tout ce qu'elle estimait ne lui avoir pas été enseigné par l'État, par ses parents ou par la République. Qu'à cela ne tienne, m'étais-je aussitôt dit et, après lui avoir servi un verre de jus de canneberge, je lui avais présenté Yaya et Jaffar dont elle s'enticherait immédiatement, ce qui me laisserait l'occasion de rappeler au bon souvenir de Manon les nuits que nous avions passées ensemble, dont elle prétendait n'avoir que peu de souvenirs, ce qui aurait pu m'ébranler, me laissant croire qu'elle n'en avait gardé que peu de bons, si je n'étais déjà persuadé, et depuis longtemps, qu'il n'est nulle guerre de patience qui n'arrive à désarmer une femme et à finir par la jeter dans notre couche. Je m'occupais donc de raviver en Manon les sentiments les plus doux à mon égard, tandis que la jeune adepte des végétaux s'occupait de Jaffar et de Yaya. Je n'avais pas omis de lui dire qu'ils étaient musulmans, cela

avait frappé son oreille sinon son intelligence, longtemps elle n'avait tari de questions et quand cela fut le cas, elle eut d'autres trésors à déployer, je croyais avoir ce soir misé sur la bonne personne. De l'autre côté de la pièce où nous nous trouvions — après avoir commencé la soirée dans un bar du boulevard Voltaire, on nous avait emmenés dans l'appartement où vivaient en collocation quelques-uns des étudiants, derrière le Père-Lachaise, je m'étais beaucoup amusé de la vue que donnait l'appartement sur les murailles derrière lesquelles dorment les tombes et les fantômes ; de l'autre côté de la pièce, dis-je, se trouvait Aman sur un tabouret perché. Il observait, parlait peu, contrairement à Jaffar que l'on entendait faire grand bruit. Il posait parfois quelque question et je l'avais vu discuter avec deux ou trois gars avant qu'on le laissât seul sur son perchoir et qu'il décidât de partir, il était encore tôt mais il n'avait que faire ici, ça commençait à s'alcooliser très fort, ça sentait puissamment l'herbe aussi dont tout un groupe fumait en écoutant un rap grossier et lourd qui assommait le crâne au moins autant que le cannabis. Yaya et Jaffar avaient beaucoup fumé, je commençais sérieusement à m'emmerder, quant à moi, ayant tenté de discuter avec quelques personnes ici présentes, quelques jeunes filles notamment, dont la jeunesse davantage que la beauté m'avait plus ou moins séduit mais dont l'ivresse manifeste avait fini par me rebuter, leurs cris et leurs rires forcés me fatiguant, quand la prêtresse de la tige s'était mise à vociférer en direction de Jaffar qui avait, devais-je comprendre, laissé traîner sa main un peu plus loin qu'il n'aurait fallu sur son corps — la Jeune-Fille voulait bien passer pour ouverte, elle tenait dans le même temps à ce que l'on respectât sa dignité de femme, elle n'était pas un objet, encore moins une proie pour des prédateurs, il allait falloir, dirait-elle à Manon, qu'elle éduque ses amis. Ils devaient, ajoutait-elle, déconstruire le rapport de prédation dans lequel ils étaient enfermés et qui caractérisait la plupart des mangeurs d'animaux. Ce petit scandale avait surtout porté préjudice à mon plaisir, car Manon s'était sentie obligée de raccompagner Jaffar et Yaya, me laissant à ma solitude sexuelle. C'était pénible.

Cet incident et quelques autres encore, qui advinrent dans des circonstances plus ou moins similaires, toutes les soirées de tous les étudiants se ressemblant peu ou prou, finirent par lasser l'optimisme de Manon qui, loin de rejeter ses nouveaux amis, choisit de prendre

ses distances avec le milieu étudiant qu'elle jugeait, à bon droit dans une certaine mesure, vain et délétère. Bientôt elle trouvait un autre continent où accoster et établir ses pénates, le monde des associations, le milieu de l'aide humanitaire, qui correspondait bien davantage à ses préoccupations matérielles et intellectuelles.

« Ces gens-là sont moins superficiels, ils sont dans l'action, ils font avancer le monde », me dirait-elle, et c'est ce qu'elle voulait, c'était ce qu'elle avait cherché et où elle savait qu'elle aborderait un jour, même si elle en avait jusqu'alors repoussé l'échéance. Elle ne changea pas seulement de fréquentations mais aussi de manière de s'habiller, hélas. Fini les jupes courtes, les petites tenues soigneusement choisies, tout cela peu à peu passerait pour superficiel tandis qu'elle s'attelait à l'essentiel qui est, comme chacun sait, invisible pour les yeux. Les gens qu'elle commencerait à fréquenter vivaient à Montreuil, à Pantin, à Clichy parfois, et ils économisaient l'eau, le shampoing et les cosmétiques, c'est pour sauver la planète, ce sont des écolos, me dirait Manon à qui je reprochais de se laisser aller. À moi, il a semblé qu'il s'agissait là davantage d'un code établi entre gens partageant les mêmes ambitions que d'une véritable attention portée à Mère Nature, à laquelle, il est vrai, ils étaient peut-être plus attentifs que d'autres, mais ce n'est pas parce que l'on se soucie de la terre qu'on doit revenir à un état animal, trancherait Saintonge devant qui j'avais évoqué la mutation en cours.

Pour le dire vulgairement, je m'engueulai un jour avec Manon à ce sujet, et après cela nos relations se firent plus lointaines, nos rencontres plus épisodiques. Nous n'avions pas souvent couché ensemble mais quelquefois tout de même et ç'avait toujours été fort agréable, j'avais passé de très bons moments en sa compagnie, le plaisir charnel mis à part, bien que celui-ci eût sans aucun doute favorisé la douceur de ces moments, et si je ne mis pas un terme brutal à nos relations, c'est peu à peu qu'elles perdirent en intensité. Manon allait consacrer de plus en plus de son temps à son investissement dans l'association dont nous allons parler, si bien que tout sujet de conversation finissait inmanquablement par y revenir, cela m'était pesant et je constatais, impuissant, le laisser-aller de son corps, Saintonge celui de sa langue, jusqu'à ce que j'apprisse qu'elle se donnait à Jaffar et à Yaya, par pitié, dans ce qu'elle appelait un acte d'amour mais qui n'en était, à mon sens, que l'inversion, car elle

avouait elle-même n'éprouver aucune forme d'amour pour eux, de l'amitié tout au mieux, et admit qu'elle se donnait à eux régulièrement par compassion et par devoir, parce qu'il lui semblait qu'elle devait leur donner tout ce qu'elle pouvait et ce qui était le plus cher aux yeux de notre société, laquelle les rejetait impitoyablement — société qu'elle-même disait, désormais, rejeter. Elle faisait cela par la force de conviction de son esprit qui devait commander à son corps, lequel, elle en convint, ne se pliait pas toujours aux impératifs de l'esprit ; aussi, parfois, éprouvait-elle une immense honte, celle de ne pas réussir à contraindre son corps à se donner ni à accueillir ce que Jaffar ou Yaya avaient à lui offrir, me dirait-elle, pensant avoir découvert que le corps est une partie autonome du moi, en ce sens méprisable car parfois rétif à la contrainte.

« Se contraindre à recevoir sans espoir de rendre est une forme d'amour pervers », lui avais-je dit, à quoi elle avait répliqué que, quant à moi, je ne lui avais rien donné, m'étant contenté de prendre, ce qui était faux, mais je n'ai pas eu le courage de me disputer avec elle à ce sujet, il me semblait qu'elle avait perdu certaines notions de bon sens.

Je ne l'ai pas brutalement délaissée mais nous nous sommes vus moins souvent, c'est elle, en vérité, qui avait changé de crèmerie, aussi soudainement qu'on peut le faire à cet âge, aussi, son évolution, ne l'ai-je pas suivie de manière régulière, mais Pierre m'a permis de combler les épisodes lacunaires, de ce qu'il la voyait lui aussi, de temps en temps, venir chercher, visiter ou raccompagner ses hôtes.

« La dernière fois que je l'aurai vue en jupe, dirait-il, c'était dans mon bureau, elle était alors femme souveraine, comme il m'avait plu de croire qu'elle serait à jamais, puis ce fut une lente dégradation, motivée par le fait de ne pas heurter la sensibilité de ses nouveaux amis, comme elle me l'a confié. D'abord en pantalon, pourquoi pas, cela fait belle lurette que les femmes nous y ont habitués et je ne sache pas qu'un pantalon bien porté soit moins élégant qu'une jupe, qu'une robe de mauvais tissu ou de mauvaise coupe, mais peu à peu les pantalons se sont trouvés moins près du corps, moins propres, moins neufs, j'ai commencé de croire qu'elle s'habillait dans quelque friperie où l'on trouve des vêtements désuets qui s'achètent au kilo ou dans une de ces boutiques citoyennes, comme ils disent, où l'on échange ses vêtements contre d'autres, ce qui permet aux pauvres

migrants d'être bien vêtus et aux riches bourgeois de se vêtir mal, dans une inversion des rôles par laquelle ils pensent expier les fautes commises par leur société malade. Elle s'est mise à porter des sweats à capuche, des pulls de laine grossière, coupés à la va-vite, des croquenots usés et rustiques, des sacs en laine colorés, façon péruvienne, assortis, si l'on peut dire, au bonnet douteux dont elle couvrait des cheveux désormais souvent gras. Elle que j'avais vue porter des chemisiers, des petits hauts à la mode, des gilets de tissu fin, des cardigans élégants et des manteaux de fine toile ; elle qui était toujours propre et sentant bon, elle avait dévalé la pente du laisser-aller à plein régime. Un jour, elle se présenta avec une boule dans le lobe de l'oreille, c'était un écarteur, me dit-elle, une coutume tribale consistant à élargir le trou par lequel elle passait jusqu'alors les pointes de ses boucles d'oreilles, jusqu'où élargirait-elle et à quoi cela servait, elle avait haussé les épaules quand je le lui avais demandé. »

« Le plus étonnant, ajouterait Saintonge, c'est que nul ne lui avait demandé de changer ainsi, elle semblait se l'être imposé elle-même comme une pénitence commandée par je ne sais quelle mystique, mais la mystique aujourd'hui est individualiste, elle est, comme la censure, dans l'air du temps et intériorisée par chacun. »

« Hier, elle est passée, poursuivit Pierre, et nous avons parlé. Elle avait mauvaise haleine. Elle voulait faire le point, disait-elle. Elle venait m'apprendre qu'ils suivaient des cours de français, ce dont je ne me serais pas douté, c'est Alexandre qui l'avait aidée à trouver la bonne association, c'étaient des bonnes volontés qui donnaient de leur temps pour les migrants, ils tâchaient de s'organiser pour leur offrir une aide matérielle et leur apprendre les rudiments de la langue, ce n'était pas facile, c'est un métier d'alphabétiser, reconnaissait Manon, mais comme c'est précisément ce qu'elle voulait faire, cela la passionnait, elle s'y investissait à fond, disait-elle, mais la plupart ne savaient même pas tenir un stylo ni tracer une lettre et beaucoup regimbaient, ils voulaient passer en Angleterre, alors tu penses si le français les intéressait ! Elle devait reconnaître qu'Aman était l'un des élèves les plus sérieux, les plus studieux, il avait la volonté puissante et la mémoire et la concentration en éveil. Il veut comprendre. »

« Elle m'a encore donné d'autres informations sur cette association, il fallait que je me réjouisse, disait-elle, car elle allait donner à manger à mes trois hôtes, au moins la journée, elle ne pouvait pas leur trouver

un logement pour l'instant, d'autant qu'ils en avaient déjà un et qu'il y avait une palanquée de gars à la rue qui en attendaient un, de logement, mais enfin, elle les nourrirait, de temps à autre, peut-être même qu'elle finirait par leur obtenir des papiers, un travail, Manon était tout optimisme. »

Où se trouvait l'association, au nord de Paris, non loin de la porte de Saint-Ouen, au-delà de la rue Leibniz et du boulevard Ney, à quelques pas de l'hôpital Bichat, si bien qu'il suffirait aux hommes qui s'y rendaient de passer le boulevard périphérique pour se trouver en banlieue, à Saint-Ouen dans ce triangle bordé de gros axes routiers entre lesquels se côtoient des barres d'immeubles abritant de grandes entreprises et la misère. Ils pourraient aussi passer par le funérarium et le cimetière des Batignolles, c'était le chemin que faisait Aman pour se rendre à Clichy où on lui avait dit que des hommes de sa religion priaient dans la rue, ce qui l'avait tout d'abord étonné et puis mis en colère, et je ne suis pas certain que la colère lui soit venue toute seule.

Ils passaient de plus en plus de temps avec les volontaires et bénévoles de l'association et les autres migrants et cela finissait parfois en soirée où l'on partageait un couscous ou une soupe dans une vaisselle en plastique, et d'autres fois en sorties culturelles, comme ils apprirent à dire bientôt, les bénévoles s'étaient donné pour mission de leur faire connaître le pays dans lequel ils étaient arrivés, non pas, bien sûr, pour qu'ils oublient le leur, disait Manon, mais pour qu'ils puissent confronter les cultures et prendre ce qu'il y avait de bon dans chacune, on leur présentait des documents, des expositions, des exposés édifiants.

« D'abord, notre mission est de leur permettre d'exercer leurs droits », aurait dit Manon à Saintonge.

Un soir où nous nous voyions encore, Manon m'avait raconté les avoir menés sur le parvis de l'Hôtel de Ville de Paris, où un artiste exposait, sur d'immenses panneaux, ce qu'il appelait « visages de migrants ».

« C'était beau, disait-elle, de les voir se regarder comme en un miroir hissé face à nos consciences endormies. Ils se sont tout de suite identifiés à ces visages, c'est comme s'ils s'appropriaient les lieux grâce à cet artiste. »

Sous les visages, sur de grands cartouches, était déclinée l'identité de chacun, son âge, son prénom, son sexe, son pays d'origine, la date à

laquelle il était arrivé et le récit de son voyage, « d'après ses propres mots », comme le stipulait une note.

« Cela ne ressemblait-il pas à une notice nécrologique ? » demandai-je à Manon qui me répondit que je ne comprenais rien, et je me gardai de lui dire que l'ami Saintonge aurait vu quelque chose de louche en cette passion que nourrissait notre époque pour les listes de noms et les visages placardés.

L'exposition ne s'arrêtait pas là et j'appris que si sur le parvis les visages de clandestins avaient fleuri là où, pour les compétitions internationales de football, s'allumaient les écrans géants mis à disposition par la mairie ; là où, également, l'on installait, parfois, des scènes sur lesquelles montaient des chanteurs à la mode ; à l'intérieur des murs, sur lesquels avait été projetée il y a quelque temps l'effigie d'un footballeur brésilien acheté par l'argent des princes du Qatar et sponsorisé par de grands groupes américains, la mairie avait fait exposer des litanies de visages et de récits de migrants venus en France de toute l'Afrique, du Moyen-Orient, du Proche-Orient ou encore des Balkans, afin de célébrer le mélange des cultures et l'avenir du monde.

« Et vous avez mené tout ce beau monde dans l'Hôtel de Ville de Paris, alors que, m'as-tu dit, la plupart n'ont aucun titre de séjour régulier ; que certains, comme nos trois amis, ne se sont même pas fait connaître des autorités françaises ? » demandai-je à Manon qui me dit que oui, qu'elle ne voyait pas en quoi cela pouvait me choquer.

« Choqué, je ne le suis pas, lui dis-je, mais tout de même étonné... »

« Nous sommes encore le pays des droits de l'homme », dirait-elle d'un ton qui ne souffrait aucune réponse et en écarquillant les yeux et la bouche, afin de faire comprendre qu'elle assénait là une évidence.

« Mais j'avais cru comprendre que vous luttiez contre l'oppression de notre gouvernement fasciste ? »

Elle haussa les épaules en murmurant que je ne comprenais rien.

« Il est possible que je ne comprenne rien », avais-je dit par lâcheté, avant de promener ma main sur sa nuque. Elle m'avait encore appris que, bientôt, Yaya, Jaffar et Aman seraient régulièrement déclarés et que, bénéficiant d'un logement, ils pourraient sans doute obtenir un travail, c'est en tout cas ce qu'elle espérait, ce serait une belle victoire, me dit-elle avec un sourire auquel je répondis en

souriant moi aussi et lui disant qu'elle aurait mérité cette victoire, qu'il n'était pas possible qu'elle ait fait tout cela pour rien et que j'avais confiance en sa réussite, je crois que c'est ce qu'elle voulait entendre, je l'avais embrassée, Saintonge avait raison, elle avait mauvaise haleine, mais je passai outre et bientôt elle était allongée sous moi, j'étais en plein dans le chaud de son ventre, je sais convaincre les femmes, je sais aussi ce qui les fait jouir, d'ordinaire, mais vraiment, quelque chose n'y était plus, notre accouplement serait purement mécanique, Manon n'y était pas, elle faisait semblant, et mon plaisir même serait de peu d'intensité. J'aurais pu le lui reprocher, c'est généralement ce que fait l'homme quand le plaisir de la femme lui échappe, je n'en ai rien fait, préférant garder le silence et ce peu de jouissance que j'avais encore su lui dérober, il était temps de passer à autre chose, Manon était perdue pour moi, et me semblait par moments perdue pour elle-même.

« Toute femme cherche sa damnation, dirait Saintonge. Manon a trouvé la sienne, qui nous paraît piteuse, nous ne comprendrons jamais pourquoi les femmes se damnent pour ce que l'on juge si peu. »

Ainsi, comprendrions-nous comment, par quel truchement, tandis que Manon tendait vers un appauvrissement plus que vers une pauvreté, Yaya et Jaffar se mettaient à porter des vêtements de marque, des baskets à la mode d'une certaine population, et avaient désormais des téléphones portables que Saintonge eût eu du mal à s'offrir, prétendait-il, qui tout au moins lui eussent demandé le sacrifice de certaines choses en échange, et tandis qu'Aman portait une unique djellaba qui ne tarda pas à être tachée et à sentir fort, ce qui révoltait Pierre ?

« Crois-tu que j'abrite désormais un barbu en djellaba et baskets Nike, sous mon toit et de mon propre fait, et qui refuse de laver cette tunique infecte, si bien que je vais être contraint, ou Mylène, de lui en acheter une autre ? Vraiment, parfois, je me demande ce que j'ai pu faire pour que le châtiment divin me poursuive ainsi de sa vindicte ! »

Il avait choisi d'en rire mais en riait jaune, le temps lui semblait long et il lui prenait parfois des accès de rage au cours desquels il n'était pas loin de foutre tout ce beau monde à la rue une bonne fois pour toutes. Il se contenait, mais pour combien de temps encore ?

Quand Manon lui avait raconté qu'elle leur avait fait visiter le musée national de l'Histoire de l'immigration au Palais de la Porte

Dorée, qui les avait sensibilisés, comme elle disait, au sort de leurs frères, Saintonge s'était emporté.

« Crois-tu qu'il n'y ait pas mieux à leur montrer que ce qu'ils connaissent déjà ? »

« Cela fait partie du parcours d'intégration des primo-arrivants en France », lui avait-elle rétorqué sur un ton qui lui avait fait hausser les épaules.

« Je crois qu'il n'y a plus rien à espérer d'elle que cette forme de bêtise qui consiste à entrer dans le grand consensus de l'époque », me dirait Pierre, ajoutant qu'elle n'avait pas pu les mener au musée de l'Esclavage dont la capitale ne disposait pas encore mais qui, bientôt, selon toute probabilité, serait installé dans l'Hôtel de la Marine, place de la Concorde, ce qui était tout un symbole, dont ne pourrait que se réjouir Manon.

Je sais encore qu'au printemps ils ont passé un après-midi sur la pelouse du Champ-de-Mars où Manon les avait menés avec d'autres amis de son mouvement associatif, comme elle l'appelait, où ils avaient pu voir cette longue tyrolienne qui avait été installée par une marque d'eau gazeuse d'où s'élançaient des vedettes du spectacle et ceux que les médias disent anonymes, en poussant de grands cris d'enfants qui faisaient rire à gorge déployée tout un public qui n'avait pas la chance de pouvoir s'y élancer. C'était comme une grande fête foraine au pied de la tour Eiffel d'où partaient, comme des balles bruyantes, des femmes et des hommes pour un petit tour dans les airs et, filmés, leur visage tordu de grimaces projeté en gros plan sur des écrans géants. Il y avait des vendeurs de glaces, de bonbons, de crêpes et de boissons sucrées, mais aussi de grands noirs qui portaient des seaux remplis de glace et proposaient des boissons rafraîchissantes en jouant à cache-cache avec la police. Avant de rejoindre le mur de la paix où ils stationneraient pour regarder les imbéciles heureux tomber en grappe depuis le haut de la tour Eiffel, comme dirait Saintonge en son acrimonie légendaire, ils avaient traversé l'esplanade du Trocadéro, après que fut passée une foule vêtue de survêtements fluorescents et hurlant des slogans, déboulant en trombe sur ses rollers pour continuer sa course vers la Seine ; ils avaient descendu les escaliers à pied, eux, au milieu desquels ils s'étaient fait alpaguer par de grands noirs, encore, qui tentaient de leur vendre des tours Eiffel

clignotantes et qui finirent par insulter Yaya et Jaffar dans une langue qu'ils comprirent. Ils étaient restés après les festivités, il y avait là tout un groupe de jeunes gens dont certains jonglaient, d'autres buvaient de l'alcool et fumaient de l'herbe, Manon avait fini par poser la tête sur les cuisses de Jaffar, elle avait bu beaucoup de sangria et fumé plusieurs joints d'herbe, il était tard, il ne restait plus grand monde sur le Champ-de-Mars où la nuit était fraîche. Les derniers policiers avaient quitté les lieux, à peu près à l'heure à laquelle avaient fermé les stations de métro, il semblait à Manon que les étoiles du ciel lui tombaient au visage, j'ai beaucoup trop fumé, je crois que je vais vomir, disait-elle à Jaffar, qui n'était pas sûr de comprendre, et puis elle n'arrivait pas à se lever. C'est une explosion qui la tira soudain de sa léthargie écœurante, elle eût pu croire que les étoiles lui tombaient dessus si cela n'avait pas senti l'âpre odeur de la poudre et que la chaleur ne fût pas tout à coup si vive à son visage. Une autre explosion, bientôt, et puis des cris, tout près d'elle. Avec l'aide de Jaffar, elle s'était levée, l'un des jongleurs avait le visage en sang et hurlait comme un damné, de ce qu'il était très ivre. Il faisait très sombre, elle s'entendit dire de fuir le plus vite possible, derrière un mince rideau de fumée, à deux ou trois mètres au plus, elle avait vu un groupe d'ombres qui se frottait à un autre et puis elle avait couru et ce n'est que plus tard qu'elle avait su dénouer les fils de l'événement. Un groupe de gars venus des banlieues avait commencé à jeter des pétards au milieu de leur cercle pour les emmerder, racontait l'un des types, un peu moins ivre que les autres. L'un des pétards était arrivé tout près d'un autre, celui dont elle avait vu le visage en sang, qui s'était levé d'un bond pour demander au groupe de *jeunes* d'arrêter et qui avait reçu plusieurs coups en réponse. C'étaient des gars qui rôdaient par là qui leur avaient permis de s'échapper en s'interposant quelques secondes. Yaya et Jaffar avaient mis du temps à comprendre la situation et puis ils l'avaient racontée comme ils avaient pu à Saintonge.

« C'est la France ! » avait alors lancé Jaffar en français, comme moqueur, avant de partir d'un grand rire qui lui avait secoué toute la carcasse.

Pierre n'aimait pas ce ton qu'il jugeait moqueur ou de défi et qu'il n'aurait pas eu, Jaffar, voilà quelques semaines, prétendait-il. Aman et sa djellaba, Jaffar et son ironie, Yaya qui suivait, et Manon pleine de

mots puants à la bouche : il jugeait que cela commençait à bien faire.

« Tout cela tourne à l'idéologie, autant dire au vinaigre », disait-il.

« On leur bourre le crâne », dirait-il encore.

« On leur bourre le crâne, et pourtant c'est moi qui accueille, c'est moi qui loge, c'est moi qui paie. C'est encore moi qu'on va moquer, qu'on va critiquer. Merde ! j'ai encore mon mot à dire sur l'éducation de qui je loge et nourris, sur le savoir-vivre de qui j'accueille. »

Il estimait qu'on les rééduquait dans son dos. On ? Manon, son association de malfaiteurs, comme il disait sans même les connaître.

« Mais il me suffit de savoir le langage qu'ils parlent pour comprendre qui ils sont », disait-il.

Et puis toute cette société soumise aux diktats d'une langue qu'elle ne maîtrise plus ! Bien sûr, il fallait qu'ils sortent, admettait-il, et qu'ils vivent, et cessent de tourner en rond et de demeurer prisonniers de leur caverne intérieure, mais ils devaient apprendre à construire, à aimer ce qui en valait la peine, et non tous les pires aspects d'une société qui les aspire pour mieux les digérer.

« Il faut leur faire changer d'air avant qu'ils soient entièrement pourris. Avant qu'ils sombrent dans la racaille de banlieue et dans l'invective ; dans le reproche et dans l'amertume. »

Et laissant là Manon, l'association et leurs mots puants et tout ce qu'ils étaient en train de mettre en place, il tira profit de ce que les vacances scolaires arrivaient pour faire sortir ses hommes de la mauvaise vie qui les menaçait, me dirait-il, et je dois avouer n'avoir pas été tout à fait pour rien dans cette décision subite et implacable, lui ayant dit, moi, que je trouvais qu'ils commençaient à avoir de mauvaises fréquentations. C'est par Alexandre que je le savais, qui lui-même le tenait de Manon. Au reste, cela ne m'étonnait guère, j'avais moi aussi constaté leur évolution rapide depuis quelque temps, en vérité depuis qu'ils fréquentaient ceux que l'association réunissait, des immigrés venus de tous horizons dont certains étaient, comme dit la langue médiatique, radicalisés, c'est-à-dire hostiles à l'Occident, et d'autres, la plupart, versant dans les petits trafics. Inéluctablement, ils en étaient venus, Jaffar et Yaya surtout, à frayer avec la pègre de banlieue, condamnés comme les autres à se faire accepter par ceux qui étaient déjà dans la place en démontrant leur valeur, chacun sait ce que cela veut dire, et si Manon s'en désolait un peu, elle jugeait cela normal, « après ce qu'ils avaient vécu, et compte tenu des conditions dans lesquelles ils avaient été reçus », et ne s'en offusquait pas davantage ; elle estimait que ce n'était qu'une passe à traverser, sans aller jusqu'à imaginer où cela pourrait les mener et croyant fermement, elle me l'avait dit, cela, qu'elle saurait les ramener sur le droit chemin avec ses mots tout doux de belle âme dévouée. Aussi se sentit-elle trahie quand Pierre les emmena en Périgord pour leur faire tâter de la campagne, comme il disait, les conduire hors de Paris ville

délétère et les ramener aux vraies valeurs, Manon, à son tour, se sentant dépossédée de sa mission et de ces trois êtres qu'elle croyait chérir, dont elle chérissait en tout cas l'image, tandis que Saintonge estimait reprendre son devoir et la situation en main, qui avaient manqué lui échapper ; c'était lui, après tout, qui avait recueilli ces trois hommes abandonnés à la rue, c'est à lui qu'ils avaient été confiés par ce qu'il appelle la providence, contre quoi il se retourne souvent colère, mais c'est une autre histoire. Il se sentait un devoir envers eux, comme envers la société, comme envers son prochain quel qu'il soit, et c'était de s'en occuper du mieux possible, c'est-à-dire de leur éviter, comme à des enfants, comme à ces poussins dont il s'était senti mère, avait-il dit en riant, de tomber dans l'écueil facile et d'enfoncer plus bas que terre. Il ne voulait pas cela pour eux, il leur devait autre chose, me dirait-il, sinon pourquoi auraient-ils été placés sur son chemin ? N'étant pas né de la dernière pluie, il savait bien qu'il était en désaccord parfait avec la plupart de ses semblables et que sa manière d'agir n'aurait pas été celle d'un autre. Les choses ne le touchaient pas de la même façon, mais il tenait que si Yaya, si Jaffar, si Aman avaient été mis en travers de son chemin de telle sorte qu'il trébuchât sur leurs corps, c'est qu'il revenait à lui, Saintonge, de les aider, et donc à sa manière, qui n'était sans doute pas celle de son temps, il voulait bien l'admettre ; et si certains disent de lui qu'il est un homme à l'ancienne, il dit qu'il est un homme de l'Histoire. Je me contente pour ma part de relater ses faits et ses gestes et c'est ainsi qu'un beau matin vous apprendrez qu'il partit en compagnie de sa femme et de ses trois noirs pour une mise au vert, me proposant de les rejoindre si le cœur m'en disait. Le cœur m'en dirait, le beau temps bientôt s'allongeant sur la France et les premières chaleurs printanières poussant les hommes de nature que nous n'avons jamais tout à fait cessé d'être à souhaiter courir la campagne et batifoler dans les prés. Il se trouvait que j'avais conquis le corps, sinon tout à fait le cœur, d'une jeune femme aux yeux noirs à la peau superbement douce à la lourde poitrine qui, étant d'origine algérienne, méconnaissait particulièrement cette partie noble de la France que je proposais de lui faire découvrir, m'ayant ouvert, elle, son corps qui valait, aurait prétendu Saintonge, les paysages algériens, ses lèvres fraîches l'oasis que l'on appelle de ses vœux, le creux de ses reins la dorure frangée de l'Atlas au crépuscule. Sans doute avons-nous en commun, Saintonge et

moi, comme d'autres encore, le fantasme de la femme orientale aux cheveux profonds, aux doigts effilés comme l'aube, aux effluves inouïs, aux yeux de nuit. Et sans doute oublions-nous que le feu habite ces femmes, capables aussi bien de nous entourer de soins ou de nous détruire de rage — ainsi la reine Didon maudissant Énée qui lui échappe et entrant en fureur. Elles ne prennent pas le temps de baguenauder mollement comme font les rivières du pays de Saintonge où je la mènerais, pensant qu'un climat tempéré, qu'un pays tranquille auraient sur elle un effet apaisant ; Zohra, que je fréquentais depuis quelques semaines à peine, ayant déjà à plusieurs reprises épuisé la ressource de patience que j'avais et jouant à aiguïser mes nerfs, comme d'autres à tirer des cordes de leur instrument des sons implorants. J'avais usé, pour la séduire, des arguments les plus coutumiers et les plus efficaces, parce qu'ils ont fait leurs preuves et qu'ils sont tenus par les femmes sensées pour ce qu'ils sont, des appâts qui ne cachent généralement rien de plus fameux, mais qu'elles ne dédaignent pas toujours, pourvu que l'appât soit de bonne qualité. La relation que j'avais eue avec Manon ne m'avait pas satisfait, n'avait été, somme toute, qu'un flirt adolescent, pas même une amourette, Manon ne s'étant jamais réellement livrée, ne m'ayant fait frissonner que l'épiderme, jamais le tréfonds du corps, et si je n'en étais plus à demander que mon affect fût comblé, ce que, depuis longtemps, je savais impossible, j'avais tout de même le désir d'éprouver quelque tremblement de l'être. Il me fallait une femme maîtresse, de celles que l'on attire avec force déploiements d'effets. Dénué des ressources intellectuelles, artistiques, médiatiques ou sociales nécessaires, il me restait le matériel, la dépense somptuaire — le pouvoir du beauf. J'ai acquis à crédit, un crédit tout à fait raisonnable, une Mazda MX-5 quasi neuve, qui est certes le roadster le plus vendu du monde, mais provoque toujours, avec son ronronnement de mécanique nerveuse et son allure de cabriolet de sport, l'excitation féminine, pour le dire crûment. Il est impossible à un homme, du moins un homme fait de la même pâte que celle dont on m'a pétri, de résister au désir de conduire ce genre de petit bolide et, une fois conduit, de l'acquérir, à prix si accessible ; de la même manière, il est impossible à une femme avide de sensations puissantes et de rêves faciles de renoncer à s'y laisser conduire. Zohra, que j'avais rencontrée dans une salle de sport où je me rends sinon fréquemment, du moins quand j'ai le désir de

sortir de moi-même, je lui avais sorti le grand jeu, c'est-à-dire tous les poncifs du genre, ceux que l'on méprise tant que l'on dédaigne souvent de les utiliser, en quoi l'on a tort car ils sont d'une efficacité redoutable. Après un tour en voiture, je l'avais emmenée dîner dans un restaurant très cher et puis faire l'amour dans une chambre d'hôtel luxueuse. Très vite, elle s'était révélée de cette profondeur méchante qui nous rend esclaves, passionnés. C'était bien autre chose que Manon, Zohra est une femme. Elle m'a souvent tenu éloigné, affamé, et bien que ce fût douloureux, cela n'était pas une si mauvaise chose, car faisant durer l'aventure, soit la sensation de vivre, alors que si nous avions vécu plus proches, sans aucun doute nous eussions brûlé nos cartouches très vite et je me serais de nouveau trouvé seul, car je sais n'avoir pas assez de conversation et de fantaisie pour plaire longtemps à une femme, étant en outre à peu près dépourvu de profondeur. Aussi ai-je accueilli avec bonheur la proposition de Saintonge de les rejoindre dans le Périgord, cela divertirait Zohra, me disais-je, nous ferions l'amour dans les prés, mais d'autres que moi fixeraient son attention, elle ne constaterait pas tout de suite que je suis un personnage creux et le prestige du professeur Saintonge, je pourrais en tirer profit, il pourrait me rehausser à ses yeux. C'est ainsi que je lui ai présenté notre week-end là-bas, non pas comme je viens de vous le dire, mais comme une expérience enrichissante, le Périgord étant une région de France à connaître car elle en valait l'intérêt et Saintonge une personnalité d'importance, sa femme Mylène aussi. J'ai un peu exagéré, dois-je avouer, le prestige de la maison de campagne, évoquant sans vraiment m'avancer le nombre de châteaux et de manoirs, de fermes immenses que recèle l'ancien comté, si bien qu'elle s'étonnerait qu'il ne s'agît que de cela, lorsque nous arriverions chez Saintonge. Je n'avais par ailleurs mentionné qu'à demi-mot Yaya, Jaffar et Aman, me contentant de lui dire qu'il y aurait d'autres hôtes. Dans les choses de l'amour, le mensonge est encore une preuve d'amour, dirait Saintonge.

Saintonge, sa femme et leurs hôtes qui, donc, étaient partis avant nous. Qui étaient partis en début de semaine, Pierre bénéficiant des vacances scolaires et Mylène ayant décidé que quelques jours lui feraient grand bien, à elle aussi, bien qu'elle eût d'abord hésité à rester seule à Paris, ayant désir d'être séparée quelque temps des trois invités qui ne partaient plus, s'étant finalement laissé gagner par

la douceur printanière, comme moi, ayant songé que là-bas ce serait différent, chacun aurait loisir de s'ébaudir dans la nature, ayant décrété en outre que ce serait un peu tricher que de laisser Pierre s'occuper des trois hommes dont elle avait également accepté le fardeau. Fardeau, le mot peut paraître lourd, voire à certains indécent, mais, de même que des enfants sont un fardeau que l'on porte sur ses épaules, avec amour certes, mais avec peine, la présence de ces trois hommes chez eux leur était devenue un véritable poids, leur était pour ainsi dire pesante. Je ne leur jetterai pas la pierre, je n'aurais pas assumé deux jours l'acte que Pierre avait commis, je suis bien trop individualiste, pour ne pas dire égoïste, et trop attaché aux biens matériels, à ma petite liberté, à mon confort.

C'est d'abord au téléphone, comme je l'avais appelé pour les préparatifs de notre venue, que Pierre avait commencé à me raconter les aventures de ses trois nègres dans la campagne française, comme il disait en riant. Cela n'avait pas été d'évidence pour eux. Les routes, pour commencer, me dirait Pierre : ils étaient stupéfaits de découvrir qu'il y avait aussi des routes dans les campagnes, des routes coupant des champs, des routes striant des bois et des vallons et longeant et encore enjambant des rivières. Comment auraient-ils pu s'imaginer que la France comptait autant de routes goudronnées et bien soignées, en dépit des heures qu'ils avaient passées devant la télé ? Comment encore s'imaginer les vastes autoroutes et les petits villages ramassés tout autour des clochers et ces longues zones commerciales et industrielles semblant s'étirer sans fin, vraiment il trouvait, Pierre, qu'ils n'avaient pas réellement voyagé, tout leur étant étonnement, de ce qui nous est évidence, et c'est ainsi, dirait-il, que l'on creuse les fossés séparant les cités. Ils n'avaient pas pour autant longuement admiré ou questionné, bientôt à l'arrière de la voiture cela dormait, et il faut croire, poursuivrait-il, que la Sologne et ses prés dorés, que la Brenne et ses forêts, que la Creuse et son petit lit douillet n'avaient pas pour eux de ces secrets qui lui ravissaient les yeux et lui dorlotaient l'esprit, à lui, bientôt il aurait le sentiment de faire le taxi, ou encore de transporter trois adolescents languissants qui n'ouvrirent qu'à peine les yeux quand il s'arrêta prendre de l'essence et un café dans la station-service de Bois-Mandé en Haute-Vienne, Jaffar et Yaya continuant de baver leur sommeil sur la banquette arrière, Aman seul ayant résolu de se lever et de les accompagner à quelques pas en

retrait, dans la station-service, ce qui ne fit pas petit effet sur les gens qui y étaient, que ce grand homme maigre et pointu portant baskets et djellaba et une petite barbe aiguisée.

« Moi-même, ne le connaissant pas, je l'aurais regardé de biais », me confierait Saintonge, mais ce jour-là c'est lui qui accompagnait l'homme vers qui bon nombre de regards se tournaient et qui faisait chuchoter, qui en faisait même parler certains à haute voix, c'est lui, Saintonge, si surprenant que cela pût sembler, qui s'était trouvé à lui offrir un café au comptoir de la station tandis que Mylène baguenaudait dans la boutique à babioles et crois-moi, me dirait-il, il y avait quelque chose dans cette situation qui me faisait vraiment rire, mais je ne pouvais que sourire et je gardai le grand éclat pour moi-même.

À Limoges, ils quittèrent l'autoroute, perdirent du temps dans les bouchons d'Aixe-sur-Vienne puis roulèrent en direction de Châlus où ils empruntèrent jusqu'avant Dournazac la route Richard Cœur de Lion que j'emprunterais moi-même quelques jours plus tard avec mon petit bolide décapoté lancé à pleine vitesse sur la route départementale qui serpente entre les prés, d'où il faut à tout instant prier qu'aucun tracteur ne sorte, lent et massif. Zohra non plus, les vaches ne l'amuseraient pas longtemps ni les grasses prairies bordant les routes, à peine, comme les nègres de Pierre, jetterait-elle quelques regards polis aux châteaux de belle allure médiévale que l'on croiserait, mais les fermes lourdes et fortes bâties parmi les pissenlits n'auraient presque nulle grâce à ses yeux ; est-ce qu'il s'agit d'une région trop humide et grasse, trop ronde et de lumière polie par les nuages venant du large qu'elle n'a pas l'heur de plaire aux immigrés des pays secs, je ne saurais dire. Pierre prétend toutefois que les vaches ont beaucoup amusé Yaya, Jaffar, de ce qu'elles sont si grosses surtout et si paisibles et, une fois encore, ils s'étonnaient qu'il y eût partout tant d'eau. À Piégut-Pluviers, il fallait de nouveau s'enfoncer vers le sud en direction du Nontronnais, célèbre pour sa verdure et ses couteaux. À Nontron, qui compte aussi pour sa renommée la célèbre fête des Soufflaculs, Pierre et Mylène sont passés faire quelques courses au supermarché ; à mesure que nous enfoncions dans la campagne profonde, disait Pierre, les indigènes regardaient Aman et mes deux Soudanais avec plus de circonspection et moins de manières pour se faire discrets, et s'ils n'étaient certes pas les premiers

spécimens de la sorte qu'ils rencontrassent, les gens d'ici en étaient toujours très étonnés, et dans un sens qui ne jouait pas véritablement en la faveur de mes hôtes.

« Il aurait fallu les voir, tous trois nous accompagnant dans ce petit supermarché de campagne, Jaffar s'ébahissant du caddie, courant dans les allées, manquant pourfendre de son chariot d'acier quelque autochtone rondet, tandis que Yaya demeurait, perdu, parmi l'étal d'appareils électroniques, Aman, lui, auscultant fruits et légumes dont il semblait n'avoir jamais vu si grand nombre exposé et me demandant d'où tout cela provenait, était-ce possible, demandait Mylène, qu'ils n'eussent jamais mis les pieds dans un supermarché ? J'avoue n'y avoir pas auparavant pensé, me dirait Pierre, et c'était tout à fait plausible. »

« Nous avons acheté moins que l'essentiel mais beaucoup plus que le superflu », dirait Mylène, et c'était comme s'ils étaient entrés dans un magasin de joujoux avec trois enfants, il en fallait pour chacun et aucun n'en avait jamais assez. « Ils voulaient tout mais leur curiosité ne durait pas plus que le temps d'avoir le bien en main et de le reposer, aussi nous retrouverions-nous avec un tas de choses que l'on ne mangerait pas, faute de pouvoir les assortir, et qui finiraient aux poules, qui en dédaigneraient une partie. Et puis encore des sacs d'objets inutiles qui finiraient dans les poubelles et peut-être, elles aussi, dans quelque basse faille de la Méditerranée. »

Alors ils s'enfoncèrent fermement dans la campagne, il fallait pousser encore un peu vers Angoulême, à la frontière de la Dordogne et de la Charente, là où la famille Saintonge s'était établie sur les berges du Bandiat, quelques générations plus tôt, ayant quitté les marais et leurs plaines, où les troupeaux de moutons broutent le bleu pâle du ciel que les vents océaniques courbent comme des champs d'herbe claire. Ils avaient quitté, m'avait dit Saintonge, à la faveur d'un partage d'héritage. Il demeurait encore quelques cousins là-bas, dans le plat pays de Saintes, mais le cadet de famille avait acheté cette maison basse carrée de pierre, que le soleil oblique du soir faisait jaunir, laquelle, racontait Pierre, n'avait jamais été qu'une maison de campagne, une maison secondaire, et n'avait pour ainsi dire aucune valeur, n'ayant rien d'extraordinaire sinon être la maison charentaise type, agrémentée, il est vrai, de pierres du Périgord plus rustiques et

plus sombres. Le soir tombant, il fallait ouvrir la maison, la conduite d'eau, le compteur électrique, vider la voiture, installer les lits, Mylène s'en chargerait tandis que Pierre ouvrait quelques conserves, une bouteille de vin, les trois là semblaient égarés dans un autre temps un autre monde dont ils n'avaient pas la clé, les odeurs de cette campagne ne leur disaient rien, non plus que les araignées qui couraient sur le sol après que Pierre leur avait déchiré les toiles. Quant à faire du feu, ça au moins ils savaient, il leur avait ouvert la cheminée, présenté l'abri à bois, le papier, les allumettes, tout ce qu'il fallait ; c'était un beau printemps cette année, il faisait néanmoins humide et froid dans la maison que l'on avait tenue fermée depuis quelques mois. Ils y venaient rarement l'hiver, on arrêta généralement de venir quand la cueillette des noix et des champignons cessait. Mylène et Pierre burent un bon petit vin de Cahors, de ce rouge sombre qui apaise la nuit, il accompagnerait à merveille le confit de porc et les haricots. Pierre avait presque cessé de se désoler que ses hôtes ne partageassent pas ces plaisirs. À eux, il avait fallu offrir quelques sodas, ils n'aimaient pas le goût de l'eau d'ici et ils avaient pris l'habitude de ces boissons sucrées qui rendent gros, qui rendent bête, comme dit Pierre. Ils avaient aussi des *nuggets* de poulet, c'est ce qu'ils avaient voulu, qu'ils trempaient dans de la sauce ketchup, dans de la sauce barbecue, et Pierre me dit qu'il s'en était fallu de peu que cela ne lui coupât la faim, que cela ne l'empêchât de boire, qu'il ne les envoyât manger à une autre table, Mylène par ailleurs n'ayant pas gros appétit ni grande soif — le voyage lui coupait le ventre, disait-elle. Il avait essayé de leur extorquer quelques mots sur le voyage, la campagne, la maison, leurs sentiments, ce que cela leur faisait, il n'en avait retiré que des borborygmes plus ou moins polis et avait finalement haussé les épaules, les laissant partir se coucher non sans les prévenir que le réseau satellitaire passait mal par ici et qu'il n'y avait pas de ligne Internet, mais qu'il y avait des livres, ce qui n'amena pas de réponse.

« J'ai bu quelque cognac devant le feu de cheminée avant d'aller dormir, on penserait à tout cela le lendemain », me dirait-il.

Je suis arrivé quelques jours plus tard, non sans me faire remarquer, pour ce que j'étais en voiture vrombissante et accompagné

d'une fille non moins détonante. J'avais sorti Yaya et Jaffar de leur torpeur, me dirait Pierre qui clignait de l'œil en direction de Zohra et riait de mon arrivée. Eux, ils me firent la fête à leur façon et c'est parce qu'ils n'osaient pas regarder Zohra tout droit, ses genoux graciles, son sourire dédaigneux, son assurance de belle femme, ses yeux qui ne se posaient jamais longtemps nulle part. Je leur ferais faire je ne sais combien de tours de voiture dans la campagne, lancés à toute blinde, ça les ferait hurler de frayeur et puis rire, c'est comme s'ils revivaient, dirait Pierre. Car ils n'avaient pas été très vivants depuis leur arrivée. Ils prétendaient avoir mal au ventre, que cela venait de l'eau, ce n'était pas impossible, disait Mylène, mais tout de même une bien mauvaise excuse, ajoutait Pierre, un mal de ventre n'a jamais rendu si lymphatique, n'a jamais empêché de marcher dans la campagne, de s'intéresser aux arbres, aux fleurs, aux animaux de basse-cour, d'aller parler aux voisins, et puis, sachant d'où ils viennent, la qualité de l'eau... Si le mal de ventre empêchait de parler, nous le saurions, les femmes garderaient le silence une semaine chaque mois, ce qui ne s'est encore jamais vu, ajouterait-il en ne tirant qu'un maigre sourire de Zohra, qu'il ne devait pas à ces dernières paroles mais, je le compris plus tard, à ce qu'il mettait en exergue le lymphatisme de Yaya et de Jaffar. Aman, lui, était sorti, et même sous la pluie ; un matin il avait marché longuement, c'était un drôle de spectacle que de voir cet homme en robe du désert aller de son pas égal au milieu d'un grand pré où s'élevaient quelques noyers et, comme poussé par le vent, se dirigeant vers les vaches ; de loin, on eût pu croire l'instant d'après qu'il enseignait car elles avaient fait groupe autour de lui, et, leur museau relevé, semblaient l'écouter. Pierre n'avait pas été le seul à voir cette scène, longtemps encore on en parlerait dans la campagne alentour, de l'homme au burnous qui enseignait aux vaches, et leur enseignait sans doute à se défier de nous, diraient les gens du coin, dont certains n'étaient pas loin de croire qu'il prétendait commencer par convertir les bêtes de troupeau à sa religion, car on ne doutait pas qu'il fût dangereusement religieux et qu'il pratiquât une autre religion que celle que l'on avait cessé de pratiquer mais qui demeurait la nôtre. C'est ainsi que l'un des gars qui bossaient sur une charpente avait résumé pour Saintonge l'opinion commune. On n'avait pas d'animosité, mais on se méfiait, c'était normal. Les gens trop religieux, on en avait soupé. Les autres, quand

on les interrogerait, ils lèveraient les mains en disant « bé », ce qui voulait dire qu'on ne savait pas mais qu'on pensait quand même.

Je dois avouer que Zohra ne s'est pas entichée de ceux-là, c'est le moins qu'on puisse dire, même si, à la vérité, il faut savoir que c'est une fille à ne pas s'enticher de grand monde ; qui croit sans doute que s'enticher d'elle-même suffit. Elle apprécia Saintonge, certains aspects du moins de sa personne, son franc-parler, sa langue bien pendue, mais il faut dire qu'il y a mis de la bonne volonté, il était tout à fait visible qu'elle lui plaisait et qu'il voulait lui plaire, et aussi Mylène, elle en apprécia la compagnie, elles passeraient beaucoup de temps ensemble, et je me dis avec un rien de médisance qu'elle avait vu en Mylène une femme qui ne pouvait être sa concurrente. On n'imagine pas comme il peut être reposant pour une femme jeune et belle prétendant user de son pouvoir qui est tout entier de séduction de se trouver quelque temps dans un lieu où elle ne rencontre nulle concurrente, où il ne se trouve que des femmes vieilles ou hors du cercle sexuel, ce qui ne peut pourtant durer car alors les yeux des hommes ne suffisent pas à la tenir dans toute la lumière de son sexe, bientôt elle court le risque de se laisser aller, il n'y a que dans la concurrence incessante qu'elle donne le meilleur d'elle-même. Zohra était arrivée, sinon victorieuse, soucieuse de l'être, resplendissant par conséquent de tous ses atouts, elle avait quitté la voiture avec des yeux hautains promenés sur toute chose, sur chacun, manière de tenir éloigné le commun des mortels. Elle savait se montrer froide et dans le même temps extraordinairement sexuelle. Dès après notre arrivée nous avons fait l'amour dans la chambre que l'on nous avait présentée, elle fut bruyante à dessein ; le lendemain je n'aurais pas beaucoup à faire pour la convaincre de me présenter son cul qu'elle promenait nu sous une robe légère, à l'orée d'une prairie, je l'avais prise dans une touffe de trèfle sous le nez des vaches qui s'étaient approchées lentement, intriguées, et les cris qu'elle poussait, excessifs, m'avaient paru, plus tard, destinés à prévenir la campagne qu'elle était là, jouissant d'être elle-même et reine. Je crois bien que l'espoir que les noirs pussent la voir ainsi la fit jouir, car j'avoue que cela m'a aussi traversé l'esprit, on s'accouple à deux mais c'est ce vers quoi tendent nos esprits qui nous donne le plaisir, et celui d'être envié n'est pas des moindres. Ce fut comme cela au début, et puis elle fut moins sexuelle, non pas que le sexe l'intéressât moins, ou, plus exactement,

si, le sexe l'intéressait moins car il n'intéresse que rarement les femmes pour lui-même et c'est bien l'homme qui fait tout un roman du plaisir sexuel. Zohra avait joui, Zohra eût pu jouir encore tant et tant, encore eût-il fallu qu'elle en eût le désir ; elle ne l'avait plus. Et si elle ne l'avait plus, c'est que celui-ci ne lui eût rien apporté d'autre que lui-même, or il faut être bête comme un homme pour se satisfaire d'une éjaculation. À force, j'ai fini par le comprendre, bien que cela ne fasse en aucune manière de moi un homme moins frustré qu'un autre. Tout d'abord, elle détourna la bouche quand je voulais l'embrasser, alors qu'au premier jour de notre arrivée c'est elle qui me mangeait les lèvres à tout instant et devant n'importe qui. Puis, elle se dit fatiguée, à l'heure de se coucher, elle s'appliquait moins à tracer le contour de ses yeux noirs, le maquillage était devenu moins utile, elle trouva même à se mettre de vieux vêtements sentant la ferme et une paire de bottes usées, dépareillées. Bref, elle avait cessé de vouloir jouer à ça, même si elle ne se refusait pas quelques minauderies pour agacer les hommes, bien qu'elle me soutînt que le regard des trois *blacks* — ainsi les appelait-elle, ce qui n'était pas moins méprisant que l'épithète dont usait Pierre et sans doute beaucoup plus hypocrite — lui donnait l'impression d'une souillure.

« Ils sont laids, leur regard est grossier, sauf l'autre, son regard de serpent, le pire des trois ; il vous plantera un couteau dans le dos », m'avait-elle dit.

« Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ? dirait-elle encore. Ils ont des têtes à travailler ? Yaya et Jaffar, c'est un cerveau amoindri qu'ils partagent à deux. Ils vous apportent quoi ? Ils apportent quoi à la France ? Ils ne font que baisser le QI national. Accueillez-les tous, si c'est ça que vous voulez, vous verrez. »

Ils parlaient, elle haussait les yeux, et peut-être, me dis-je par la suite, avait-elle trouvé ici un plaisir bien supérieur à celui que provoque mon sexe dans le sien, celui de les humilier, de nous dévoiler leur bêtise, leur inculture, leur ignorance, choses que nous nous étions abstenus de mettre en lumière, pour des raisons propres à chacun.

À table, elle les regardait manger, les fixait, puis levait les yeux, ses cruels yeux noirs, au plafond. Ostensiblement, elle se faisait servir du vin, elle en but tant qu'elle finit ivre, marmonnant des mots

violents dans une langue qu'ils semblaient comprendre et qui paraissait les maudire. Elle les interpellait tout haut en français, les forçant à bredouiller des excuses, parce qu'ils ne comprenaient pas ses questions, et elle se tournait vers Pierre, vers Mylène, vers moi : « Une chance pour la France, vous dites, non ? »

Jaffar de répéter, docilement, comme content d'avoir compris un mot : « France. »

« France, France, moquait Zohra au bord de l'ivresse. C'est quoi France ? », et elle levait son verre et son sourcil gauche.

« France, ici », avait répondu Jaffar.

« France, ici », le moquait-elle.

« France, quoi ? » s'énervait-elle et ça devenait douloureux mais nous laissions faire.

Le silence. Zohra avait la bouche entrouverte, l'œil noir, accusateur, Jaffar bafouillait en lui-même, roulait des yeux.

Puis au bout de quelques secondes, Zohra but une grande rasade de vin.

« Alors ? haussa-t-elle le ton. Vin, droits de l'homme, femmes ? »

« Femmes, oui, femmes », éclata Jaffar qui se sentait sauvé, heureux.

« Quelles femmes ? » a-t-elle crié, et Jaffar, simple : « Femme, toi », et elle a débordé, est partie dans l'aigu.

« Me regarde pas comme ça ! Jamais, tu entends, jamais ! Elles sont où vos femmes ? Et qu'est-ce que vous croyez ? Qu'il y a des femmes pour vous ici ? Qu'elles vous attendent gentiment ? Comme le travail ? Le reste ? Vous croyez que quelqu'un vous attend ici ? Qu'il y a une place pour vous ? »

Yaya tremblait, Jaffar avait baissé les yeux, seul Aman l'avait pointée du regard, il s'est levé, j'ai songé un instant que c'était pour la corriger, mais il a quitté la table non sans jeter un regard réprobateur à Pierre qui n'avait pas fait taire la femme. Le repas avait fini en eau de boudin, si je puis dire, mais je m'en étais un peu fiché, Zohra était au plus haut de l'ivresse et c'est la sieste la plus bruyante que nous fîmes.

Aman ne parlerait pas mais Jaffar, Yaya, si. Ils iraient voir Pierre et Mylène pour se plaindre, ils étaient mal accueillis, mal traités en France, c'était injuste, indigne, et Pierre crut s'étouffer en les

entendant, mais Mylène lui fit rentrer la colère dans la gorge, elle les laissa parler, il faut les écouter, dirait-elle à Pierre.

« Il faut toujours écouter avec elle, me dirait-il. C'est comme pour son fils, ça a toujours été comme ça, il fallait l'écouter geindre, se plaindre, il avait toujours raison, et voici le résultat : un fils à sa maman, pour ainsi dire une fiotte. »

Il reprochait à Mylène de s'attacher les gens de cette manière, en leur donnant toujours raison, en les écoutant, comme elle disait, et renonçant à la fermeté. Alors que, bon Dieu, s'énervait Pierre, ils faisaient tout pour les trois nègres. Tout, et on leur adressait encore des reproches. Eux !

« C'est la faute de Zohra », lui avais-je dit.

« Alors qu'ils s'en prennent à elle, pas à moi. Et qu'ils acceptent aussi d'être critiqués. Qu'est-ce que c'est que cette manière d'inverser les choses ? Je n'ai pas vu beaucoup de reconnaissance en eux, plutôt des lamentations, des reproches. Ça oui, ils y vont, pour ce qui est du reproche ! Je n'aime pas la mentalité qu'ils prennent. »

Mylène trouvait qu'il exagérait, à son habitude, qu'il ne fallait pas s'offusquer de quelques propos tenus après une humiliation, il fallait les comprendre, les excuser, elle ajouterait qu'il serait bon de leur présenter d'autres personnes qui leur montreraient une autre image d'eux, une image positive, oui c'est ainsi qu'elle le dit, et Saintonge avait haussé les épaules.

« Il faut constamment leur présenter des gens et ils n'ont rien à dire et ils ne vont jamais vers personne, ils ne sont pas sortis de la semaine », maugréerait-il, mais c'est ainsi qu'avait été lancée l'idée d'un dîner conviant les quelques habitants des alentours. Idée qui avait, disons-le tout de suite, fait long feu. Non pas que l'homme de la campagne soit plus xénophobe qu'un autre, il se trouve seulement qu'il a encore quelque chose à défendre, lui. C'est la conclusion à laquelle arriverait Pierre, après que nous eûmes, lui et moi, fait la tournée des popotes. Nous avons laissé Zohra et Mylène discuter et faire ce que bon leur semblait, Zohra avait cuvé son alcool, elle était tout miel tout sucre, comme si de rien n'avait été. Nous avons laissé Yaya et Jaffar, aussi, qui s'étaient reclus dans leur chambre pour montrer qu'ils boudaient, ce qui ne change pas vraiment des moments où ils ne boudent pas, dirait Saintonge, qui ne comprenait pas ce qu'ils pouvaient bien faire sinon écouter *leur* musique, toujours la même, en

boucle, à s'en taper le cerveau ; Aman était ailleurs, on ne savait où, pour un peu l'on aurait cru qu'il courait les bois en quête de quelque gibier, et pourquoi pas, se demandait Saintonge qui avait résisté à l'idée de le suivre pour voir ce qu'il pouvait bien faire, partant chaque jour, et plusieurs fois par jour, sur le sentier touffu qui pouvait mener vers chez la Jeanne. Nous les avons donc laissés et étions allés frapper à la porte du Martial, qui vivait avec sa mère, dans une maison carrée de parpaings dont la laideur, avec le temps, s'était dissimulée sous les rosiers grimpants, les glycines et les forsythias, qui éclataient de tout leur jaune ces jours-ci — ainsi en vieillissant certaines personnes dissimulent leur laideur sous des rides qui leur dessinent comme un entremêlement de branches où éclatent des fleurs roses et rouges, et qui finissent par leur donner un air. La maison avait, à force, pris place dans le décor ; au reste, il n'était plus temps de regretter qu'elle fût sortie comme un furoncle au milieu d'un pré de verdure, dirait Pierre. Martial rentrait du travail à l'usine, il avait chaussé ses charentaises, il nous proposait de boire le coup. Il servit à tous un pastis bien tassé, sauf à la mère, qui ne buvait pas mais parlait.

« Et alors, d'où qu'y viennent ces trois-là ? »

« D'Afrique », avait dit Pierre.

« Eh, je le vois bien qu'ils viennent d'Afrique, avait repris la mère Martial. Mais de quelle Afrique ? »

Et puis elle avait voulu savoir ce qui faisait que nous les avions avec nous, ce qui avait bien pu faire que Pierre les eût amenés ici, et elle éclata d'un rire brusque plusieurs fois tandis qu'il racontait l'histoire, et Martial murmurait un petit rire dans sa barbe.

À la fin elle dit : « Pour moi, ça ne présage rien de bon, tout ça. L'autre avec son burnous, et qui court la campagne, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Et puis elle voulut encore savoir pour Zohra, elle l'avait bien vue la jeune, disait-elle en me clignant de l'œil, même si, assurait-elle, c'est Martial qui l'avait vue en premier, mais Martial s'en défendait, il rougissait même un peu sous la barbe, les cheveux longs qui lui collaient au front, alors il s'était mis à nous servir un deuxième verre à chacun, d'office, et à me questionner sur la voiture.

« Justement, avait dit Saintonge, au bout d'un moment, nous voulions vous inviter à dîner, pourquoi pas ce soir à la maison, avec la Jeanne, les Anglais de là-haut, peut-être encore la Paulette. »

« Bê, avait fait la mère Martial, moi je dîne avec les poules, d'ailleurs c'est déjà sur le feu et le Martial, il se lève à cinq heures matin. »

Pierre n'avait pas insisté, il savait bien que ce n'étaient pas gens à faire des politesses et des mondanités, il avait tout de même offert la demande pour la forme, au cas où, et pour pouvoir rendre compte à Mylène, plus tard et au bord de l'ivresse : « Personne ne veut les voir par ici, nos nègres. »

Pourtant, ce n'était pas tout à fait juste, car Martial ne leur était pas hostile, il les avait même défendus contre sa mère, c'est à peu près les seuls mots qu'il avait prononcés, il lui avait fait reproche de racisme, de critiquer les migrants sans même en avoir jamais vu de sa vie, mais elle de lui rétorquer que si, elle en voyait toutes les semaines à Angoulême, même à Nontron il y en avait, prétendait-elle, et il y en avait même de voilées, des femmes, avec des ribambelles d'enfants dans leurs robes, qui leur faisaient comme des chapelets de nonne, et même, disait-elle, c'était pour eux qu'on rouvrait les classes, « pour ce qu'ils y apprennent ! » persiflait-elle ; et quant aux hommes, on se demandait bien ce qu'ils faisaient, vu qu'aucun des artisans ne voulait les embaucher, ils avaient toujours une bonne raison de rechigner à la tâche, ils disaient, elle le savait par le Joël et le fils à Vincent, le concurrent, l'ennemi juré, mais pour ça ils étaient raccord, ils s'entendaient, et tout cela avait donné lieu à une belle passe d'armes. Martial se moquait de la mère qui prétendait aller à Angoulême et il disait qu'elle n'y allait pas plus de deux fois l'an et que c'était le plus loin qu'elle fût jamais allée de sa vie, tandis qu'elle lui répondait qu'elle n'allait pas, elle, oh bien sûr, passer les vacances à la frontière espagnole où l'on trouvait toutes les contrebandes possibles, elle le savait bien, elle en avait vu des reportages là-dessus à la télévision. Elle disait encore que là-bas y en avait de toutes les races, de toutes les misères, c'était pas besoin d'y aller pour le savoir, et elle insinuait que c'était la faute à ces grandes migrations si les oiseaux de chez nous disparaissaient. Car il ne fallait pas chercher bien loin, si y avait plus d'oiseaux c'est qu'y avait plus de terres arables, plus de bois, plus de petits bocages humides, qu'on les mangeait tous pour leur faire des logements à la va-vite, à ces milliers de milliers d'immigrés ; qu'on les entassait sur nos champs, dans nos prés, et tant et si bien qu'à la fin, comment voulait-on qu'elle subsiste, cette biodiversité dont on nous

rebattait les oreilles dans la télé ?

« Tu crois que tu sais, tu ne sais rien, la mère, s'énervait Martial. Tu restes dans ton trou. Depuis que t'es née, t'y es, dans ton trou, et bientôt t'y seras pour la fin. Alors comment que tu saurais ? »

À la fin, c'était devenu gênant et nous les avions laissés régler leurs comptes, qu'ils ne régleraient pas, prétendait Pierre, car s'ils les réglaient, ils n'auraient plus rien à mâcher en eux-mêmes pour les jours qui viennent et jusqu'à la fin, et ils retourneraient à leur silence, ils monteraient le volume de la télévision.

Nous irions chez les Anglais qui ont une petite maison de pierre entourée de fleurs et d'un gazon propre et aussi un gîte qu'ils louent parfois, surtout en été, principalement à des Anglais. On disait les Anglais, mais une femme seule y vit, avec ses chiens, depuis de longues années, qu'on dit homosexuelle depuis que son mari l'a quittée, ou bien était-ce sa fille qui était saphique, ou encore toutes les deux, il y avait quoi qu'il en soit un catalogue de vidéocassettes pour femmes dans le salon du gîte, cassettes que l'on pouvait commander à la propriétaire, ce qu'aujourd'hui, sans doute, plus personne ne faisait, et qui laissait penser que la collection était ancienne, me dit Pierre. L'Anglaise était sauvage, quoique très élégante, et elle craignait les hommes, il se disait, m'expliquerait Pierre, qu'elle avait eu à souffrir des accès de violence de son mari ; depuis, elle évitait la compagnie des hommes, et elle se promenait avec ses chiens et une bombe lacrymogène dans le sac, un demi-débile des environs ayant essayé de la violer quelques fois dans le bois. Il ne fallait donc pas s'étonner qu'elle refusât l'invitation à dîner en compagnie de trois hommes immigrés d'Afrique, elle les avait aperçus de loin, nous expliquerait-elle, et ça lui avait suffi pour juger, non pas qu'elle fût entée d'*a priori* mais elle préférait sa retraite paisible. Elle ne nous avait pas offert à boire, nous ayant laissés sur le perron de la maison, et nous avions repris notre route, en sens inverse, repassant devant la maison de Pierre pour continuer à l'opposé de celle du Martial, en direction des bois, longeant le pré où l'on avait vu Aman en conciliabule avec les vaches, empruntant le chemin qu'il prenait chaque jour et plusieurs fois par jour, prétendait Pierre, et tombant soudain sur lui, qui semblait venir de chez la Jeanne, d'où diable aurait-il pu venir si ce n'était de chez la Jeanne, sa ferme formant cul-de-sac et nul ne

prenant ce chemin sinon pour aller chez elle, les chiens déjà s'étaient mis à aboyer, ils couraient vers nous, ils n'avaient pas aboyé au passage d'Aman, en revanche, remarquerait Pierre, ça ne trompait pas. Aman nous croisa sans un mot, mais non sans un très léger sourire en coin, alors de là à ce que Saintonge prétendît que ça sentait le foutre frais chez la Jeanne, il n'y eut pas long. Vraiment, Aman courait-il le guilledou tandis que nous le croyions battant la campagne en quête de quelque rencontre intérieure ? s'étonnerait Pierre quand nous sortirions de chez la Jeanne. Il m'assurait que quelque chose avait bien déridé la vieille fille, d'habitude revêche, méchante et pour ainsi dire sournoise. Une vraie saloperie, disait Pierre, une sorcière. Et pourtant, elle nous avait reçus avec de grands sourires qui dévoilaient ses gencives carnassières, avec de grands gestes qui balançaient l'abondante poitrine molle et la jupe bouffante, longue, au tissu suranné, qui la faisaient paraître ogresse, marâtre. Certains murmurent qu'elle aurait mangé sa mère, comme ses avortons, dirait Saintonge. L'intérieur de la ferme était plus propre et plus au goût du jour que n'eût pu laisser paraître l'extérieur, tout dévolu aux vaches et aux légumes qu'elle cultivait sans avarice et dont elle offrait à chacun. C'était pour ainsi dire propre, chauffé, rangé et bien ordonné, on y trouvait tout le confort que l'on eût pu attendre, seule l'odeur puissante d'ail frais qu'elle avait croqué pour son déjeuner, sans doute, trahissait son état de fermière et de femme seule, bien que l'odeur de foutre frais sur laquelle insisterait Saintonge pût faire douter de la solitude de son corps. Chez Aman aussi, prétendrait-il, il avait surpris cette haleine de celui qui a mangé l'aillé, une pratique courante ici au début du printemps, on mange, m'expliquerait-il, l'ail encore jeune, cru et à la croque au sel, et il semblait évident qu'Aman avait partagé avec elle cette bacchanale.

« Aman, dirait la Jeanne, oui, elle voyait bien de qui il parlait, il sortait en effet de chez elle, il lui rendait visite, parfois, ils avaient de belles et longues discussions. »

Pierre avait froncé les sourcils.

« Tu parles anglais, maintenant ? », ce qui avait fait hausser les épaules à la Jeanne qui venait de sortir du placard la bouteille de pineau des Charentes qu'elle faisait elle-même et dont elle nous emplît à ras le bord de grands verres.

« Il fait les vaches avec moi, dit-elle encore. Il est doué, il aime

ça. »

À ces derniers mots, elle avait eu un grand sourire qui avait mis à nu ses longues canines et j'avais refréné un frisson. Si Pierre disait vrai, Aman venait lutiner cet énorme morceau de viande blanche couperosée dont les yeux bleus me glaçaient les sangs, j'avais peine à le croire. Je savais néanmoins que toute femme est capable de trouver un homme souffrant de la même faim qu'elle et qu'il n'y a pas d'accouplement contre-nature.

Pierre avait tenu la conversation avec elle une bonne demi-heure, évoquant le potager, les vaches, la politique, j'avais été admiratif, et puis, après le deuxième verre de pineau, il l'avait invitée à la maison et elle n'avait pas dit non et elle avait même ajouté qu'elle viendrait avec des champignons frais et du pineau et elle nous avait empli les bras de légumes verts, d'un plein panier d'ail frais et c'était comme si nous transportions le fruit de la fornication d'Aman avec la vieille sorcière, dirait-il en riant.

Ainsi n'était-ce pas tout à fait vrai que personne ne voulait les voir, par ici, les nègres, comme avait pu dire Pierre à Mylène en rentrant, et peut-être parce que l'ivresse nous pressait déjà tout contre son sein. La Jeanne, ça l'intéressait foutrement de les voir, peut-être même de les toucher, c'est ce que je dirais, moi, qui ne fit pas rire Mylène, qui ne comprit pas, Zohra encore moins, qui avait sans doute compris et que cela dégoûtait.

« Vraiment, dirait-elle, il se trouve des femmes pour s'accoupler avec eux ? », et je crus qu'elle allait cracher à terre.

Zohra exagérait, mais n'est-ce pas ce qui nous retient dans les bras d'une femme, son exagération, dirait Pierre à qui je confierais cela. Je n'en étais pas bien sûr ; ce dont j'étais sûr, en revanche, c'est que le dîner avec Jeanne et Zohra ne se passerait pas paisiblement. J'aurais aimé alors que Zohra ne bût pas, mais elle ne voyait pas pourquoi nous ne déboucherions pas une bouteille pour l'apéro, si c'était une question d'argent, elle pouvait très bien prendre la voiture et aller en acheter, il devait bien se trouver une boutique ouverte dans cette région de vaches, se retenait-elle de crier avec une bouche adorable de mépris. Je l'aurais embrassée, je savais que ce n'était pas le moment, et bien qu'il ne nous manquât pas de vin, je lui confiai les clés de la voiture et le soin d'aller en acheter, songeant que cela nous permettrait de respirer un peu.

« Tu laisses une femme se charger de cette besogne ? Vraiment, la galanterie française... », dit-elle moqueuse.

J'ai prétexté de mon ivresse pour ne pas prendre le volant, songeant qu'elle était ravie de conduire et ne faisait l'outrée que pour jouer son rôle. Puis, la Jeanne était arrivée et nous avions rempli des verres de pineau et Mylène avait fait descendre Yaya et Jaffar, c'était tout de même pour eux que l'on organisait ce que je n'étais pas loin de considérer comme une mascarade. Illico la Jeanne s'en saisit, pour leur faire couper et laver les champignons. Saintonge murmurait à mon endroit qu'elle avait trouvé prétexte à humer leurs corps, à jauger leurs capacités, comme elle faisait de ses vaches, et bientôt ils étaient tels larrons en foire, Mylène se félicitait de son idée, bien qu'à dire vrai elle ne plût qu'à elle, à Yaya, à Jaffar, Aman étant bientôt arrivé et peu satisfait de voir la Jeanne ici, en compagnie de Yaya, de Jaffar, son œil noir ne trompait pas, ni le fait qu'il ne parlât pas de la soirée, et même si d'ordinaire il était peu disert. Quant à Zohra qui revenait du vin plein les bras, à tel point que je me demandai quelle mouche l'avait piquée, si elle pensait pouvoir par l'ivresse éloigner d'elle la campagne qu'elle avait prise en haine, surtout depuis que de sales bestioles lui avaient piqué le cul lorsque je l'avais prise dans l'herbe, m'accusait-elle, et racontant en rentrant quelle peine il lui avait fallu pour dégouter un magasin digne de ce nom dans ce pays de bouseux, ce qui ne la plaça pas en bons termes avec la Jeanne que, par ailleurs, elle avait prise en grippe au premier regard : « Qu'est-ce que c'est que cette vache qui semble donner la mamelle aux *blacks* », me dirait-elle en serrant les dents et semblant hésiter, alors, à m'ordonner de quitter avec elle cette maison dans la minute, avant de se raviser en songeant à tout le vin qu'elle venait de rapporter, dont elle me demanderait d'ouvrir une bouteille, refusant d'emblée le verre de pineau que lui avait proposé la Jeanne qui gardait pour plus tard sa revanche ; elle avait le temps, elle attendrait que l'ivresse se fût saisie de la jeune Mauresque, comme elle l'appellerait, non sans rappeler que ces peuples ont toujours été sournois et prompts à trahir, tandis que les vrais noirs, dirait-elle plus tard, la Jeanne, ce sont des êtres francs, tendres et puissants, indolents et vigoureux, et l'on eût pu se demander d'où elle sortait cela, étant donné qu'elle n'avait jamais traîné son cul plus loin que quelques lieues à la ronde, prétendait Saintonge, qui la croyait née ici, mais après tout, que savait-on de sa

vie, nous ne savions même pas son âge.

Comment la soirée s'est passée, comment nous sommes venus à bout de cette nuit sans aucun meurtre, je ne sais trop, ayant été ivre très vite et m'étant dès le départ exclu de l'arène, ayant senti que le combat se jouerait entre les femmes, Mylène s'attachant à tenir le rôle d'amphitryon, Pierre, comme moi, ayant décidé de se placer sur la ligne de touche, et menant, nous deux, une conversation parallèle qui est une des raisons pourquoi je ne peux raconter la soirée par le menu. Ce que j'en sais, c'est que nous avons bu plus que de raison, certains d'entre nous pour le moins et, Aman ayant disparu assez tôt, n'ayant quasiment touché à rien, l'assiette de ris de veau aux champignons ne lui ayant visiblement pas plu, Jaffar et Yaya se sont mis à boire eux aussi, sans doute poussés par la Jeanne que j'imaginai déjà sur leurs corps, saillie telle une limousine par deux noirs accortes. Zohra était fin cuite et faisait peine à voir, elle riait aux éclats toute seule, tombait sur Mylène qu'elle prenait à pleines mains et embrassait, ou tombait sur mon épaule, maladroitement. Et puis, pour je ne sais quelle raison, pour je ne sais quel mot, elle a poussé un affreux hurlement et cherché à empoigner la Jeanne contre qui elle est venue cogner tel un moineau contre une vitre, la scène a été brève et Jeanne, peu après, sans précipitation, digne, nous a quittés, je ne saurais dire si Yaya, si Jaffar, si tous les deux ensemble l'ont accompagnée, je me devais auprès de Zohra qui avait sombré dans l'hystérie alcoolique, que j'eus du mal à calmer, Saintonge pourtant prétend que la bacchanale n'a pas pris fin ainsi subitement, il prétend que le sabbat de la sorcière a battu son plein dans une grange de chez elle où, parmi les foin humides des fientes de poules, la grosse Jeanne s'est laissé fendre la chair par deux hommes noirs ivres d'alcool et de stupre, mais je le soupçonne d'inventer tout à fait cette histoire, plus précisément d'avouer ses fantômes.

Il semble en tout état de cause que cette soirée ait purgé les corps et les esprits car le lendemain, fatigués, repus, écoeurés même, pour certains, nous n'avions plus le cœur à la guerre. Saintonge, je le trouvai gratouillant quelques plates-bandes et comme donnant une leçon à Zohra sur les plantes et les arbres, j'avais peu de patience, ayant mal dormi à cause de l'alcool, à cause de Zohra hystérique, et je ne fus pas loin de lui lancer à la face qu'il nous faisait chier avec sa nature de merde, avec sa campagne dégueulasse. Je m'étais toutefois

assis sur un muret en buvant mon café, je les observais de loin, je ne pouvais m'empêcher de trouver Zohra hypocrite et dégoûtante dans la fausse amabilité dont elle faisait preuve à l'égard de Saintonge, car je savais pertinemment qu'elle se fichait comme de sa première galoche de ce qu'il lui racontait sur les plantes, l'histoire de la région, des vieilles pierres, lui, pontifiant comme il sait si bien faire, et elle, fausse comme pas deux mais qui cherchait à faire pardonner sa conduite de la veille et qui s'était mise en concurrence, c'était grotesque et pathétique, avec les Africains dont elle n'avait eu de cesse depuis le début de faire valoir la nullité et la mauvaise adaptation à la culture française, pour se mettre en avant, elle — et j'aurais pu avoir pitié de son être, de cette faille en son être, j'y trouvais plutôt prétexte à agacement, je songeais qu'elle méritait une vive correction, cela se passerait dans la voiture, sur la route du retour, j'aurais tout loisir de l'humilier sans qu'elle puisse échapper à mes invectives, et s'il fallait, je la menacerais de l'abandonner sur le bord de la route, en rase campagne, ça devrait la convaincre de subir ; m'étant levé, je lui dis de préparer ses affaires, que nous avions quelques heures de route devant nous.

À Paris où il est rentré peu de temps après nous, Pierre a eu de bien mauvaises nouvelles. L'avertissement du recteur, après l'échauffourée avec les étudiants, l'avait placé en mauvaise position ; il était pour ainsi dire sur la sellette. Il n'avait pas été mis à pied car le recteur avait jugé difficile l'interprétation de la vidéo et il acceptait de tenir compte de sa bonne foi, mais Saintonge était prévenu, il le savait, à la prochaine incartade il pourrait sauter. Il s'était tenu coi, tranquille, avait évité de faire la moindre vague, il avait surveillé ses phrases, tenu en laisse ses propos, mesuré chacune des paroles dites devant les étudiants, sachant qu'à tout moment il pouvait être filmé, enregistré, accusé, flingué. Une lettre lui apprit que l'étudiant qu'il avait giflé avait décidé de porter plainte contre lui. Ce n'était pas bon. Comment s'en tirerait-il, de ce procès, il ne le savait pas et l'important n'était pas tant cette question qu'une autre, plus vaste, plus accablante : pourrait-il continuer à enseigner si d'aventure il était condamné ? Et même s'il ne l'était pas, il suffirait que cela soit médiatisé, que sa hiérarchie apprenne qu'un procès était intenté contre lui. Il avait tout à fait conscience de ce qu'aujourd'hui la renommée se fait par les médias, n'importe lesquels, qu'une réputation entachée, même pour un prétexte fallacieux, pour des raisons qui n'en sont pas, suffit à ruiner une carrière, à briser une vie, à jeter un homme au ban de la société. Il n'était pas serein quand il m'appela pour m'en parler et j'eus toutes les peines du monde à tenter de le rassurer, j'étais intimement convaincu, comme lui, qu'il était pour ainsi dire mal barré. Cela n'était toutefois que la première station

d'un chemin de croix qui le mènerait où vous saurez bientôt. Il ne tarda pas à passer à la deuxième, bientôt lui fut chargé sur le dos un faix beaucoup plus lourd. Tout était parti de Manon, hélas, d'une langue mal tenue, d'une bouche qui n'avait su se taire et avait suffi à raviver les haines et les jalousies de longtemps gardées au frais par quelques ennemis dont l'attaque était aussi peu prévisible qu'ils n'avaient pas eux-mêmes songé, dans leurs espoirs les plus délirants, qu'elle leur fût ainsi rendue si simple. Les bonnes consciences allaient s'éveiller, elles n'auraient de cesse de précipiter la chute du mal, elles en oublieraient le leur tout ce temps. Manon avait pris contact avec Fabrice, c'était Mylène qui lui avait donné les coordonnées du journaliste, cela s'était passé au cours des vacances, Mylène n'avait pas jugé utile d'en informer qui que ce soit, il n'y avait pas là matière à palabrer, Manon avait des velléités d'écriture, le journalisme l'intéressait, il ne fallait pas y prêter plus attention que cela, nous la savions changeante et, par ailleurs, son investissement dans les associations humanitaires n'était en rien incompatible avec un désir d'écrire, il était bien normal qu'à son âge elle se posât des questions et tâtât de plusieurs métiers. Donc Mylène avait donné à Manon les coordonnées de Fabrice qu'elle n'avait pas eu de mal à convaincre, elle Manon, de la recevoir ; on peut imaginer qu'elle s'était un peu arrangée pour l'occasion, une femme, si idéologue soit-elle, sait quand elle a intérêt à se mettre en valeur selon les normes établies, elle avait peut-être ressorti pour l'occasion une jupe, lavé ses cheveux, retrouvé l'exercice du maquillage ; elle n'avait pas dû avoir de peine non plus à convaincre Fabrice de la faire écrire dans son canard, elle n'était pas plus bête que la moyenne et plus jolie, plus jeune — intéressante. Ils avaient discuté, on peut supposer que Fabrice eût mis un peu de côté son travail harassant pour tailler une bavette, comme on dit, à la jeune fille. Elle en était probablement venue à lui parler de son engagement en faveur des migrants, augmentant d'autant son crédit auprès du journaliste, et, lentement, elle en était arrivée à l'évocation des trois recueillis par Pierre, Fabrice avait tendu l'oreille, l'avait interrogée, en bon professionnel, cela avait éveillé en sa mémoire l'hostilité qu'il gardait précieuse pour celui qu'il appelait le vieux réac, et chacun sait que l'on prend souvent plus d'intérêt à tout ce qui concerne nos ennemis qu'à ce qui touche nos amis. Manon avait dit, mais comme cela, en passant, peut-être même sans se rendre compte

de l'énormité de ce qu'elle avançait, car n'en ayant pas conscience elle-même, ne devant en prendre conscience que face à la réaction outragée, estomaquée de Fabrice, elle avait lâché dans l'air, et cette parole s'était bien vite portée jusqu'à l'oreille du journaliste, que Saintonge ne savait plus comment s'en sortir avec eux et qu'il était allé jusqu'à les mener chez une prostituée qui les avait rejetés. Fabrice avait ouvert grand la bouche, on peut le présumer, avant de poser des questions, en était-elle sûre, de quel genre de prostituée s'agissait-il, pourquoi les avait-elle rejetés, Yaya et Jaffar lui en avaient-ils parlé eux-mêmes ? Oui, Manon le lui confirmerait, et sans doute rougit-elle un peu de ce qu'ils le lui avaient confié en de certains moments d'intimité qu'elle se sentait quelque peu gênée de voir réapparaître, elle était néanmoins prise en un piège dont elle ne soupçonnait pas l'étendue, qui la mènerait à vendre la peau de Pierre à qui elle ne souhaitait pas tant de mal, bien qu'elle eût quelque acrimonie à son égard, de ce qu'il l'avait dépossédée de Yaya, de Jaffar et d'Aman en qui elle avait placé toute son affection, tout son désir maternel ; et le piège consistait en ceci que, flattée d'intéresser tant celui qu'elle était venue solliciter, elle avait dévoilé nombre de détails dont elle regretterait par la suite de les avoir fournis, répondant à chacune des questions de Fabrice qui, par celles-ci, lui montrait en retour combien graves et moralement condamnables étaient les agissements de Saintonge, mais sachant déjà, lui, ce qu'il ferait de tout cela, tandis que c'était à l'insu de sa conscience que Manon parlait, disant au journaliste ce qu'il voulait qu'elle lui dise. Elle lui dit que oui, sans doute, Yaya et Jaffar pourraient le lui confirmer, et elle aurait dû soupçonner pourquoi Fabrice lui posait cette question, mais il arrive que l'on s'aveugle soi-même devant des évidences qui crèvent les yeux de tous, et elle lui raconta qu'il s'agissait d'une call-girl que Pierre fréquentait, elle avait peut-être rougi encore un peu plus en disant cela et Fabrice en avait retiré une plus profonde jouissance. Elle avait encore raconté qu'il s'agissait d'une fille de l'Est qui était, à n'en pas douter, raciste, il avait raison, elle n'y avait pas pensé, mais à présent cela semblait évident, puisqu'elle avait refusé de vendre ses services à Yaya et à Jaffar pour la raison qu'ils étaient noirs. Il n'y avait plus aucun doute.

Fabrice avait été sournois plutôt que fin, il avait parlé à son tour, il étendait sa voix, s'écoutant, il est l'homme qui aime parler. Elle devait

comprendre, dirait-il, combien leur sort l'intéressait, et il en faisait des tonnes : il avait toujours été passionné par l'humain, disait-il ; il était révolté par la manière dont la majorité des Français abordait le problème, disait-il ; il était indigné par le non-solutionnement de ce problème par le pouvoir politique, disait-il encore ; et d'une voix profonde, il lui avait confié qu'il préparait une vaste enquête sur l'accueil et le traitement des migrants en France — sans doute même se prit-il à son jeu et l'idée lui en venant à mesure qu'il parlait. C'était un sujet de la plus haute importance et il était le plus à même de le traiter, les autres médias ayant perdu toute forme d'humanité et abordant l'humain comme un problème économique ou sociétal, prétendait-il. Ce n'est pas un problème sociétal, a-t-il dit à Manon, c'est un sujet d'humanité. Il avait allongé les jambes, les avait croisées en rejetant la tête en arrière ; il prenait de la distance par rapport à son bureau, il était au-dessus, lointain et si proche à la fois, si humain et plein d'amour, Manon était sous le charme.

« Il est sûr de lui et il écoute », m'a-t-elle dit.

Il a ménagé ses effets. Comptant lentement les instants de silence, le sourire plein la bouche et le regard fixe, victorieux, presque enfantin, derrière ses lunettes carrées (il portait désormais des montures en bois aux normes PEFC-FSC, d'autres sigles encore dont il lui a vanté les mérites), il a parlé de lui, longuement ; il se dévoilait, c'était un cœur sur une main Fabrice, il portait une veste serrée, un pantalon un peu court, des sneakers, sa barbe avait épaissi, il avait les cheveux presque longs, touffus, une forme de virilité qui séduisait la jeune femme. Il était allé leur chercher du café, il avait encore un peu tourné autour du pot, il avait une énorme cigarette électronique, il en tirait des bouffées qui sentaient la chicha. Puis : « Pourriez-vous me mener dans les locaux de l'association où vous travaillez ? » demandait-il. Ce serait pour elle l'occasion d'apprendre sur le terrain comment l'on mène une enquête, des interviews ; il se disait particulièrement intéressé par le témoignage d'Aman, de Yaya et de Jaffar, du fait qu'ils avaient une expérience qui n'était pas celle de la plupart : ils étaient parmi les rares à être logés, comme on dit, chez l'habitant. Ils étaient par conséquent au contact direct des Français de souche, disait-il, et les mieux placés pour parler des sentiments qu'ils attisaient en eux à leur égard.

Et Manon l'avait mené du côté de la porte de Saint-Ouen où il

avait pu s'entretenir avec des membres de l'association et quelques migrants, pour la forme, car ce qui l'intéressait plus que tout, c'était de recueillir les témoignages directs de Yaya et de Jaffar. Ceux-ci ne se sont pas fait prier, ils ont vite compris ce qui pouvait les rendre intéressants et l'amour-propre se trouve toujours flatté par l'intérêt qu'un tiers porte à un secret que seul on détient. Ils ont confirmé ce que Manon avait dit et celle-ci avait fini par s'éloigner d'eux, commençant de ressentir une drôle de gêne à entendre dans leur bouche ce qu'elle avait confié à Fabrice, à entendre sonner ses propres mots dans leur bouche, à songer que le journaliste entendait pour la deuxième fois un témoignage qui pourrait être à charge contre Pierre, elle commençait lentement à saisir où cela pouvait mener mais ne voulait pas encore se l'avouer, et Fabrice avait agi discrètement, voulant lui éviter de la plonger tout entière dans l'embarras, c'est sans le dire à quiconque qu'il avait enregistré leurs propos avec son téléphone négligemment posé à côté, avant de les photographier en leur ayant demandé la permission, ça les avait ravis. Il avait encore voulu photographier Aman qui se trouvait ici ce jour-là mais qui ne se laisserait pas photographier, qui parlerait en revanche, qui serait loquace au sujet de Pierre, au sujet de Mylène, au sujet d'Alexandre, de tous ceux qu'ils avaient pu rencontrer ; qui se dirait choqué par nombre de propos et d'attitudes à leur égard ; qui dirait qu'on leur manquait souvent de respect ; qu'ils n'étaient pas bien accueillis, pas bien reçus, se plaçant en victime, jouant le très pur. Aman avait compris le jeu qui intéresse les médias en France, il avait saisi sur quelle corde il faut jouer. Il savait que l'on intéresse en se faisant passer pour victime, et que c'est ainsi que l'on sape lentement toutes les bases sur lesquelles repose l'édifice dont les Occidentaux sont si fiers, si orgueilleux et qu'ils s'imaginent si solide, alors même qu'il est au bord de s'écrouler. Et il entraînerait dans son sillon Jaffar et Yaya, il avait comme ouvert le robinet des lamentations et des récriminations, tant et si bien que Fabrice lui-même à la fin fut gêné, c'est ce qu'il avait semblé à Manon, ne sachant plus, lui, comment faire avec ce vase débordant qu'ils lui avaient empli. Quand on se laisse aller à ne plus voir les choses que sous leur aspect le plus sombre, à ne plus envisager les faits que sous un aspect délétère, les mots jaillissent d'eux-mêmes et entraînent la pensée derrière eux, on n'est bientôt plus libre d'y mettre un terme, c'est comme un dégueulis

venu du caché de l'être et sur lequel on n'a plus prise, voilà ce que Fabrice avait provoqué chez eux avec le concours du malin Aman, c'est Manon qui me raconterait tout cela bien plus tard. Se laissant aller à parler, ils avaient appris à Fabrice que Saintonge avait des problèmes à cause d'un étudiant, il pensait le savoir mais il avait tout de même creusé ce filon et avait découvert une pépite : l'affaire de l'étudiant n'était pas finie, elle connaissait donc un rebondissement, il semblait y avoir une histoire de justice, les propos des migrants n'étaient pas très clairs, mais Fabrice avait perçu là quelque chose d'important. À force de les questionner, il finit par comprendre qu'un papier existait, qui pourrait lui être utile ; il leur avait demandé s'ils savaient utiliser une photocopieuse et leur avait alors suggéré de faire une copie de ce papier et de la lui donner. Ils se retrouveraient quelque part à Paris, il leur donnerait une adresse, il ne les ferait pas venir dans les locaux du magazine, il protégeait ses sources. Dans cette affaire, Fabrice agirait en véritable professionnel, je me demande même si ce n'est pas d'abord la déformation professionnelle, la manie du métier et le désir du scoop qui l'ont mené à être si sournois et si machiavélique, et si la vengeance, si le désir de nuire à Pierre ne furent pas seconds. On a souvent tendance à trop négliger le désir du travail bien fait et le zèle dont font preuve nombre de nos congénères dans leur travail, celui-ci étant finalement la masse autour de laquelle gravitent tous les événements de la vie, l'étoile sans le rayonnement de laquelle on plonge du côté de l'ombre.

Il a attendu l'instant judicieux, Fabrice. Il a attendu d'avoir en main tous les éléments, d'être sûr de détenir toutes les clés. Alors, il a lancé sa petite bombe médiatique dont la résonance, pensons-y, n'a été si puissante (relativement à ce qu'elle révélait) qu'en vertu du fait qu'il dirige un journal qui, à défaut d'être lu, jouit encore d'une renommée nourrie par l'intelligentsia qui, des plateaux de télévision aux postes à l'université, se serre les coudes, et pousse des cris de plus en plus puissants à mesure qu'elle sent la nuit sur elle s'allonger — elle est comme le cygne qui refuse d'admettre qu'il a perdu de sa superbe et qu'il n'est plus bon qu'à pousser des cris que, par respect pour ce qu'il fut, on veut bien appeler un chant. Il est bon de ne pas négliger non plus l'aspect moral de l'histoire, à une époque plus que jamais morale, et de songer combien le migrant a pris dans la mythologie de l'époque la figure du damné, du pauvre, de l'exilé, de

l'innocent. Sans cela, il est impossible d'expliquer qu'une affaire de gifle administrée à un étudiant, qu'une histoire de prostituée slave refusant ses services à des Africains débarqués sans s'annoncer fassent tant de bruit. Disons-le franchement, il n'y aurait pas eu là, en temps normal, en une époque raisonnable et civilisée, de quoi fouetter un chat. Mais le magazine que dirige Fabrice donne régulièrement le *la* des débats télévisés entre experts, obligeant les dirigeants politiques à s'expliquer sous la pression des journalistes qui nourrissent tous, ou presque, une vénération pour ce canard. Il lui suffisait donc de bien orchestrer son petit scandale médiatique, et il serait trop long d'expliquer ici pourquoi ce canard jouit encore d'une telle aura. Car, avouons-le, ce n'est que du petit, du médiocre scandale, mais en temps de disette, il suffit à nourrir les masses, à faire tourner la boutique des médias, à occuper le temps, à dissiper l'ennui du grand nombre au sacrifice de quelques-uns. Et quand bien même le scandale ne résonne que deux jours ou trois dans les médias, quand bien même il n'est que feu de paille à l'échelle humaine, il embrase les brindilles sur son passage, il enflamme tout ce qui s'y trouve, il blesse. Il a suffi à briser la carrière d'un homme, à bouleverser sa vie, est-ce pour plus de justice ?

Fabrice a quelque talent, il faut le reconnaître. Pour mettre en scène très peu de choses, il sait parfaitement quelles sont les cordes sensibles sur lesquelles jouer. C'est le b.a.-ba de son métier, me direz-vous, peu importe, il s'en est tiré avec brio.

« L'empaffé a gros-titré : "France, la vérité sur le traitement des migrants" ! » hurlait Saintonge dans son téléphone.

« Il en appelle au sentiment national, à la honte nationale face à ce qu'il désigne comme un scandale d'État ! Il a osé aller jusque-là, au prétexte qu'un universitaire, soit un fonctionnaire, et pas des moindres, un fonctionnaire de la République, oui monsieur !, et qui a pour charge l'enseignement des jeunes esprits — ma pomme ! —, a enfreint les lois de la République dans le plus grand mépris d'êtres humains plus faibles, plus nus que lui : un étudiant qu'il a frappé sans raison, et comme si — je lis, textuel ! — la violence pouvait résoudre les différends, la violence étant, comme chacun sait, l'arme du bête, du dominateur ; et puis encore trois migrants dont il a la charge — au nom de quoi, nous ne savons (c'est lui qui l'écrit) — et une prostituée des pays de l'Est, sans aucun doute placée là par un réseau de proxénétisme mafieux ! »

« Ah le salaud ! Et il n'utilise pas le conditionnel, non : il sait ! »

Mon Saintonge hurlait, ricanait, ne savait plus :

« Il n'en appelle pas aux heures les plus sombres de notre histoire, oh non, Fabrice a plus de finesse que cela !, il se contente de relater des faits : le tabassage d'un de ses étudiants par le professeur Saintonge, lequel étudiant a porté plainte, nous l'apprenons, contre ce professeur qui a mené deux migrants chez une prostituée, ajoutant la misère sociale à la misère sexuelle et sans avoir semblé tenir compte du fait que les migrants, déjà sur la sellette car en attente d'une autorisation de séjour, auraient pu faire l'objet d'une interpellation et

d'une reconduite à la frontière, c'est-à-dire à l'enfer de leur pays en proie à la guerre continuelle, à la corruption et à la misère — et par la faute de qui nous savons (tant qu'à faire, autant salir insidieusement l'État français au passage, ajoutait Pierre) —, s'ils avaient été surpris à *consommer* un acte sexuel. »

« Je t'en donnerai de la consommation d'acte sexuel, petite frappe ! »

Il avait repris la lecture de l'article, Pierre :

« Mais ces innocents, qu'un professeur corrompu par l'immoralité avait voulu entraîner dans sa souillure, car cette prostituée, il en était un client régulier, ces innocents avaient été rejetés par cette femme d'origine slave qui elle-même était raciste et leur avait refusé ses services au prétexte qu'ils étaient noirs de peau, ce qui ajoute encore au sordide du tableau. »

« Et de conclure, cette fiotte : "Il faut dire non, pour l'exemple !" »

« L'exemple, cet argument ultime, en un temps où l'on n'accepte plus d'en suivre aucun. »

« Il nous a rejoué la mélodie du bon sauvage malgré lui, cette utopie dont la gauche n'a jamais su se départir depuis trois siècles », conclurait Saintonge qui tâchait de cacher sa rage derrière l'humour.

Pourtant, socialement, Saintonge était mort, rien n'aurait pu le sauver. Et comme il avait fini par apprendre de la part de sa femme, en dépit des tensions extrêmes que cette charge de l'ami de Mylène contre Pierre avait fait naître, que Fabrice détenait, en bon professionnel, la preuve de tout ce qu'il avançait, il renonça même à intenter un procès en diffamation. Les bras, à vrai dire, lui en tombaient. Il ne se battrait pas contre ce parasite, dirait-il, et son honneur, rien ne pourrait le laver aux yeux de l'opinion, mais il avait sa vertu pour lui et il estimait qu'il valait mieux être traîné dans la boue par des traîtres que porté aux nues par ces mêmes traîtres. C'est la première réaction qu'il avait eue, après le coup d'assommoir. Il avait peut-être raison avec son histoire d'honneur et de vertu, le Pierre, mais ce que j'en dis, moi, c'est que la vertu n'a jamais fait gagner sa croûte qu'à être vendue.

Il se rendait encore à l'université, il tâchait de garder la tête haute, ce n'était pas facile, je voulais bien le croire. Sa direction lui avait dit

qu'elle le soutenait, qu'aucune mesure suspensive ne serait prise contre lui tant que le procès n'avait pas eu lieu ; qu'une mise en examen ne valait pas condamnation ; qu'il était toujours présumé innocent et qu'il avait toujours été un bon professeur, et d'ailleurs ses étudiants le soutenaient.

« Ce n'est que du bla-bla », disait-il, et ce n'était d'ailleurs qu'en partie vrai et le serait de moins en moins, les étudiants sont perméables à l'idéologie dominante et certains de ses collègues, en particulier les femmes, les ont vite montés l'air de rien contre lui, Pierre me dirait plus tard que ces femmes lui en voulaient de ce qu'il n'avait jamais accepté leurs avances ou était toujours resté insensible à leurs charmes, ce qui est à leurs yeux impardonnable, je ne suis pas certain qu'il n'exagère pas un peu de ce côté-là.

C'est de là pourtant qu'est parti le deuxième coup, le coup fatal si l'on peut dire : de l'université, de sa collègue Labèche, celle qu'il surnommait Des Gouges en pente, à qui cela était sans aucun doute revenu aux oreilles, comme toutes les méchancetés que l'on lâche sans y prendre garde, et qui n'aimait pas Saintonge, et qui songea qu'elle tenait là sa revanche, et le moyen de le faire sauter, de faire entrer du sang neuf à l'université, nous étions en pleine époque de *dégagisme*, c'était la mode, il fallait ventiler, faire entrer de l'air nouveau, et quand bien même c'était pour avoir de tout jeunes qui viendraient nous chanter les rengaines d'antan, et quand bien même Labèche avait un âge canonique, dirait-il. Elle avait rassemblé autour d'elle une troupe de jaloux, d'envieux, de pisse-froid, de moutons, comment le dire autrement, Pierre a raison, pour que son acte eût plus de poids ; ô comme il est dur de jeter la première pierre, de s'isoler, de faire le pas de côté qui nous désigne à la vindicte, qui nous place à découvert ! Réunissant ainsi un quarteron d'universitaires, de doctorants, de chargés de TD, d'étudiants, d'écrivillons, elle avait rédigé une tribune qui serait publiée dans un journal influent, qui ne réclamait ni plus ni moins que sa démission — c'était bien cela, elle réclamait que démissionnât de lui-même Pierre Saintonge, lequel, après les actes infâmes qu'il avait commis, ne pouvait plus rester en poste à l'université sans jeter un discrédit sur l'université d'État, elle était même prête à mettre dans la balance sa démission et celle de tous les signataires, ainsi les autorités étaient-elles prises au piège : ou elles

concédaient le sacrifice de l'un qui était le coupable tout désigné, ou elles couraient le risque d'en perdre plusieurs, et quand bien même ce n'eût pas été une grande perte, cela eût fait mauvais genre, aucune autorité ne pouvait courir ce risque. C'est Pierre que l'on dégagea. Pour être tout à fait juste, il fut mis à pied de manière temporaire, en attendant le jugement, lui dit-on officiellement. En attendant que cela se calme, lui affirma-t-on officieusement, mais il avait bien compris le message sibyllin, il embarrassait tout le monde, on l'avait flingué, il n'y avait pas d'états d'âme pour sa pomme, dirait-il, et quand bien même il voulait se persuader que c'était fini pour lui, définitivement, et qu'il serait chômeur à présent, à moins qu'il ne se secouât pour trouver un poste de professeur dans le secondaire, dans un lycée de seconde zone, ce qui lui semblait au-dessus de ses forces, il lui restait dans le fond un espoir, celui que tout n'était pas perdu et qu'on lui ferait justice, que la justice triompherait à la fin, il ne pouvait s'en départir, ça ne lui lâchait pas les tripes. Il était entendu qu'il finirait l'année à son poste, il ne restait pas long jusqu'aux vacances universitaires et il était trop tard pour trouver, au pied levé, un suppléant qui reprendrait son cours, nul ne l'aurait pu, il finirait d'interroger la faim, il n'abandonnerait pas son séminaire, et quand bien même les rangs seraient de plus en plus clairsemés.

Il n'avait pas beaucoup de soutien à l'université, ce furent des temps douloureux, des heures s'étirant de malheur, alors que le printemps explosait de partout, il n'avait même plus, me confierait-il, le goût de regarder les jambes des jeunes filles ; même cela, ils le lui avaient pris et après tout, c'est peut-être ce qu'elles avaient cherché, ces femmes que l'on dit mûres pour ne pas dire qu'elles sont vieilles, qu'elles ont passé la date de leur jeunesse donc de leur règne, me dirait Pierre qui finissait par croire qu'on l'avait puni parce qu'il aimait les femmes, c'est-à-dire les jeunes femmes, parce qu'il aimait la beauté de la langue et de sa civilisation, c'est-à-dire encore leur jeunesse ; il n'était pas loin de croire que cette histoire de migrants était un prétexte, tout simplement, et cette histoire de prostituée slave, quelle blague ! comment pouvait-on être si puritain dans le pays qui avait inventé les bordels, dans le pays qui ouvrait ses frontières à tous vents, dans le pays de l'amour galant, et à l'époque où la pornographie s'étalait partout ? La plupart de ses collègues l'évitaient, les uns embarrassés, disait-il, ne voulant pas être vus en sa compagnie et ne

l'ayant pas soutenu, par faiblesse, par lâcheté, les autres tournant la tête car ils l'avaient condamné ; certains, les plus fiers, le fixant des yeux comme une victime fait à son ancien bourreau qui baisse la tête, dans le box des accusés. Après de certains, il aurait aimé s'expliquer, personne ne l'écoutait. Sa femme, qui se trouvait également dans une situation délicate, voulait le convaincre de répliquer dans les médias, il refusait d'entendre parler de ce genre de choses, il avait sa dignité, lui dirait-il, je le sais par Mylène qui m'avait demandé d'essayer de le convaincre à mon tour, je l'avais fait pour la forme, sans conviction, dans le fond je le comprenais, il n'y avait rien qu'il pût faire sans s'enfoncer encore, sans qu'on se servît de lui comme d'un paillasson, certains chroniqueurs, nombre de journalistes en mal de notoriété, l'utiliseraient pour se donner à voir, pour faire le spectacle s'il s'était rendu chez eux, de cette chienlit il n'y avait rien à attendre, j'étais bien de l'avis de Pierre.

Et Yaya et Jaffar qui avaient eu vent que l'hallali était sonné, qui avaient humé l'odeur de la chair en panique, lui étaient ouvertement hostiles, désormais.

« Je n'ai rien fait pour cela, me dirait Pierre, et Dieu sait si j'aurais des raisons de leur en vouloir, mais je sais qu'ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient, ils ne sont que des marionnettes agitées par ceux qui ont des intérêts à défendre ; qui ont intérêt à ma mort. »

« N'empêche, les avoir, en plus de cette affaire, tous deux sous le nez et qui ne se gênent plus pour ne faire que profiter ; qui se voient comme en terrain conquis et se seraient montrés agressifs à la première occasion, ça m'enfoncé encore plus. »

Il n'allait pas pouvoir tenir longtemps, il lui fallait trouver une solution. Comme des gamins insolents, égoïstes et mal élevés plutôt que frondeurs, ils avaient admis le slogan du Nouveau Monde, pensant que le monde leur appartenait, qu'ils étaient partout chez eux, n'avaient de comptes à rendre à personne et Pierre retrouvait un Yaya vautre dans un fauteuil le regard absorbé par l'écran de son téléphone ou un Jaffar pillant le réfrigérateur, laissant la vaisselle sale en plan, et sortant, l'un et l'autre, quand ils voulaient, et rentrant quand ils voulaient, sans s'inquiéter de rien. Il avait hérité de deux adolescents, me dirait-il, qui n'étaient pas ses enfants et qui menaçaient de lever la main sur lui, ne se contentant pas de hausser les épaules.

Pour la première fois, il eut peur ; peur de ce qui pouvait arriver. Il

ne se sentait plus maître à bord, il avait perdu son crédit à leurs yeux, il n'avait plus l'autorité nécessaire au maintien de la paix chez lui, il y avait urgence à agir. Il s'est tourné vers Alexandre, il s'est tourné vers Manon, qu'il ne savait pas être à l'origine de l'affaire, il avait besoin de leur concours pour qu'une association prît en charge les trois qu'il ne voulait plus loger, qu'il n'aurait pas remis à la rue même si l'envie l'en prenait furieusement par moments, mais il se sentait le devoir d'aller jusqu'au bout de ce qu'il avait entrepris, même sur un coup de folie. De trois à recaser il n'y avait cependant plus que deux, Aman avait disparu un beau matin, s'était fait la malle sans demander son reste ni prévenir, et l'on était en droit de craindre le pire non tant pour lui que pour nous, Pierre apprendrait par certains membres de l'association qu'il avait fréquentée, et ça ne l'étonnerait pas, disait-il, qu'il s'était radicalisé, comme on disait pudiquement, et Pierre l'avait bien remarqué depuis tout ce temps, mais il apprit que c'était plus grave qu'il ne pensait, qu'il avait tenu des propos très crus sur ce qu'était la France, sur la fin de l'Europe, et qu'il avait disparu des radars, comme on dit, dans le même temps qu'une poignée d'autres hommes radicaux dont on était désormais sans nouvelles.

« À ce niveau, ce n'est plus de notre ressort, c'est celui de la police », lui avait dit une femme de cette association avec qui il ne tarderait pas à se prendre le bec, ce serait juste après qu'il aurait demandé qu'on prenne en charge Yaya et Jaffar qu'il hébergeait depuis des mois mais qu'il ne pouvait plus garder, la situation ayant changé et, ajouterait-il maladroitement, l'été approchant, l'urgence d'être logés chez lui se faisait moins pressante.

« Ah, parce que l'été vous n'avez plus besoin de logement, vous ? Eh bien alors, vous n'avez qu'à le leur laisser. »

« Écoutez, avait essayé d'expliquer Pierre en gardant tout d'abord son sang-froid, je les ai hébergés tant que j'ai pu, je leur ai donné tout ce dont ils avaient besoin, maintenant il faut trouver une solution pérenne, et cette solution pérenne, ce n'est pas qu'ils restent chez moi *ad vitam aeternam*. J'ai une famille, un métier, des obligations... »

« Parce que vous pensez qu'ils n'ont pas de famille à nourrir, pas de besoins essentiels ? »

« Ce n'est pas ce que je dis, mais aujourd'hui, ce n'est plus possible. Il faut que vous m'aidiez. »

« Mais nous, qui nous aide ? Qu'est-ce que vous croyez ? »

« Il me semble que l'État vous donne des aides. »

« L'État, faites-moi rire, il ne s'occupe de rien, il nous laisse tout gérer ! »

« Alors, justement, peut-être pourriez-vous... »

« Non mais attendez, vous dites que vous avez tout fait pour eux, mais qui s'est occupé de leur demander des papiers, de leur obtenir une autorisation de séjour, d'essayer de leur trouver du travail ? »

Il était désolé, Pierre, démuni, il avait baissé les bras, laissé fulminer la bonne femme, il n'y avait rien d'autre à faire, tout ce qu'il pourrait dire serait retenu contre lui, ne ferait qu'alimenter sa hargne, il voyait bien la manière dont il était ici perçu : il était, au mieux, un bourgeois, un nanti, un privilégié qui ferait bien de ne pas trop la ramener. Dans les salles de ces locaux tristes et sales qui sentaient le mépris de soi, prétendait-il, se trouvaient des affiches promouvant « l'accueil inconditionnel des migrant.e.s ». De grands panneaux étaient là pour les informer de leurs droits. Il y avait encore des affiches pour la prévention du sida et des maladies sexuellement transmissibles. Des messages en faveur de la fraternité et d'autres hostiles à l'État fasciste qui élevait des barrières et des murs plutôt que de créer des ponts. Il y avait encore des listes de noms pour lesquels il était juste de se battre : Mamadou, Reza, Razoul, *et tous les autres*, sans doute déboutés par la justice et menacés d'expulsion par le bras armé de l'État, bien que tout le monde sût qu'il mettait rarement ce genre de menace à exécution.

« On aurait pu tout aussi bien croire à une liste de morts pour la patrie », dirait Pierre, qui ajouterait que les locaux de l'association étaient loués par la mairie de Paris et que les personnes qui venaient ici faire des demandes de logement d'urgence étaient logées où l'État trouvait de la place.

Ce n'avait donc pas été une bonne idée de venir voir cette association, estimerait Pierre, qui aurait pu se tourner vers une autre, mais toutes semblaient débordées, comme des hôpitaux militaires en temps de guerre. Elles étaient en état d'urgence et son cas à lui ne relevait pas de l'urgence, semblait-il. C'était pourtant Mylène qui lui avait conseillé d'aller les voir. Elle aussi était excédée, et peut-être plus encore que lui.

« Les migrants, il y a des associations pour cela », avait-elle lâché, un matin, à bout.

Mais visiblement pour les migrants, à cette heure, il n'y avait plus d'association, il n'y avait plus personne, il allait falloir que chacun apprenne à se débrouiller.

« J'aurais en fin de compte été mieux inspiré de ne pas me manifester auprès d'eux », me dirait Saintonge, car tout ce qu'il avait récolté, pour l'heure, c'était une inspection des services sociaux prévenus par l'association, si bien qu'un matin tout ce beau monde, services sociaux, sanitaires et membres de l'association, débarquerait chez lui pour voir dans quelles conditions étaient accueillis les deux migrants.

« C'est comme si je n'avais plus été chez moi, dirait Pierre, on y entrait comme dans un moulin. Non content d'héberger deux nègres qui avaient pris plus que leur place, je me trouvais à ouvrir mon appartement à tous vents, et les voici fouillant mes placards, remuant ma cuisine, retournant la salle de bains, m'interrogeant comme si j'allais partir en garde à vue. »

Nous connaissons, à force, la propension à l'exagération de Pierre, il faut toutefois reconnaître que cela n'a pas dû être bien agréable, d'autant, me dirait-il, que la bonne femme, toujours la même, s'était autorisée à lui faire quelque remontrance, Yaya et Jaffar s'étant plaints comme deux sales gosses, disait-il, de ce qu'ils n'auraient pas eu assez d'intimité et de je ne sais trop quoi encore, vraiment ils ont pris belle mentalité depuis qu'ils vous fréquentent, aurait répondu Pierre à la femme en question.

C'est dans le naturel de l'homme d'en désirer toujours un peu plus, admettrait Pierre, mais enfin, ajoutait-il, on apprend à se retenir, on se contient quand on est dans leur situation, et l'on commence par faire preuve d'un peu de reconnaissance. Il avait vainement tenté de montrer que c'était la guerre qui se préparait entre eux, sous un même toit, à toutes ces personnes qui se disaient très concernées, aucune n'a rien voulu entendre ni voir de tous les problèmes que cette situation pose, m'a-t-il dit.

La décision ne tarderait pas à tomber, Pierre était remercié par son université, mis à pied pour une durée indéterminée, le temps que la tempête se calme, lui avait hypocritement annoncé le recteur, mais à force il comprenait ce que cela voulait dire, et dans ce genre d'affaire tout le monde sait parfaitement qu'il n'y a pas de retour en arrière possible, on accuse, on diffame, on salit et quand il s'agit de rendre justice à la vérité, de réhabiliter, il n'y a plus personne, ça n'intéresse plus les masses, ça ne donne plus de peine aux professionnels.

« Alors, comprends-tu, dirait Saintonge, que l'on me dise que c'est en attendant que l'affaire judiciaire soit étudiée ou que l'on me donne une autre excuse, j'ai parfaitement compris le message : je ne suis plus rien. »

Une association féministe avait porté plainte contre lui pour « consommation de prostitution et incitation à la prostitution » et même si nous estimions que cela ne tenait pas debout, c'était une plainte qui se cumulait aux autres, c'est peu dire que Saintonge était effondré, le revoyant quelques jours après je le trouvai vieilli, replié sur son propre corps, presque mutique, plus rien ne paraissait du Saintonge fanfaron et gouailleur dont j'avais l'habitude, Mylène, même elle, me confierait qu'elle se faisait du souci, elle qui m'avait toujours dit combien elle sentait un appui inébranlable en celui qu'elle avait marié pour cette raison d'abord, pour ce qu'elle le croyait plus solide qu'un autre.

« Je ne suis pas plus solide qu'un autre, dirait Saintonge, je suis seulement plus obstiné, plus tenace, plus têtu, je déteste plus que tout

d'avoir tort et qu'on m'en remontre, mais cette fois, je dois avouer que l'on m'a porté des coups propres à m'assommer. »

Il aurait presque fait peine à voir, mais comme la pitié était sans aucun doute le sentiment qu'il voulait le moins inspirer, il s'était tout à coup redressé avec un petit sourire pathétique :

« Ils n'ont pas encore eu ma peau, je n'ai pas dit mon dernier mot. »

Vraiment, cela avait fait peine à voir, quelque temps, bien que Saintonge ne voulût pas que l'on s'apitoyât sur son sort, les Africains ont un sort moins enviable que le mien, ne cessait-il de répéter — était-ce pour s'en convaincre ?

Et une bonne nouvelle avait surgi, Yaya et Jaffar avaient obtenu un travail, ils ne tarderaient pas à avoir un logement, à en croire Alexandre qui suivait cela de près, Manon ayant pris ses distances. Par quel genre de manigance avaient-ils obtenu de pouvoir travailler, Pierre ne voulait pas le savoir, d'ailleurs il n'était pas certain que ce travail fût tout à fait légal, bien qu'Alexandre le certifiât. Ce qu'ils faisaient ? Ils rejoignaient chaque soir l'armée des ombres qui semblait naître du ventre d'un Algeco ou d'un porte-conteneurs disposé, au gré des *manifestations culturelles ou économiques*, dans l'un ou l'autre des Palais des Congrès de la région parisienne, derrière l'une ou l'autre salle de spectacle ou de concert dont il fallait faire le ménage, une fois le public parti, une fois la mise en place terminée, et alors on ouvrait le couvercle de la boîte d'où sortait, munie de balais, d'aspirateurs, de serpillières, de produits nettoyants et de détergents, l'armée sans face du peuple exploité, la face sombre du consumérisme, qui s'interpellait dans des langues par nous inconnues, uniquement composée, cette armée, d'hommes à la peau sombre, de ceux dont on veut bien nous faire croire qu'ils ont eu la chance d'accoster sur nos rives et que l'on ne voit pas vivre, repoussés qu'ils sont aux frontières du dicible, soit de l'Île-de-France, ou hantant comme des fantômes les périphéries innommables des grandes villes. Alors, si c'était une bonne nouvelle, disait Saintonge, elle l'était de manière tout à fait relative, car d'une part cela supposait qu'ils allaient sans doute rester en France et y connaître la misère au lieu de la pauvreté et du dénuement qu'ils avaient quittés, et qu'ils connaîtraient seulement l'humiliation et la frustration des travaux les plus pénibles, les plus ingrats, les plus méconnus ; qu'il y avait peu d'espoir qu'ils revinssent chez eux, plutôt

celui qu'ils finissent par faire venir leurs familles malheureuses pour partager ce qui ne pouvait pas être une vie ; d'autre part, cela signifiait que la France allait s'alourdir du poids de ces hommes auxquels elle ne donnait aucune chance, la France n'est pas l'Amérique, chacun sait que ce que l'on y reproduit le mieux, ce sont les catégories sociales, l'illettrisme, la richesse ou la misère, la France n'ayant jamais eu les moyens d'offrir une vie belle et enviable à ces gens qui y arrivent, prétendait-il encore. Alors, si c'était une bonne nouvelle qu'ils aient un travail, qu'ils aient un logement, ce ne pouvait l'être que pour Mylène et pour lui, égoïstement, mais dans le fond ce n'en était une pour personne si l'on voulait bien se donner la peine d'y songer un instant, disait-il, et bien que Mylène ne fût pas d'accord, mais c'était son libéralisme qui parlait à travers elle, prétendait Saintonge, ce qui la ferait hausser les épaules. Pour ma part, je ne savais pas trop, il me semblait que c'était une bonne chose d'avoir un travail, de n'être plus inutile et que Pierre aurait dû s'en réjouir, lui qui pestait depuis tant de temps qu'ils ne fissent rien de leurs journées, qu'ils ne pussent même pas se rendre utiles. Mais je l'entendais venir, ce n'était pas être utile au bien commun que de faire ce qu'ils faisaient, c'était seulement être utile à la société, à cette société dégradée et dégradante.

Et puis, c'était au mois de juin, Yaya et Jaffar firent leurs valises. Pierre aurait pu dire bon débarras, tout de même, ce n'était pas rien, ils étaient restés là de longs mois, ça le touchait, et Mylène encore plus, qui pleurait, et même eux, ça leur faisait quelque chose, de partir d'ici pour aller vivre à Pontoise, où on leur avait dégotté un deux-pièces qu'ils partageraient, dont ils ne paieraient pour l'instant que les charges. Nous avions fêté cela, j'avais été de la partie, avec Alexandre, Manon avait refusé de venir, il y avait quelques membres de l'association venus pour leur montrer le logement, leur en confier les clés. Pierre les avait conviés à boire un verre, c'était une étrange scène, nul n'osait parler, ne savait que dire, on se regardait mutiques, tout comme, fors Mylène qui pleurait en silence, on avait assez vite pris les valises direction Pontoise, Pierre tenait à s'y rendre lui-même, à y accompagner Yaya et Jaffar, il les emmena dans sa voiture, où j'étais aussi monté avec Mylène, surtout curieux, moi, de voir comment tout cela allait finir et où. Dans la voiture, on avait davantage parlé et même ri, de quelques situations que l'on s'était

appelées. Nous étions arrivés au bas d'une haute tour dont la cage d'escalier n'était pas tout à fait saccagée mais pas en très bon état non plus, cela ne semblait pas gêner nos deux amis que l'on avait invités à monter. Il ne faut pas trop compter sur l'ascenseur, dirait un membre de l'association en riant, et Yaya et Jaffar d'en rire eux aussi, je songai à cette chance qu'ils avaient d'être toujours rieurs et d'une certaine manière bienheureux ; à moi, à nous, Mylène et Pierre me le confieraient plus tard, mais je n'en aurais pas douté, les abords de l'immeuble avaient semblé hostiles, la cage d'escalier désespérante, puis le logement, miteux, propice plus qu'un autre à une bonne pendaison, dirait Pierre, mais eux, les deux là, ils en étaient en tout point satisfaits. Est-ce nous qui sommes trop exigeants, comme gâtés, ou eux qui n'ont nulle notion de la beauté, du confort, de la douceur de vivre, nous demanderait Saintonge quand tout cela serait fini.

« Est-il possible que la laideur, la promiscuité, la misère ne déteignent pas sur eux, ne leur soient pas renvoyées par un effet de miroir ? »

Pour l'heure, il était question de meubler le logement, il faudrait trouver un lit, un canapé pliant peut-être, une table basse, des chaises, des ustensiles de cuisine, du linge de maison, l'appartement était vide sinon exempt de tout habitant, j'avais croisé quelques cafards dans la kitchenette qui ne m'avaient pas moins fait lever les sourcils que n'avaient fait à notre passage les gamins qui traînaient sur la dalle, en bas. Yaya et Jaffar, ils leur avaient fait des signes de connivence, à peine avions-nous redescendu les sept étages à pied qu'ils étaient là, assemblés, tous, communauté curieuse dévisageant les nouveaux arrivants, les hélant. Ils leur avaient tapé dans la main, distribué quelques mots, quelques rires, ici ils seront bien, souriaient les membres de l'association ; à nous, les gamins n'avaient adressé nul signe, ils savaient que notre présence n'était que fortuite, nous n'avons pas des têtes à vivre là. Yaya et Jaffar s'attardaient et Pierre s'impatiait, à présent il voulait rentrer à Paris, vous voyez, nous expliquait un des membres de l'association, il y a tous les commerces par ici, on n'est pas loin du centre commercial des 3 Fontaines, et pour ce qui est de trouver des meubles, Emmaüs n'est pas loin non plus, c'est à moins de deux kilomètres, après la N14. Il y a une mosquée, là-derrière, ajoutait un autre, et la femme qui les accompagnait nous

expliquait que les immeubles avaient été récemment réhabilités, bien que l'on eût de la peine à le croire.

C'est pour éviter ce que Mylène, en lectrice avisée de magazines de psychologie, appelait le syndrome du nid vide ; c'est aussi pour tâcher d'oublier quelques jours que Pierre n'avait plus de travail qu'ils étaient partis en Italie. Trois jours à Rome où l'un et l'autre n'étaient plus allés depuis de lointaines années, la Ville éternelle leur sembla avoir bien changé, le centre impraticable, hanté par le tourisme de masse, n'abritant plus que des boutiques de luxe, les monuments romains pris d'assaut par des hordes de Chinois, enfermés derrière de hautes grilles, le métro que l'on perçait pour acheminer les touristes jusqu'au Colisée achevant de défigurer une ville où ils avaient été heureux l'un et l'autre, dans leur jeunesse, où ils avaient rêvé de vivre, un temps, qu'ils n'aimaient plus à présent, il leur aurait fallu ce voyage pour s'en persuader, c'était devenu infernal, le tourisme de masse avait tout écrasé, amenant son lot de misère, des Africains partout nous poursuivant pour nous vendre leurs babioles, dirait Pierre, et qui parlent tous le français.

« Et encore la peur de l'attentat ! Il faut passer des portiques de sécurité et se laisser fouiller avant d'entrer dans chaque basilique, ajouterait-il, c'est à faire renoncer à tout désir de prier, ou à pousser à changer de religion. Y a-t-il un tel arsenal devant les mosquées ? »

Non, vraiment, Rome ne leur plaisait plus, ils y avaient en vain cherché la tiédeur du farniente, les effluves de dolce vita qu'ils n'avaient pas eu de peine à sentir, s'y étant rendus enfants, l'un et l'autre, et qu'ils avaient connus avant même d'en savoir le nom.

« L'on est pressé à présent, et soucieux, et craintif, même au Vatican », dirait Mylène.

« J'avais aimé la quiétude du Forum romain, dans mon enfance, je n'ai pas même pu y placer un pied cette fois », dirait Pierre.

Et cela n'était rien, cette déception, comparé à ce qu'ils trouveraient en rentrant. Comparé à la surprise qui les attendait. Ils étaient partis trois jours, c'était le lendemain du jour où Yaya et Jaffar avaient officiellement emménagé, après qu'on leur eut fourni quelques meubles, quelques affaires pour s'installer, il semblait que la population locale leur fût également venue en aide, on savait se serrer

les coudes là-bas, aurait dit un des membres de l'association. Tout était très bien, Saintonge et sa femme avaient claqué la porte de l'appartement l'esprit léger, comme dégagés d'un poids de conscience, ils étaient pour un temps retombés en jeunesse, Mylène riait, elle lui rappelait l'insouciance qui les soulevait vingt-cinq ans plus tôt, quand ils prenaient la route vers le sud sans presque rien emporter, les ans ont rempli notre besace, à force, avait dit Saintonge. Ils étaient partis, Yaya et Jaffar avaient claqué la porte la veille, mais ni Mylène ni Pierre ne s'étaient souciés qu'ils eussent encore en poche les clés de l'appartement, l'habitude était prise, on n'avait pas pensé à réclamer, c'est un peu comme quand l'enfant quitte, on ne le somme pas de rendre les clés sur-le-champ. Yaya et Jaffar étaient bien où ils étaient, on les avait vus partir les bras chargés de vaisselle, de torchons, de serviettes, de draps que Mylène leur avait donnés, comme elle avait fait quelques années plus tôt avec Alexandre quand il était parti s'installer seul. D'ailleurs c'est Alexandre qui s'était chargé de les accompagner cette fois, Pierre ne voulait pas remettre les pieds là-bas, il prétendait que voir ce genre de lieu le blessait, qu'il était tourneboulé de l'intérieur à l'idée que l'on pût vivre dans de telles conditions, et dans son pays.

« J'ai honte à ma France », avait-il dit pour dédramatiser.

Ils arrivaient de Rome avec leurs bagages devant la porte de l'appartement parisien quand Mylène a fait remarquer que ça sentait drôlement, une de ces odeurs fortes que l'on connaît trop, et puis, n'y avait-il pas tout un tintamarre provenant de l'intérieur ? Ils ont ouvert la porte et elle a failli s'évanouir, me raconterait Pierre dont les valises sont tombées des mains. Mylène était aussi pâle qu'étaient sombres les peaux des gamins qui couraient et braillaient dans l'appartement.

« Ça sortait de partout, ça courait, se poursuivait, entraît, hurlait, dirait Pierre, et nous n'osions avancer, pétrifiés, tandis que les gamins étaient chez eux, semblait-il, à l'aise. »

Dans le salon, dans la cuisine, ils croiseraient des femmes, ils ne savaient même pas combien, et un homme qui dormait sur le lit de ce qui avait été la chambre de Mylène, en vain avaient-ils essayé d'obtenir des explications, nul ne semblait parler le français et nulle ne paraissait vouloir leur répondre, les femmes cuisinaient, elles criaient des choses aux enfants, tandis que le bonhomme ronflait,

qu'une jeune fille regardait la télévision en compagnie d'un ou deux enfants, c'était un véritable cauchemar, disait Pierre, et comme Mylène reculait, effarée, elle l'avait finalement tiré jusque sur le palier et avait refermé la porte sur cette scène qui lui avait coupé la voix, Saintonge m'assure qu'elle n'a plus ouvert la bouche pendant vingt-quatre heures, elle était médusée, il a fini par prendre une chambre à l'hôtel où il a peu dormi, elle pas du tout, prétend-il, demeurant les yeux plongés dans le vague, ouverts sur la nuit jusqu'à l'aube où elle a sombré dans quelque cauchemar.

« Nous ne sommes pas résolus à nous laisser faire », me dirait Saintonge que je retrouverais quelque temps plus tard dans son Périgord où, de guerre lasse, ils ont battu en retraite, après avoir essayé de comprendre la situation et de reprendre possession de leur logement. Dans l'immédiat, il n'y avait rien eu à faire, sinon en usant de la force et de la violence, ce qui n'était pas dans leur goût, dans leur éducation. Ils étaient revenus le lendemain, ils avaient essayé de discuter, de comprendre, Pierre avait finalement appelé Jaffar qui lui avait laissé entendre qu'il avait prêté les clés de l'appartement à l'un des membres de l'association, Pierre n'avait pas compris pour quelle obscure raison, sous quel étrange prétexte, et c'est elle — l'association — qui avait installé la famille.

« Quelque chose qui va pas ? » avait demandé Jaffar, Pierre de lui répondre qu'une famille vivait dans l'appartement et Jaffar d'éclater d'un grand rire, au bout de quelques secondes, avant que Saintonge ne coupe la communication.

Aussitôt, il s'est rendu dans les locaux de l'association pour obtenir des explications et il est tombé sur la bonne femme qu'il a alpaguée ; il était venu seul, Mylène n'en avait pas eu le courage, elle était abattue, et Saintonge n'a pas longtemps gardé son calme.

« Cette famille était à la rue », lui dirait la bonne femme pour toute explication, phrase qui avait sonné Pierre.

Au mur, un nouveau slogan avait fleuri : « Je ne peux vivre sans toit ! »

Au vrai, il était si estourbi qu'il ne savait par où commencer et

avait fini par s'écrier :

« Mais nous sommes chez nous à la fin, on pourrait tout de même nous demander notre avis, bordel ! »

Et, dirait-il, tout le monde l'avait regardé comme un dément et puis la bonne femme, assistée d'autres bonnes femmes, de semi-hommes, comme il disait, avait entrepris de lui démontrer la chose suivante : affirmer qu'il était chez lui était une vue de l'esprit et une vue pour le moins étroite car la planète appartenait à tous et ce n'était pas parce qu'il avait jusqu'à présent bénéficié du privilège de dormir dans de beaux draps, de se prélasser dans un grand appartement où l'on pouvait loger une famille nombreuse que cela durerait éternellement. Il avait failli la gifler, elle aussi, au point où il en était, mais les bras lui en étaient tombés.

« Les privilèges ont la vie dure, mais ne sont pas immortels », affirmait-elle, et Saintonge avait beau jeu de vouloir lui répondre que ce n'était pas un privilège que d'avoir travaillé toute sa vie pour pouvoir se loger dignement, elle n'en démordrait pas, elle lui avait intimé de se taire, il était tout à fait indécent qu'il vînt se plaindre devant tous ces hommes qui n'avaient pas de toit, de ce qu'on lui eût demandé de se serrer un peu dans son logement, attendu qu'il en avait un autre en province, comme chacun savait.

« Et j'étais regardé par une myriade d'yeux blancs et ronds perçant des visages de nègres, me dirait Pierre. Ça faisait un peu l'effet de ces dizaines de minuscules araignées que la mère transporte sur son dos et qui vous regardent de tous leurs yeux hypnotiques. »

« Mais combien de temps cela va-t-il durer ? » avait finalement demandé Pierre, et la bonne femme avait levé les bras au ciel, savait-on combien de temps il faudrait à l'État pour régler la situation de cette famille, pour construire assez de logements pour tous les malheureux qui arrivaient et qui arriveraient ici ?

« Vous n'avez pas le droit de faire cela », avait-il murmuré, la voix étranglée avant de la prévenir qu'il irait en justice, qu'il les ferait expulser, qu'il la ferait condamner.

« Vous n'êtes pas mis hors de chez vous, cher monsieur, vous pouvez très bien partager votre logement. »

« Enfin oui, avait ajouté un autre, un peu de dignité, il faut apprendre à partager, faire de la place à ceux qui arrivent. Moi-même... »

« Mais à la fin, qui les invite ? » avait lâché Saintonge, et sa question n'avait trouvé nul écho, ne recevrait nulle réponse.

Ils avaient tâché, oui, et j'en suis témoin, de partager le logement avec la famille, à défaut de parvenir à la persuader de partir, ils étaient chez eux ici, contrairement aux autres, tout juste arrivés et déjà sans gêne, comme disait Saintonge.

« Mais que veux-tu, dirait-il, ils sont plus nombreux, plus bruyants, le combat est inégal, c'est toujours le plus faible ou le plus poli qui se replie. »

« Une famille, si l'on peut dire, poursuivrait-il ; composée de trois femmes, une jeune fille entre deux âges, un homme et sept enfants jeunes et turbulents, debout à toute heure du jour ou de la nuit, sans retenue sans barrière, sans autre moyen de communication que les cris, pour tout prétexte à tout bout de champ. Pour la joie, ils crient, pour une demande, ils crient, pour la douleur, ils crient. »

« Les enfants avaient renversé l'écran de télévision qui ne fonctionnait plus, le père est venu me voir, il aurait fallu que je répare, à l'entendre, voire que je présente des excuses... »

« Les fauteuils, ajoute Mylène, maculés ; la cuisine, inaccessible, je ne pouvais plus y entrer, sens dessus dessous, et ce sont elles qui y régnaient ; quant à la salle de bains, elles s'y étaient servies de tout ce que j'ai de crèmes, de maquillage et je te laisse imaginer ce qu'y laissaient traîner les enfants. »

« La merde au cul ! Eux, tous. Et nous deux, reclus dans mon bureau, à devenir fous. Nous avons fait nos bagages. »

« Tu vois, poursuivait-il à l'ombre du charme sous lequel nous buvions le café, alors que je venais de les retrouver dans leur maison du Périgord où ils avaient commencé de me raconter cela, nous n'avons pas pris plus que ce qui rentrait dans la voiture. »

« Pourquoi aurions-nous pris plus, il ne s'agit pas d'un déménagement, nous récupérerons tout, et en bon état », dit Mylène.

Je les trouvais tous deux en meilleure forme que je n'aurais imaginé, Pierre surtout, car Mylène semblait un rien rongée derrière le bronzage naissant de son visage. Mon Saintonge, lui, c'est comme s'il avait retrouvé la vigueur de qui repart au combat. Après l'abattement

qui avait suivi son limogeage, je le retrouvais gaillard et, comme Mylène s'était éloignée pour aller chercher quelque chose dans la maison, je lui en fis la réflexion.

« Bien sûr, me dit-il, cette histoire m'a tout ragaillardi et sais-tu pourquoi ? Parce qu'à présent, n'ayant plus rien, je n'ai plus rien à perdre. Après tout, qu'ils aillent au diable, tous, qu'ils transforment Paris en métropole de la grande migration, moi je suis ici. Et je compte bien y rester », murmura-t-il.

« Mylène n'a pas renoncé à se battre, elle croit encore pouvoir tout récupérer, elle refuse que quoi que ce soit puisse avoir changé. Ça la mine. La ronge du dedans, tandis que depuis que j'ai décidé que c'en était fini, que je ne me battrais plus, je vais en pleine forme. Pourquoi crois-tu que j'aie emporté trois cartons de livres, autant de disques ? Parce que le reste ne m'importe plus, je le leur laisse. La soi-disant littérature contemporaine, les bondieuseries universitaires, toute cette diarrhée verbale que je me suis efforcé de lire pour tenir mon rang, je l'abandonne sans aucun regret. La bibliothèque idéale, ce sont quatre cents livres, disait Kant. J'ai largement ce qu'il me faut. Le reste... Alors tu penses, si nous ne récupérons pas l'appartement, car il faut bien y songer, à cette éventualité, ou si nous le récupérons vide, saccagé, squatté, tout ça me trouvera froid désormais. Mais pour elle, je fais encore semblant », dirait-il alors que Mylène revenait.

« La France est-elle encore un État de droit ? »

La formule sonnait étrangement dans l'épaisseur du chaud été où les taons commençaient leur manège. Tout ça semblait si loin ; il était pourtant près de penser que la France était en état de révolution bolchevique, les migrants étant les bolcheviques du nouveau siècle, c'est ce qu'il prétendait. À la police, où ils étaient allés porter plainte, on n'avait rien voulu comprendre à leur affaire, une fliquette avait insinué qu'ils étaient un couple de collabos venus dénoncer leur prochain, ça lui rappelait les heures sombres, marmonnait-elle, prétendait Saintonge, bien que Mylène dît qu'elle n'avait rien entendu de tel, mais selon Pierre elle n'entend jamais rien d'une oreille, il lui faut être en pleine concentration pour entendre, tandis que lui se dit capable d'entendre sans écouter. Quoi qu'il en soit, là-dessus, ils tombaient d'accord : sans pouvoir apporter la preuve que l'appartement leur appartînt, la police ne pouvait rien faire, c'est ce

qui leur avait été dit. Se promène-t-on avec ses actes notariés ? De guerre lasse, la fliquette avait pris leur plainte, mais on ne savait pas si elle n'était pas immédiatement partie à la poubelle, la plainte. Mylène ne lâchait rien, pourtant, elle a pris un avocat, entamé des procédures judiciaires, elle espère que cela ira vite, c'est qu'à la fin du mois elle doit reprendre le travail. Pierre levait le sourcil à mon intention : il n'y croit pas du tout. Son avenir à lui ? L'université ?

« Viens voir ! » me dit-il, et nous avons fait un tour du propriétaire, il m'a montré tous les chantiers qu'il avait ouverts.

Derrière la maison, face au levant, il avait commencé un potager, qu'il avait entouré d'un filet de protection contre les mulots et autres rongeurs, « qui te saccagent tout en un rien de temps », disait-il. Au couchant, devant la maison, il avait creusé quelques trous pour y planter des arbres fruitiers, à la Sainte-Catherine. Il y avait la place, le champ libre jusqu'au bois lointain, et à l'ombre des arbres, il installerait un poulailler, bien que Mylène se fût moquée de lui, au prétexte qu'il n'avait jamais rien fait de bon de ses mains.

« Il n'est jamais trop tard pour s'y mettre », dit-il avant de s'arrêter, soudain.

« Tout de même... », a-t-il murmuré.

« Tout de même, on n'est pas si mal, ici ! » reprit-il, et il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de forcé dans sa voix.

« Tiens, fit-il pour se ragaillardir, je mettrai même deux cochons, là-bas, vers chez le Martial. Deux bons gros cochons roses. Ou peut-être trois... Et eux, tu peux me croire, ils boufferont tout. »

« Saintonge à la retraite ? » ne pouvais-je m'empêcher de songer.

« Saintonge aurait battu en retraite ? »

J'avais du mal à le croire. Il faisait le fanfaron, de ce qu'il était en vacances depuis quelques semaines, au bon soleil chaud de l'été, mais il faudrait voir en hiver, dans la noire solitude, quand le ciel épouse les cimes des arbres squelettiques et que c'est, loin dans la campagne profonde, le seul accouplement à se mettre sous la dent. Il faudrait le voir, Saintonge, seul, sans étudiant à haranguer dans son cirque universitaire, sans plus personne à qui parler qu'un chien qu'il aurait recueilli à la SPA, que les trois poules qui auraient survécu au renard, que les pierres gelées à fendre, qu'un Martial mutique noyé dans sa télé. Il me faisait rire, il ne savait pas ce que c'était qu'un hiver seul au

fond de la France ; qu'un hiver qui enchaîne l'été et tous les hivers et tous les étés à venir, dans le néant d'un futur qui se ressemble toujours ; une éternité grise et sans promesse. Et s'il croyait que Mylène resterait avec lui ! Elle louerait un studio n'importe où dans Paris pour reprendre son travail plutôt que de demeurer ici dans le creux du silence, et même si c'était pour retrouver des collaborateurs insipides, ou qui lui parlaient dans le dos depuis qu'ils avaient eu vent de l'affaire Saintonge. Une femme, ça ne se laisse pas enterrer avant la fin, Saintonge devait bien le savoir.

« Viens, me disait-il, il faut que je te montre quelque chose. »

C'était une lettre manuscrite de Manon qu'il me dirait avoir trouvée dans sa boîte aux lettres parisienne, avant de partir, et je découvrirai pour la première fois l'écriture fine, un rien hésitante, de celle que j'avais tenue dans mes bras, que j'avais presque aimée, fut un temps, et, avant de lire, cette pensée traversa mon esprit, que l'on pouvait désormais avoir des relations d'amitié, de sexualité avec une femme sans même savoir à quoi ressemblent les lettres qu'elle trace sur le papier. C'était une longue lettre d'excuses, une sorte de repentir, mais en demi-teinte. Elle y avouait être à l'origine de tout le scandale qui avait provoqué la chute de Saintonge, mais que tout cela s'était joué à son insu, à son corps défendant. Tout, en réalité, ce qu'elle avouait dans cette lettre avait eu lieu à son corps défendant, c'est là le drame de cette fille, songeai-je. Elle n'avait pas mesuré la portée de son propos, l'efficacité redoutable de la rumeur, et l'on pourrait encore dire avec Saintonge qu'elle ne prenait jamais la mesure de la portée de ses actes. Elle n'avait pas songé que Fabrice utiliserait toutes les informations qu'il lui soutirait pour abattre Pierre, ou elle s'était empêchée de le voir, c'est elle qui le disait. Comment aurait-elle pu prévoir ce qui en résulterait ? Pierre devait la croire, elle n'aurait jamais agi ainsi si elle avait su, si elle avait pu prévoir. Elle était vraiment désolée, si honteuse qu'elle n'avait pas osé réparaître. Malgré cela, quelque chose était venu éclairer sa nuit, elle avait une grande nouvelle à lui annoncer, dont elle espérait qu'ils partageraient le bonheur, Mylène et lui. Elle était enceinte. Et c'est mon ventre qui s'est soudain noué en lisant cela, l'espace d'un instant, je la crus enceinte de mes œuvres, ne sachant si je devais m'en réjouir ou m'en désespérer, mais aussitôt après, elle informait Saintonge qu'elle était enceinte de Yaya ou de Jaffar, elle ne savait pas lequel des deux était

le père biologique, mais cela lui importait peu, c'était une information secondaire, estimait-elle, non ? En tout cas, elle savait — et l'on sentait à la lecture de ces mots que tout son instinct de femme était concentré dans ce mot — que ce n'était pas d'un autre. Elle pensait garder l'enfant, c'est ainsi qu'elle concluait sa lettre, comme si ce conditionnel qui laissait l'espoir en suspens avait besoin qu'un autre le transformât, par la force de sa persuasion, en futur.

J'ai jeté un œil à Saintonge.

« Un enfant, c'est quoi qu'il arrive une bonne nouvelle, non ? » a-t-il fait semblant de me demander, avant d'ajouter que c'est ce qu'il lui avait écrit, lui ayant proposé de venir se reposer dans son Périgord, si elle le voulait.

« Manon se doit d'être auprès des migrants, c'est là sa mission, a-t-il dit. C'est la réponse qu'elle m'a envoyée. »

Le soleil était à l'oblique, il éclaboussait les pierres de dorures ; ça piaillait dans les arbres, une douce tiédeur s'installait, nous ferions un petit tour tous les trois avant d'entamer le vin du soir. Dans une boucle de la route, la mère Martial fermait le poulailler, nous l'avons saluée de concert.

« Alors les Parisiens, a-t-elle crié, ils sont là jusqu'à quand ? »



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2018.

MATTHIEU FALCONE

Un bon Samaritain

« Voulez-vous que je vous dise, Saintonge, c'est l'homme même : la liberté avec les chaînes, le courage et la couardise, l'orgueil et l'humilité, l'outrance et la profondeur ; c'est l'intransigeance et la charité. C'est tout cela ensemble et ce qui me le rend haïssable parfois, tout en même temps qu'aimable. »

Ainsi nous est racontée par un ami « l'affaire Saintonge », celle qui verra la chute d'un professeur d'université qui accueillit, comme il l'entendait, trois *migrants* dans son salon.

Dans ce roman grinçant et sensible, Matthieu Falcone entraîne Pierre Saintonge, Yaya, Jaffar et Aman du Paris bourgeois-bohème au Périgord en passant par les facs bloquées et les cités-dortoirs, avec pour seul horizon la décence ordinaire.

Matthieu Falcone, né en 1982, vit en Provence, dans un village près de Manosque. Un bon Samaritain est son premier roman.

Cette édition électronique du livre
Un bon Samaritain de Matthieu Falcone
a été réalisée le 24 septembre 2018
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072826368 - Numéro d'édition : 343067).

Code Sodis : U21713 - ISBN : 9782072826399.

Numéro d'édition : 343070.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).